



Courant Communiste International

Premier semestre 2018

Revue Internationale

Présentation de la Revue

Moyen-Orient :

**Le capitalisme est de plus en plus
une menace pour l'humanité**

Cinquante ans depuis Mai 1968

L'enfoncement dans la crise économique

**Rapport sur les tensions impérialistes
(Novembre 2017)**

La bourgeoisie mondiale

contre la révolution d'Octobre 1917

Emma Goldman et la Révolution russe :

Réponse tardive

à une anarchiste révolutionnaire

160

*3,00 euros - 5 FS - 6 \$Can
Parait tous les 6 mois*

- 1 Présentation de la Revue**
- 2 Moyen-Orient :**
le capitalisme est de plus en plus une menace pour l'humanité
 - La montée en puissance de nouveaux challengers
 - Le maelstrom moyen-oriental
 - L'impact de l'instabilité politique
- 5 Cinquante ans depuis Mai 1968**
L'enfoncement dans la crise économique
 - Les bases matérielles de la révolution prolétarienne
 - 50 ans de crise économique
 - Le développement du capitalisme d'État
- 8 Rapport sur les tensions impérialistes (Novembre 2017)**
 - Les orientations du TO de 1991
 - Les analyses du rapport du 20e congrès du CCI (2013)
 - Le développement général de l'instabilité dans les rapports impérialistes
- 13 La bourgeoisie mondiale contre la révolution d'Octobre 1917 (première partie)**
 - La provocation des Journées de Juillet
 - La bourgeoisie tente d'empêcher la révolution prolétarienne
 - Le début de la guerre civile et de l'encerclement
 - La paix de Brest-Litovsk et l'offensive militaire de la bourgeoisie
 - Le temps des complots
 - "Sans l'aide des Alliés, il est impossible de libérer la Russie"
 - L'asphyxie économique
- 19 Emma Goldman et la Révolution russe :**
Réponse tardive à une anarchiste révolutionnaire
 - "La vérité sur les bolcheviks"
 - Enthousiasme et déception
 - L'encerclement de la révolution russe
 - La guerre ne crée pas les meilleures conditions pour la révolution
 - Quelles possibilités de changements après une révolution ?
 - Les bolcheviks et l'appareil d'État : Le naufrage du marxisme ?
 - "La fin justifie les moyens" et Kronstadt : La rupture avec les bolcheviks
 - Le silence ou la critique ?

Présentation de la Revue

Ce numéro de la *Revue internationale* est consacré à trois thèmes principaux : la présence croissante de la guerre, notamment au Moyen-Orient, cinquante ans après Mai 68 et la révolution d'Octobre.

Les articles sur 1917/18 et 1968 commémorent ces moments importants de la vie de notre classe, il y a respectivement un siècle et un demi-siècle. Ils visent à répondre à la propagande de la classe dirigeante dans la période actuelle et à sa déformation de l'histoire de la classe ouvrière. En même temps, nous revenons sur ces événements parce qu'ils sont fondamentaux pour comprendre la situation mondiale actuelle et les énormes difficultés auxquelles nous sommes confrontés : le manque de confiance du prolétariat dans ses propres forces, le manque de perspective globale orientée vers une nouvelle société sans exploitation et sans échange de marchandises. Avec les articles sur la propagation des guerres et l'accroissement de la barbarie, ils font partie de notre tentative d'analyser la réalité contemporaine, les dangers auxquels nous sommes confrontés et les obstacles à une nouvelle entreprise révolutionnaire.

Le premier article, "*Moyen-Orient : le capitalisme est une menace croissante pour l'humanité*", est une évaluation concrète de l'évolution de la situation dans cette zone de guerre permanente depuis des décennies, dans le cadre de notre analyse de l'impérialisme et de la décomposition. Le rôle accru de la Russie dans la région qui "*s'engage en effet dans une contre-offensive, une réponse à la menace d'étranglement par les États-Unis et ses alliés*" est un élément particulièrement important de ces changements.

Le troisième article, le "*Rapport sur les tensions impérialistes (novembre 2017)*", fait partie d'un bilan critique de nos analyses, en particulier au cours des 30 dernières années, depuis le début de la période de décomposition. Il donne une vision plus large de l'évolution des tensions impérialistes, à la fois géographiquement et pour l'ensemble de la période historique. Bien que nous ayons eu raison de dire, peu après l'effondrement du bloc russe en 1989-91, que la reconstitution des blocs n'était pas à l'ordre du jour, le rapport affirme à juste titre que notre "prédiction" de 1991 selon laquelle "*malgré son énorme recul, l'URSS ne*

pourra plus jamais jouer un rôle majeur sur la scène internationale" et qu'elle est "*condamnée à revenir à une "position de troisième rang"* n'a pas été réellement confirmée. En effet, "*la Russie n'est certainement pas devenue un challenger mondial face aux États-Unis, mais elle joue un rôle non négligeable en tant que "fauteur de troubles", ce qui est typique de la décomposition. (...), Nous avons sans doute sous-estimé les ressources d'un impérialisme dos au mur, doté d'un arsenal militaire considérable, prêt à défendre ses intérêts bec et ongles.*"

Les deux articles sur les tensions impérialistes mettent en évidence la difficulté croissante des États-Unis et de son gouvernement actuel à contrôler la situation, et la montée constante de la Chine sur la scène mondiale, en tant que principal rival des États-Unis. Cette analyse comprend également un examen des tensions au sein de l'Union Européenne, portant précisément sur l'orientation d'une politique envers la Russie.

Le deuxième article de cette *Revue*, "*Cinquante ans depuis Mai 68*", commence par une présentation de différents articles qui ont été publiés sur notre site *web* ou dont la rédaction est prévue, et se poursuit avec l'article "*L'enfoncement dans la crise économique depuis 50 ans*" - le premier de trois articles qui passent en revue les 50 dernières années à la lumière de nos conclusions sur la signification des événements de Mai 68. Cet article d'ouverture est consacré au développement de la crise économique. En 1969, nous avons dit que les sources de prospérité et de plein emploi au cours des 20 années précédentes étaient proches de l'épuisement ("*Comprendre Mai, Révolution internationale n°2*, republiée sur notre site *web*). La prédiction s'est avérée exacte. Dans les années 1970, le consensus keynésien de l'après-guerre a été confronté à des difficultés croissantes, qui se sont traduites par une inflation croissante et des attaques contre le niveau de vie des travailleurs, en particulier sur les salaires qui avaient augmenté régulièrement pendant la période de prospérité de l'après-guerre. L'article montre aussi la justesse de l'analyse de 1969 sur la capacité du capitalisme d'État "*d'atténuer temporairement les expressions les plus frappantes de la crise*". Dans la phase suivante, sous la bannière du "*néolibéralisme*", l'État a eu tendance à déléguer nombre de ses fonctions au secteur privé, dans le but d'accroître l'avantage concurrentiel et de mobiliser au maximum tous les capitaux disponibles.

Le quatrième article, "*La bourgeoisie mondiale contre la révolution d'Octobre*" est une réponse aux mensonges que les médias bourgeois ont répandus sur les événements d'il y a cent ans. Pourquoi, tous les dix ans, dénigrent-ils constamment l'un des épisodes les plus précieux de l'histoire de la lutte du prolétariat ? Parce que la bourgeoisie sait très bien que la classe qui n'a pas réussi à renverser le système capitaliste il y a cent ans existe encore aujourd'hui - de même que la promesse encore inachevée d'un monde meilleur. L'article donne une image détaillée de la période qui a suivi l'insurrection victorieuse, avec l'ultimatum allemand à Brest-Litovsk, les forces alliées attaquant le pouvoir soviétique de toutes parts, l'étranglement économique - tout cela combiné réussissant à isoler le bastion révolutionnaire en Russie du reste du prolétariat mondial.

L'image de cette terrible période qui a favorisé la dégénérescence du parti bolchevique et la révolution elle-même est complétée par le dernier article de cette *Revue*, "*Emma Goldman et la Révolution russe - une réponse tardive à une anarchiste révolutionnaire*". Jusqu'en février 1918, Emma Goldman a parcouru l'Amérique pour défendre les bolcheviks, comme incarnant en pratique l'esprit de la révolution, malgré leur engagement envers la théorie marxiste. L'article se concentre sur les expériences d'Emma Goldman à partir de 1920 en Russie, alors que ses observations sur la réalité concrète de l'État décrivent très précisément comment celui-ci se développe de plus en plus et commence inexorablement à tout absorber. Témoin de l'écrasement sanglant du soviet de Cronstadt par un parti bolchevique qui s'était identifié à la machine d'État, elle combat avec véhémence l'idée que la fin justifie les moyens, mais tombe beaucoup trop dans la facilité en critiquant ce qu'elle appelle le jésuitisme des bolcheviks "depuis le début", ce qui est en totale contradiction avec leur propre histoire. Cette contribution n'est pas seulement une nouvelle tentative de retracer ces moments cruciaux de l'histoire révolutionnaire sans crainte de la vérité, mais aussi une continuation de notre débat avec les anarchistes internationalistes sur les leçons que le prolétariat devrait tirer de cette tragédie.

La rédaction (05/06/2018)

Moyen-Orient : Le capitalisme est de plus en plus une menace pour l'humanité

Il y a quelques mois, le monde semblait faire un pas vers une confrontation nucléaire autour de la Corée du Nord, avec les menaces de Trump de réagir par "le feu et la colère" et les fanfaronnades du "dirigeant suprême" de la Corée du Nord sur ses capacités de représailles. Aujourd'hui, les dirigeants de Corée du Nord et du Sud se serrent la main en public et nous promettent des avancées réelles vers la paix. Trump tiendra sa réunion en face à face avec Kim Jong-un le 12 juin à Singapour.

Il y a seulement quelques semaines, on parlait d'une troisième guerre mondiale qui éclaterait à partir de la guerre en Syrie, et dernièrement, c'est Trump qui avertissait la Russie que la riposte par ses missiles intelligents était imminente en représailles à l'attaque de Douma par des armes chimiques. Les missiles ont été lancés, aucune unité militaire russe n'a été touchée, et c'est comme si nous revenions au massacre "normal" sous sa forme quotidienne en Syrie.

Puis Trump en a remis une couche, annonçant que les États-Unis se retireraient du "Bad Deal" (mauvais accord) qu'Obama avait conclu avec l'Iran au sujet de son programme d'armement nucléaire. Cela a immédiatement créé des divisions entre les États-Unis et d'autres puissances occidentales qui considèrent que l'accord avec l'Iran fonctionnait, et qui font maintenant face à la menace de sanctions américaines si elles continuent à commercer ou à coopérer avec l'Iran. Et au Moyen-Orient même, l'impact n'a pas été moins immédiat : pour la première fois, une salve de missiles a été lancée contre Israël par les forces iraniennes en Syrie, et pas seulement par leur représentant local, le Hezbollah. Israël - dont le Premier ministre Netanyahu avait peu auparavant déclamé sa tirade sur les violations iraniennes du traité nucléaire - a réagi impitoyablement avec sa rapidité habituelle, frappant un certain nombre de bases iraniennes dans le sud de la Syrie.

Entre-temps, la récente déclaration de Trump de soutien à Jérusalem en tant que "nouvelle" capitale d'Israël a enflammé l'atmosphère en Cisjordanie occupée, en particulier à Gaza, où le Hamas a encouragé les manifestations "martyres" et, en une seule journée sanglante, Israël, enhardi par cette initiative, a répondu en massacrant plus de 60 manifestants (dont huit âgés de moins de 16 ans), blessant plus de 2 500 autres personnes atteintes par des tireurs d'élite ou des tirs d'armes automatiques, des éclats d'obus de sources inconnues ou encore après avoir inhalé des gaz lacrymogène pour avoir commis le "crime" de s'être approchées des clôtures frontalières et, dans

certains cas, pour possession de pierres, de lance-pierres et de bouteilles d'essence attachées à des cerfs-volants.

Il est facile de céder à la panique dans un monde qui paraît de plus en plus hors de contrôle et de se rassurer lorsque la cause de nos peurs s'éloigne ou que les champs de bataille meurtriers disparaissent des agendas de l'actualité. Mais pour comprendre les dangers réels relatifs au système actuel et à ses guerres, il est nécessaire de prendre du recul, de considérer le déroulement des événements à l'échelle historique et mondiale.

Dans la Brochure de Junius, rédigée en prison en 1915, Rosa Luxemburg écrivait que la guerre mondiale signifiait que la société capitaliste sombrerait déjà dans la barbarie : *"le triomphe de l'impérialisme conduit à la destruction de la culture, sporadiquement pendant une guerre moderne, et pour toujours, si on laisse la période des guerres mondiales qui vient juste de s'ouvrir, suivre son cours détestable jusqu'à ses conséquences ultimes"*.

La "prévision" historique de Luxemburg a été reprise par l'Internationale Communiste fondée en 1919 : si la classe ouvrière ne renversait pas un système capitaliste qui est désormais rentré dans une époque de déclin, la "Grande guerre" serait suivie par des guerres encore plus vastes, plus destructrices et plus barbares, mettant en danger la survie même de la civilisation. Et cela s'est effectivement avéré exact : la défaite de la vague révolutionnaire mondiale qui s'était déclenchée en réaction à la Première Guerre mondiale a ouvert la porte à un second conflit, encore plus cauchemardesque. Et après six ans d'une boucherie, dans

laquelle les populations civiles ont été la cible première, l'envoi de bombes atomiques par les États-Unis contre le Japon a donné une forme concrète au danger auquel les futures guerres mèneraient l'humanité.

Pendant les quatre décennies suivantes, nous avons vécu sous l'ombre menaçante d'une troisième guerre mondiale entre des blocs qui dominaient la planète et qui possédaient l'arme nucléaire. Mais bien que la menace ait été sur le point de devenir une réalité comme pendant la crise de Cuba en 1962 par exemple - l'existence même des blocs américain et russe a imposé une sorte de discipline à la tendance naturelle du capitalisme à la guerre de chacun contre tous. C'est un facteur restreignant la possibilité que les conflits locaux - qui étaient généralement des batailles par procuration entre les blocs - ne se développent en dehors de tout contrôle. Un autre élément était le fait que, à la suite de la reprise à l'échelle mondiale de la lutte de classe après 1968, la bourgeoisie n'était pas assurée de pouvoir contrôler la classe ouvrière et de l'enrégimenter pour la guerre.

En 1989-1991, le bloc russe s'est effondré, confronté à l'encerclement croissant des États-Unis et à la faillite de son modèle de capitalisme d'État qui prévalait alors pour tenter de s'adapter désespérément aux nécessités de la crise économique mondiale. Les hommes d'État du camp américain victorieux se vantaient face à l'ennemi "soviétique" hors course, de nous faire entrer dans une nouvelle "ère de prospérité et de paix". En ce qui nous concerne, en tant que révolutionnaires, nous insistons sur le fait que le capitalisme n'en resterait pas moins impérialiste, pas moins militariste, et que la marche à la guerre inscrite dans la nature même du système prendrait une forme plus chaotique et moins prévisible.¹ Et cela aussi s'est avéré correct. Il est important de comprendre que ce processus, cette plongée dans le chaos militaire a empiré au cours des trois dernières décennies.

1. Voir en particulier notre texte d'orientation : "Militarisme et décomposition" dans la *Revue Internationale* n° 64, 1991.

La montée en puissance de nouveaux challengers

Dans les premières années de cette nouvelle phase, la superpuissance américaine, consciente que la disparition de son ennemi russe allait provoquer des tendances centrifuges dans son propre bloc, a été encore capable d'exercer une certaine discipline sur ses anciens alliés. Durant la Première Guerre du Golfe, par exemple, ses subordonnés antérieurs (Grande-Bretagne, Allemagne, France, Japon, etc.) ont non seulement rejoint ou soutenu la coalition dirigée par les États-Unis contre Saddam, mais celle-ci a également été épaulée par Gorbatchev en Russie et le régime syrien. Très vite cependant, des fissures ont commencé à apparaître : la guerre dans l'ex-Yougoslavie a vu la Grande Bretagne, l'Allemagne et la France prendre des positions qui, souvent, s'opposaient directement aux intérêts des États-Unis, et dix ans plus tard, la France, l'Allemagne et la Russie se sont ouvertement opposées à l'invasion américaine de l'Irak en 2003.

"L'indépendance" des anciens alliés occidentaux des États-Unis n'a jamais atteint le stade de constitution d'un nouveau bloc impérialiste opposé à Washington. Mais au cours des derniers 20 ou 30 ans, nous avons vu émerger une nouvelle puissance qui pose un défi plus marqué aux États-Unis : la Chine, dont la croissance économique surprenante s'est accompagnée d'une influence impérialiste allant s'élargissant, pas seulement en Extrême Orient, mais à travers les terres d'Asie jusqu'au Moyen-Orient et en Afrique. La Chine a en effet montré sa capacité de mettre en œuvre une stratégie à long terme pour assouvir ses ambitions impérialistes – comme le montre la construction patiente de la "nouvelle route de la soie" vers l'ouest et la construction graduelle de bases militaires dans la mer de Chine.

Même si, à l'heure actuelle, les initiatives diplomatiques nord et sud-coréennes comme le sommet américano-coréen annoncé donnent l'impression que la "paix" et le "désarmement" peuvent être négociés, et que la menace de destruction nucléaire peut être contrecarrée par des "dirigeants qui reviennent à la raison", les tensions impérialistes entre les États-Unis et la Chine continueront à dominer les rivalités dans la région et tout mouvement futur autour de la Corée sera en dernière analyse déterminé par cet antagonisme. Ainsi, la bourgeoisie chinoise s'est engagée dans une offensive mondiale à long terme, sapant non seulement les positions des États-Unis mais aussi celles de la Russie et d'autres pays

en Asie centrale et en Extrême-Orient ; mais en même temps, les interventions russes en Europe de l'Est et au Moyen-Orient ont mis les États-Unis face au dilemme d'avoir à affronter deux rivaux présentant des niveaux de puissance différents et dans des régions différentes. Les tensions entre la Russie et un certain nombre de pays occidentaux, surtout les États-Unis et la Grande-Bretagne, ont augmenté de manière très visible ces derniers temps. Ainsi, à côté de la rivalité déjà existante entre les États-Unis et leur plus sérieux challenger mondial, la contre-offensive russe est devenue un défi direct supplémentaire face à l'autorité des États-Unis.

Il est important de comprendre que la Russie s'engage effectivement dans une contre-offensive, une réponse à la menace d'étranglement par les États-Unis et ses alliés. Le régime de Poutine, avec sa confiance dans la rhétorique nationaliste et la force militaire héritée de l'ère "soviétique", n' a pas été que le produit d'une réaction contre la politique économique de l'Occident de spoliation des biens de la Fédération de Russie durant les premières années de son existence, mais aussi, de façon plus importante, contre la continuation et même l'intensification de l'encerclement de la Russie qui avait commencé pendant la Guerre froide. La Russie a été privée de ses anciennes frontières protectrices à l'ouest par l'extension de l'UE et de l'OTAN à la majorité des États européens de l'Est. Dans les années 1990, avec sa politique brutale de terre brûlée en Tchétchénie, elle a montré comment elle allait réagir à toute velléité d'indépendance au sein de la Fédération elle-même. Depuis lors, elle a étendu sa politique à la Géorgie (2008) et à l'Ukraine (depuis 2014) – des États qui ne faisaient pas partie de la Fédération mais risquaient de devenir des foyers d'influence occidentale sur ses frontières septentrionales. Dans les deux cas, Moscou a utilisé les forces séparatistes locales, tout autant que ses forces militaires à peine déguisées, pour contrer les régimes pro-occidentaux.

Ces actions avaient déjà aiguisé les tensions entre la Russie et les États-Unis qui ont réagi en imposant des sanctions économiques à la Russie, plus ou moins soutenues par les autres États occidentaux malgré les différences qu'ils avaient avec les États-Unis au sujet de la politique russe et généralement basées sur leurs intérêts économiques particuliers (c'est particulièrement vrai pour l'Allemagne). Mais l'intervention de la Russie en Syrie qui a suivi a porté ces conflits à un autre niveau.

Le maelstrom moyen-oriental

En fait, la Russie a toujours soutenu le régime d'Assad en Syrie avec des armes et des conseillers. La Syrie a été depuis longtemps son dernier avant-poste au Moyen-Orient à la suite du déclin de l'influence de l'URSS en Libye, Égypte et ailleurs. Le port syrien de Tartous est absolument vital pour ses intérêts stratégiques ; c'est son principal débouché en Méditerranée, et elle a toujours voulu y maintenir sa flotte. Mais, confrontée à la menace d'une défaite du régime d'Assad par les forces rebelles, et par l'avancée vers Tartous des forces de l'État Islamique, la Russie a fait le grand pas d'engager ouvertement ses troupes et sa flotte de guerre aérienne au service du régime d'Assad, ne montrant aucune hésitation à prendre part au ravage quotidien de villes et de faubourgs tenus par les rebelles, au prix fort du massacre des populations civiles.

Mais les États-Unis également ont ostensiblement disposé des forces en Syrie, en réponse à la montée de l'État Islamique. Et ils n'ont pas fait mystère de leur soutien aux rebelles anti-Assad - y compris l'aile djihadiste qui a été au service de la montée de l'État Islamique. Ainsi, le potentiel pour une confrontation directe entre forces russes et américaines existe dans cette région depuis un certain temps. Les deux réponses militaires américaines à l'utilisation probable d'armes chimiques par le régime ont plus ou moins un caractère symbolique, et pas des moindres parce que l'utilisation d'armes "conventionnelles" par le régime a de loin tué beaucoup plus de civils que l'utilisation de dérivés chlorés ou d'autres agents chimiques. Il y a des signes très forts que les militaires américains ont freiné Trump et se sont assurés qu'un grand soin serait apporté à ne frapper que des installations du régime d'Assad et pas les troupes russes.² Mais

2. "Le Secrétaire de la défense américain, James Mattis, a réussi à freiner le président sur l'extension des frappes aériennes en Syrie... C'est Jim Mattis qui a sauvé la mise. Le Secrétaire de la défense américain, chef du Pentagone et amiral en retraite a la réputation d'être un dur. Son ancien surnom était « Chien fou ». Quand la pression est montée en Syrie la semaine dernière, ce fut Mattis – et pas le département d'Etat ni le Congrès – qui s'est dressé devant un Donald Trump qui réclamait du sang par ses aboiements. Mattis a dit à Trump, en effet, que la troisième guerre mondiale n'allait pas se déclencher sous son patronage. Alors que les frappes aériennes ont commencé tôt le samedi, Mattis avait l'air plus président que le président. Le régime d'Assad, disait-il, a "de nouveau défié les normes des peuples civilisés ...en

cela ne signifie pas que le gouvernement américain, ou le gouvernement russe, puissent éviter des confrontations plus directes entre eux à l'avenir ; les forces qui travaillent en faveur de la déstabilisation et du désordre sont simplement trop profondément enracinées et elles se révèlent avec de plus en plus de virulence.

Pendant les deux guerres mondiales, le Moyen-Orient a été un important, mais toutefois secondaire, théâtre de conflit : son importance stratégique s'est accrue avec le développement de ses immenses réserves de pétrole dans la période après la Deuxième Guerre mondiale. Entre 1948 et 1973, la principale scène de confrontations militaires a été la succession de guerres entre Israël et les États arabes voisins, mais ces guerres tendaient à être de courte durée et leur issue profitait largement au bloc américain. C'était une expression de la "discipline" imposée sur les puissances de deuxième et troisième rang par le système des blocs impérialistes. Mais, même pendant cette période, il y avait des signes d'une tendance plus centrifuge – très notablement la longue "guerre civile" au Liban et la "révolution islamique" qui sapait la domination américaine en Iran, précipitant le déclenchement de la guerre Iran-Irak dans les années 1980 (dans laquelle les pays occidentaux ont surtout soutenu Saddam en tant que contrepoids à l'Iran).

La fin définitive du système des blocs a profondément accéléré ces forces centrifuges, et la guerre en Syrie les a portées à un sommet. Ainsi, en Syrie, ou autour, on peut voir qu'un certain nombre de batailles contradictoires ont lieu :

- Entre l'Iran et l'Arabie Saoudite : souvent sous le couvert de l'idéologie de la scission Sunnites-Chiites, les mi-

utilisant des armes chimiques pour assassiner des femmes, des enfants et d'autres innocents. Nous et nos alliés trouvons ces atrocités inexcusables". À la différence de Trump, qui a utilisé un discours télévisé pour fustiger la Russie et son président, Vladimir Poutine, dans des termes hautement personnels et émotionnels, Mattis a gardé l'œil sur le ballon. Les États-Unis attaquent les capacités d'armement chimique de la Syrie, et c'est pour cela, a-t-il dit, ni plus ni moins, que les frappes aériennes ont lieu. Mattis a eu aussi un message plus rassurant pour Moscou : "je veux souligner que ces frappes sont dirigées contre le régime syrien ... Nous sommes allés très loin pour éviter des victimes civiles et étrangères". En d'autres termes, les troupes et les installations russes au sol n'étaient pas une cible. De plus les attaques n'auraient lieu qu'une fois. Rien d'autre ne suivrait". (Simon Tisdall, The Guardian 15 avril 2018)

lices du Hezbollah du Liban, soutenues par l'Iran, ont joué un rôle clef dans la consolidation du régime d'Assad, en particulier contre les milices djihadistes soutenues par l'Arabie Saoudite et le Qatar (qui ont entre eux leur propre conflit séparé). L'Iran a été le plus grand bénéficiaire de l'invasion de l'Irak par les États-Unis, qui a conduit à la désintégration virtuelle de ce pays et à l'imposition d'un gouvernement pro-Iran à Bagdad. Ses ambitions impérialistes se sont manifestées par la suite dans la guerre au Yémen, scène d'une guerre brutale par procuration entre l'Iran et l'Arabie Saoudite (laquelle n'a cessé d'être soutenue par l'armée britannique³) ;

- Entre Israël et l'Iran : les récentes frappes aériennes israéliennes contre des cibles iraniennes en Syrie s'inscrivent dans la continuité directe d'une série de raids visant à affaiblir les forces du Hezbollah dans ce pays. Il semble qu'Israël continue d'informer la Russie à l'avance de ces raids et, d'une manière générale, cette dernière ferme les yeux, bien que le régime de Poutine ait commencé à les critiquer plus ouvertement. Mais rien ne garantit que le conflit entre Israël et l'Iran n'aille pas au-delà de ces réponses contrôlées. Le "vandalisme diplomatique" de Trump à l'égard de l'accord nucléaire iranien alimente à la fois la position agressivement anti-iranienne du gouvernement Netanyahu et l'hostilité de l'Iran à l'égard du "régime sioniste" qui, il ne faut pas l'oublier, maintient depuis longtemps ses propres armes nucléaires au mépris des accords internationaux. Entre-temps, la récente déclaration de soutien de Trump à Jérusalem en tant que capitale d'Israël a mis le feu aux poudres en Cisjordanie occupée, et en particulier à Gaza, où les troupes israéliennes ont tué un certain nombre de manifestants aux barrières frontalières ;

- Entre la Turquie et les Kurdes qui ont établi des enclaves dans le nord de la Syrie : la Turquie a secrètement soutenu l'État Islamique dans la lutte pour le Rojava, mais est intervenue directement contre l'enclave d'Afrin. Les forces kurdes, cependant, en tant que barrage le plus fiable au déploiement de l'État Islamique, ont été solidement soutenues par les États-Unis, même si ces derniers pourraient hésiter à les utiliser pour contrer directement les avancées militaires de l'impérialisme turc. En outre, les ambitions de la Turquie de jouer à nouveau un rôle de premier plan dans la région et au-delà l'ont non seulement en-

trainée dans un conflit avec les pays de l'OTAN et de l'UE, mais ont également renforcé les efforts de la Russie, malgré la rivalité de longue date de la Turquie avec le régime d'Assad.

- Le tableau du chaos s'est encore assombri avec la montée de nombreux gangs armés qui peuvent faire des alliances avec des États particuliers mais qui ne leur sont pas nécessairement subordonnés. L'État Islamique est l'expression la plus évidente de cette nouvelle tendance au brigandage et à l'existence de "seigneurs de guerre", mais n'est en rien la seule.

L'impact de l'instabilité politique

Nous avons déjà vu comment les déclarations impétueuses de Trump ont rendu encore plus imprévisible en général la situation au Moyen-Orient. Elles sont symptomatiques de profondes divisions au sein de la bourgeoisie américaine. Le président est actuellement l'objet d'investigation par l'appareil de sécurité en recherche de preuves de l'implication de la Russie (via ses techniques avancées de guerre cybernétique, les irrégularités financières, le chantage, etc.) dans la campagne électorale de Trump et jusqu'à récemment encore, Trump ne faisait guère mystère de son admiration pour Poutine, reflétant une possible option en faveur d'une alliance avec la Russie pour faire contrepoids à la montée de la Chine. Mais l'antipathie vis-à-vis de la Russie au sein de la bourgeoisie américaine est très enracinée et, quels que soient ses motifs personnels (comme la revanche ou le désir de prouver qu'il n'est pas un larbin des russes), Trump a aussi été obligé de hausser le ton et de diriger son discours contre la Russie ; l'accession au pouvoir de Trump étant plutôt une preuve de la montée du populisme et de la perte croissante de contrôle de la bourgeoisie sur son propre appareil politique, expressions politiques directes de la décomposition sociale. Et de telles tendances dans l'appareil politique ne peuvent qu'accroître le développement de l'instabilité au niveau impérialiste, là où elle est la plus dangereuse.

Dans un contexte aussi volatil, il est impossible d'écarter le danger d'agissements soudains irrationnels et agressifs. La classe dominante n'a pas encore sombré dans la démence suicidaire : elle comprend encore que le déchaînement de son arsenal nucléaire court le risque de détruire le système capitaliste lui-même. Et pourtant, il serait insensé de

3. Guerre au Yémen : Un conflit décisif pour l'influence impérialiste au Moyen-Orient.

Cinquante ans depuis Mai 1968

Les événements du printemps 68 ont revêtu, par leurs racines comme par leurs conséquences, une dimension internationale. Ils avaient pour sous-basement les conséquences sur la classe ouvrière des premières morsures de la crise économique mondiale qui réapparaissait après plus d'une décennie de prospérité capitaliste.

Après des décennies d'écrasement, de soumission et de désorientation, en mai 1968 la classe ouvrière revenait par la grande porte sur la scène de l'histoire. Si l'agitation estudiantine qui se développait en France depuis le début du printemps et avant elle des luttes ouvrières radicales qui avaient eu lieu depuis 1967, avaient déjà modifié l'ambiance sociale du pays, l'entrée massive en lutte de la classe ouvrière (10 millions de grévistes) bouleversa tout le paysage social.

Assez rapidement, d'autres secteurs nationaux de la classe ouvrière mondiale allaient entrer à leur tour dans la lutte. Après l'immense grève de Mai 1968 en France, les luttes en Argentine (le Cordobazo), "l'automne chaud" italien et bien d'autres luttes dans différents pays du monde venaient faire la preuve que

le prolétariat mondial était sorti de la période de contre-révolution. Contrairement à la crise de 1929, celle qui était en train de se développer n'allait pas déboucher sur la guerre mondiale mais sur un développement des combats de classe qui allaient empêcher la classe dominante d'apporter sa réponse barbare aux convulsions de son économie ...

C'est pour célébrer l'anniversaire de cet événement considérable que nous publions sur notre site internet un dossier constitué des principaux articles que le CCI a écrit sur cet événement. Dans ce numéro de la Revue internationale, nous tenons à attirer particulièrement l'attention du lecteur sur les articles suivants :

- "Comprendre Mai", dans *Révolution Internationale* n° 2 (ancienne série) - 1969, qui en particulier, polémique avec

les situationnistes qui déniaient à l'époque le retour de la crise économique dans l'ensemble des causes du surgissement du mouvement;

- "Mai 68 et la perspective révolutionnaire", *Revue internationale* n° 133 ("Le mouvement étudiant dans le monde dans les années 1960") et 134 ("Fin de la contre-révolution, reprise historique du prolétariat mondial"), qui entre dans le détail des événements eux-mêmes et examine leur importance historique.

Nous commençons à publier dans ce numéro une série de trois articles relatifs à un bilan de la période écoulée depuis 1968, avec le souci d'examiner dans quelle mesure les conclusions que nous avons tirées sur le sens de mai 68 ont été vérifiées par l'histoire. Le premier porte sur le cours suivi par l'aggravation de la crise économique et les deux suivants porteront respectivement sur la dynamique de la lutte de classe et le développement du milieu révolutionnaire.

L'enfoncement dans la crise économique

Dans le numéro 2 de *Révolution Internationale* (RI), publié en 1969, il y a un article appelé "Comprendre mai" écrit par Marc Chirik, qui était revenu de plus d'une décennie d'exil au Venezuela pour prendre une part active aux "événements de mai 68 en France"¹.

Cet article était une réponse polémique à la brochure "*Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*", publié par l'Internationale Situationniste (IS). Tout en reconnaissant que

l'IS avait d'ailleurs pris une part active dans le mouvement de mai-juin, il démontait sa prétention quasi illimitée et imbue d'elle-même, qui l'amenait à la conclusion franchement substitutionniste que "*l'agitation déclenchée en janvier 1968 à Nanterre par quatre ou cinq révolutionnaires qui allaient constituer le groupe des Enragés, devait entraîner, sous cinq mois, une quasi-liquidation de l'État*". Et que "*jamais une agitation entreprise par un si petit nombre d'individus n'a entraîné, en si peu de temps, de telles conséquences*."

Les bases matérielles de la révolution prolétarienne

Mais le cœur de la polémique de RI portait sur les conceptions sous-jacentes qui constituaient la base de cette exaltation des minorités "exemplaires" - leur rejet des bases matérielles de la révolution prolétarienne. L'article de Marc conclut d'ailleurs que le volontarisme et le substitutionnisme de l'IS étaient une conséquence logique du rejet de la méthode marxiste qui établit que les actions

spontanées de masse de la classe ouvrière sont étroitement en lien avec la situation objective de l'économie capitaliste.

Ainsi, contre l'idée de l'IS que les "événements révolutionnaires" de mai-juin ont éclaté contre un capitalisme qui "fonctionnait bien", et qu'il n'y avait "aucune tendance à la crise économique" dans la période allant jusqu'à l'explosion, Marc a démontré que le mouvement avait été précédé par une menace croissante de chômage et des baisses de salaire - signes que la "glorieuse" prospérité de la période d'après-guerre arrivait à son terme. Et ces signes ne se limitaient pas à la France mais s'exprimaient sous des formes différentes dans le monde "développé", en particulier dans la dévaluation de la livre sterling et dans la crise du dollar aux États-Unis. Il soulignait que celles-ci n'étaient d'ailleurs que des signes et des symptômes, que "*ce n'est pas la crise économique ouverte, d'abord parce que ce n'est que le début, et ensuite parce que dans le capitalisme actuel, l'État dispose de tout un arsenal de moyens lui permettant d'intervenir afin*

1. Voir aussi notre courte biographie de Marc pour avoir une meilleure idée d'un aspect de cette "participation active" au mouvement. "*Il a alors l'occasion de manifester un des traits de son caractère qui n'a rien à voir avec celui d'un "théoricien en chambre" : présent sur tous les lieux où vit le mouvement, dans les discussions mais aussi dans les manifestations, il passe une nuit entière derrière une barricade bien décidée, avec un groupe de jeunes éléments, à "tenir jusqu'au matin" face à la police... comme l'avait fait la petite chèvre de Monsieur Seguin race au loup dans le conte d'Alphonse Daudet.*" *Revue Internationale* n° 67, 1991.

de pallier et partiellement, d'atténuer momentanément les manifestations les plus frappantes de la crise."

En même temps, tout en rejetant l'idée anarchiste (et situationniste) que la révolution est possible à tout moment, l'article affirme aussi que la crise économique est une condition nécessaire mais pas suffisante pour la révolution, que de profonds changements dans la conscience subjective des masses ne sont pas automatiquement produits par le déclin de l'économie, contrairement à ce qu'affirmaient les staliniens en 1929 qui déclaraient imminente l'ouverture d'une "troisième période" de la révolution à la suite du crash, alors qu'en réalité la classe ouvrière subissait la défaite la plus profonde de son histoire (dont le stalinisme était, bien sûr, à la fois un produit et un facteur actif).

Mai 68 n'était donc pas encore la révolution, mais signifiait que la période de contre-révolution qui avait suivi la défaite de la première vague révolutionnaire mondiale arrivait à son terme. *"Mai 1968 apparaît dans toute sa signification pour avoir été une des premières et une des plus importantes réactions de la masse des travailleurs contre une situation économique mondiale allant se détériorant."* L'article ne va pas plus loin dans l'examen des événements réels de 68 : ce n'est pas son but. Mais il donne certaines indications sur les conséquences de la fin de la contre-révolution (une période que Marc a vécu du début à la fin) sur le futur développement de la lutte de classe. Cela signifiait que la nouvelle génération de la classe ouvrière se libérait de beaucoup des mystifications qui avaient emprisonné cette dernière pendant la période précédente, surtout du stalinisme et de l'antifascisme, et bien que la crise qui se manifestait de nouveau allait pousser le capitalisme vers une autre guerre mondiale, aujourd'hui, à la différence de 1930, *"le capitalisme dispose de moins en moins de thèmes de mystification capables de mobiliser les masses et de les jeter dans le massacre. Le mythe russe s'écroule, le faux dilemme "démocratie bourgeoise" contre "totalitarisme" est bien usé. Dans ces conditions, la crise apparaît dès ses premières manifestations pour ce qu'elle est. Dès ses premiers symptômes, elle verra surgir dans tous les pays, des réactions de plus en plus violentes des masses."*

De plus, comme l'a souligné la série d'articles écrits en 2008 dans la *Revue Internationale* (n° 133 et 135), "Mai 68 et la perspective révolutionnaire"², Mai 68

était plus qu'une réaction purement défensive devant la situation économique qui se détériorait, il a aussi donné lieu à une intense fermentation politique, à d'innombrables débats sur la possibilité d'une nouvelle société, à des tentatives sérieuses de jeunes éléments politisés - ouvriers tout autant qu'étudiants - de découvrir les traditions révolutionnaires du passé. Cette dimension du mouvement était surtout ce qui faisait revivre la perspective de la révolution, pas en tant que possibilité immédiate ou à court terme, mais comme produit historique de toute une période de résurgence de lutte de classe. Le produit plus immédiat de cet intérêt nouvellement trouvé dans la politique révolutionnaire a été la constitution d'un nouveau milieu politique prolétarien, y compris le groupe qui allait former le CCI au milieu des années 70.

La question que nous voulons soulever ici, cependant, est de savoir si, cinquante ans plus tard, les prédictions contenues dans l'article de Marc se sont avérées correctes ou bien insuffisantes.

50 ans de crise économique

La majorité des courants marxistes dans les premières décennies du 20^{ème} siècle considéraient que la Première Guerre Mondiale représentait le tournant définitif de l'ère dans laquelle les rapports capitalistes de production avaient constitué "des formes de développement" des forces productives, vers une ère dans laquelle les forces productives deviennent des entraves à ce développement. Cela s'était concrétisé, au niveau économique, par la transformation des crises cycliques de surproduction qui avaient caractérisé le 19^{ème} siècle, en un état chronique de crise économique accompagné par une militarisation permanente de l'économie et une spirale de guerres barbares. Cela ne signifiait pas, comme le pensaient certains des marxistes dans la période révolutionnaire qui a suivi la guerre de 1914-18, que le capitalisme était entré dans une "crise mortelle" dont il ne pourrait en aucune manière récupérer. Au sein d'une période globale de déclin, il y a encore des récupérations, une expansion dans de nouvelles zones précédemment hors du système capitaliste, et des avancées réelles dans la sophistication des forces productives. Mais la tendance de fond était à ce que la crise économique ne soit plus un orage passager, mais une maladie chronique, permanente, qui rentre dans des phases aiguës à certains moments. Cela devenait déjà clair avec

dans les années 1960" et "Fin de la contre-révolution, reprise historique du prolétariat mondial".

la crise des années 30 : l'idée que "laisser faire", en comptant sur la main invisible du marché permettrait naturellement à l'économie de se rétablir - la réponse initiale des secteurs de la bourgeoisie les plus traditionnels - a dû laisser la place à une politique plus ouvertement interventionniste de l'État - qui a été typique du New Deal aux États-Unis, et de l'économie de guerre nazie en Allemagne. Et ce fut surtout cette dernière qui a révélé, dans une période de défaite de la classe ouvrière, le réel secret des mécanismes qui avaient permis d'atténuer la crise aigüe des années 30 : la préparation d'une seconde guerre impérialiste.

Notre article déclarait en 1969 le retour de la crise ouverte et cela s'est confirmé au cours des quelques années qui ont suivi, avec le choc de la soi-disant "crise du pétrole" de 1973-74 et les difficultés croissantes du consensus keynésien d'après-guerre, avec pour conséquences une montée de l'inflation et des attaques contre les conditions de vie des ouvriers, en particulier les salaires qui s'étaient régulièrement élevés pendant la période de prospérité d'après-guerre. Mais, comme nous l'avons montré dans notre article "30 ans de crise économique ouverte du capitalisme"³ écrit en 1999, la tendance à la crise ouverte devenant un trait permanent du capitalisme décadent, celle-ci s'est avérée encore plus évidente dans toute la période depuis 1968 ; aujourd'hui, ce qu'il nous faut faire, c'est un article sur "50 ans de crise économique ouverte". Notre article de 1999 suit le cours de la crise au travers de l'explosion du chômage qui a suivi la mise en œuvre du "Thachérisme" et des "Reaganomics" au début des années 80 : le crash financier de 1987 ; la récession au début des années 90 ; les convulsions des Tigres et Dragons en Extrême Orient, de la Russie et du Brésil en 1997-98. Une version actualisée prendrait en compte d'autres récessions au tournant du millénaire, et bien sûr, le dit crash financier ou resserrement du crédit de 2007. L'article de 1999 souligne les principaux traits de l'économie dominée par la crise pendant ces décennies : la croissance sans entrave de la spéculation, du fait que l'investissement dans des activités productives génère de moins en moins de profit ; la désindustrialisation de zones entières des vieux centres capitalistes parce que le capital a été attiré par des sources de force de travail moins chère dans les pays "en développement" ; et à la base d'une grande partie à la fois de la croissance et des chocs financiers de toute cette période, la dépendance incurable du capital à la det-

2. "Le mouvement étudiant dans le monde

3. *Revue internationale* n° 96 et n° 97

te. Il montre que la crise du capitalisme ne s'évalue pas qu'au moyen des chiffres du chômage des taux de croissance, mais aussi à travers ses ramifications sociales, politiques et militaires. C'est ainsi que la crise économique mondiale du capitalisme a été un facteur décisif de la chute du bloc de l'Est en 1989-91, de l'intensification des tensions impérialistes et de l'exacerbation de la guerre et du chaos, surtout dans les zones les plus faibles du système global. Dans notre actualisation nécessaire, nous chercherions aussi à montrer le lien entre la concurrence accrue exigée par la crise et la mise à sac accélérée de l'environnement naturel, dont les conséquences (pollution, changement climatique, etc.) ont déjà un impact direct sur les populations dans le monde. En bref : le caractère prolongé de la crise ouverte du capitalisme dans les cinq dernières décennies, avec les deux classes majeures antagoniques de la société – la bourgeoisie et le prolétariat – qui sont l'une et l'autre incapables d'aller vers leur solution propre – la guerre mondiale ou la révolution – est à la base d'une nouvelle phase terminale de la décadence du capitalisme, sa phase de décomposition généralisée.

Evidemment, la dynamique de cette période n'a pas été celle d'un long déclin ou même un état permanent de stagnation, et la classe dominante a toujours utilisé au mieux dans sa propagande les différentes reprises et mini booms qui ont eu lieu dans les pays plus avancés au cours des années 1980, 90 et 2000, tandis que, pour beaucoup de ses porte-paroles, la montée impressionnante de l'économie chinoise en particulier, est la preuve matérielle que le capitalisme est loin d'être un système sénile. Mais les bases fragiles, limitées et temporaires de ces reprises dans les centres établis du système ont clairement été mises en lumière par l'énorme crash financier de 2007, qui montrait à quel point la croissance capitaliste reposait sur les sables mouvants de la dette illimitée. Ce phénomène est aussi un élément ayant participé de la montée de la Chine, même si la croissance de cette dernière a une base plus substantielle que "la récupération par vampirisation", les "reprises sans emplois", et "les reprises sans augmentation de salaire" que nous avons vues dans économies occidentales. Mais en dernière analyse, la Chine ne peut pas échapper aux contradictions du système global ; d'ailleurs l'échelle vertigineuse de son expansion a le potentiel de rendre les futures crises mondiales de surproduction encore plus destructrices. En prenant du recul par rapport aux cinq dernières décennies, il devient évident

que nous ne parlons pas d'un cycle d'expansion et de récession comme au 19^{ème} siècle, quand le capitalisme était réellement un système dans la fleur de l'âge, mais d'une seule crise économique mondiale prolongée, expression elle-même d'une obsolescence sous-jacente du mode de production. L'article de 1969, armé de cette compréhension de la nature historique du capitalisme, était capable de diagnostiquer la signification réelle des petits signes de mauvaise santé économique que les docteurs situationnistes ont si facilement écartés.

Le développement du capitalisme d'État

En prenant ainsi du recul, nous pouvons aussi apprécier la justesse de l'affirmation de l'article selon laquelle "*dans le capitalisme actuel, l'État dispose de tout un arsenal de moyens lui permettant d'intervenir afin de pallier et partiellement, d'atténuer momentanément les manifestations les plus frappantes de la crise.*"

La principale raison pour laquelle cette crise a trainé si longtemps et a souvent été si difficile à percevoir, c'est précisément la capacité de la classe dominante à contenir et retarder les effets des contradictions du système. La classe dominante, depuis les années 68, n'a pas fait la même erreur que ceux qui faisaient l'apologie du "laisser faire" dans les années 1930. Au lieu de cela, une bourgeoisie plus ancienne et plus expérimentée a maintenu et renforcé l'interférence du capitaliste d'État dans l'économie qui avait permis de répondre à la crise dans les années 1930 et avait contribué à soutenir le boom d'après-guerre. Ce fut encore évident avec les premières réponses keynésiennes au réveil de la crise, qui ont souvent pris la forme de nationalisations et de manipulations financières directes de l'État ; et malgré tout le rideau de fumée idéologique, cela a continué, bien que sous forme altérée, durant l'époque des "Reaganomics" et du "néo-libéralisme", où l'État a eu tendance à déléguer beaucoup de ses fonctions au secteur privé dans le but d'accroître la productivité et l'avantage concurrentiel.

L'article de 1999 explique comment ce rapport révisé entre État et économie a opéré : "*Le mécanisme d'ingénierie financière est le suivant. D'un côté, l'État émet des bons et des obligations pour financer ses déficits énormes et toujours croissants qui sont souscrits par les marchés financiers (banques, entreprises et particuliers). D'un autre côté, il pousse les banques à chercher sur le marché le financement de leurs prêts, recourant, à*

leur tour, à l'émission de bons et obligations et à des augmentations de capital (émission d'actions). Il s'agit d'un mécanisme hautement spéculatif qui consiste à essayer de tirer profit du développement d'une masse croissante de capital fictif (plus-value immobilisée incapable d'être investie dans un nouveau capital).

De cette manière, les fonds privés tendent à peser beaucoup plus que les fonds publics dans le financement de la dette (publique et privée).

Ceci signifie moins une diminution du poids de l'État (comme le proclament les "libéraux") qu'une réponse aux nécessités chaque fois plus écrasantes de financement (et particulièrement de liquidités immédiates) qui obligent à une mobilisation massive de tous les capitaux disponibles".

La crise du crédit de 2007 est peut-être la démonstration la plus claire que le remède le plus universel adopté par le système capitaliste – le recours à la dette – dans les quelques dernières décennies a aussi empoisonné le patient, ne retardant l'impact immédiat de la crise qu'en provoquant de futures convulsions à un niveau encore plus élevé. Mais cela montre aussi, en dernière analyse, que ce traitement a été la politique systématique de l'État capitaliste. La mine d'or du crédit qui a alimenté le boom de l'immobilier avant 2007, si souvent reproché aux banquiers cupides, était en réalité une politique décidée et soutenue aux plus hauts échelons du gouvernement, exactement comme c'est le gouvernement qui a dû intervenir pour consolider les banques et l'ensemble de l'édifice financier vacillant dans le sillage du crash. Le fait qu'ils aient fait cela en s'endettant encore plus, et même en imprimant de l'argent de façon éhontée ("quantitative easing" - assouplissement quantitatif) est une preuve de plus que le capitalisme ne peut que réagir à ses contradictions qu'en les rendant pires.

C'est une chose de montrer que nous avons raison de prévoir la réapparition de la crise économique ouverte en 1969, et de donner un cadre pour expliquer pourquoi cette crise serait une affaire au long cours. C'est une tâche plus difficile de montrer que notre prédiction d'une reprise de la lutte de classe internationale s'est aussi confirmée. Nous dédions donc une deuxième partie de cet article à ce problème, tandis qu'une troisième partie analysera ce qu'il est advenu du nouveau mouvement révolutionnaire qui est né à partir des événements de mai-juin 1968.

Amos

Rapport sur les tensions impérialistes

(Novembre 2017)

Le rapport que nous publions ci-dessous a été présenté et discuté au sein d'une réunion internationale du CCI (au mois de novembre 2017) destinée à faire le point sur l'évolution des grandes tendances présidant à l'évolution des tensions impérialistes. Pour ce faire, il s'appuie sur les textes et rapports où ces tendances avaient été analysées et discutées en profondeur au sein de notre organisation, à savoir le texte d'orientation (TO) "Militarisme et décomposition" de 1991 (publié dans la Revue internationale n° 64, 1^{er} trimestre 1991) et le rapport du 20^e Congrès International (Revue internationale n° 152, 2^e sem. 2013).

Depuis l'écriture de ce dernier rapport, il s'est produit une série d'événements majeurs de l'aggravation des tensions impérialistes au Moyen-Orient. Tout d'abord l'incursion militaire directe de la Turquie en Syrie le 20 janvier dernier pour affronter les troupes kurdes basées dans la région d'Afrin, dans le Nord de la Syrie. Cette intervention, qui s'effectuait avec l'accord au moins tacite de la Russie, est lourde de futures confrontations militaires, en particulier avec les États-Unis, alliés dans cette région aux forces kurdes de l'YPG, et de déchirements au sein de l'OTAN dont sont membres la Turquie et les États-Unis. Ensuite intervenait la frappe militaire en Syrie des États-Unis (appuyés par la Grande-Bretagne et la France) prenant pour cible des sites présumés de fabrication d'armes chimiques et significative de l'accroissement direct des tensions entre les États-Unis et la Russie. Plus récemment encore, la décision de Trump de se retirer de l'accord sur le nucléaire iranien constitue un facteur d'attisement des tensions entre Israël et l'Iran mais aussi de déstabilisation au niveau mondial, la décision américaine ayant été condamnée par une grande majorité de pays. Tout ceci illustre le risque d'escalade incontrôlée et d'embrasement au Moyen-Orient et le fait que "Le capitalisme est de plus en plus une menace pour l'humanité", comme le développe notre article du même nom de cette revue.

(14/05/2018).

Ces quatre dernières années, depuis la tenue de notre 20^e congrès international, les rapports impérialistes ont connu des développements majeurs : la guerre en Syrie et le combat contre l'État Islamique, l'intervention russe en Ukraine, la crise des réfugiés et les attentats en Europe, le Brexit et la pression du populisme, l'élection de Trump aux États-Unis et les accusations d'immixtion de la Russie dans la campagne électorale (*Russiagate*), les tensions entre les États-Unis et la Chine face aux provocations de la Corée du Nord, l'opposition entre l'Arabie Saoudite et l'Iran (expliquant les pressions exercées par ce premier pays sur le Qatar), le coup d'État manqué contre Erdogan et la répression en Turquie, le conflit autour de l'autonomie kurde, la flambée du nationalisme entre la Catalogne et l'Espagne, etc. Il est donc important d'évaluer dans quelle mesure ces événements sont en continuité avec nos analyses générales de la période mais aussi quelles sont les orientations nouvelles qu'ils révèlent ?

Pour ce faire, il est crucial, comme le pose d'emblée le texte d'orientation TO

"Militarisme et décomposition" d'utiliser la méthode adéquate pour appréhender une situation qui est inédite :

"Contrairement au courant bordiguiste, le CCI n'a jamais considéré le marxisme comme une "doctrine invariante", mais bien comme une pensée vivante pour laquelle chaque événement historique important est l'occasion d'un enrichissement. En effet, de tels événements permettent, soit de confirmer le cadre et les analyses développés antérieurement, venant ainsi les conforter, soit de mettre en évidence la caducité de certains d'entre eux, imposant un effort de réflexion afin d'élargir le champ d'application des schémas valables auparavant mais désormais dépassés, ou bien, carrément, d'en élaborer de nouveaux, aptes à rendre compte de la nouvelle réalité. Il revient aux organisations et aux militants révolutionnaires la responsabilité spécifique et fondamentale d'accomplir cet effort de réflexion en ayant bien soin, à l'image de nos aînés comme Lénine, Rosa Luxemburg, la Fraction Italienne de la Gauche Communiste Internationale (Bilan), la Gauche Communiste de

France, etc., d'avancer à la fois avec prudence et audace :

- en s'appuyant de façon ferme sur les acquis de base du marxisme ;

- en examinant la réalité sans œillères et en développant la pensée sans "aucun interdit, non plus qu'aucun ostracisme" (Bilan).

En particulier, face à de tels événements historiques, il importe que les révolutionnaires soient capables de bien distinguer les analyses qui sont devenues caduques de celles qui restent valables, afin d'éviter un double écueil : soit s'enfermer dans la sclérose, soit "jeter le bébé avec l'eau du bain".

La mise en pratique de cette approche, imposée il est vrai par la réalité du moment, a constitué la base de notre capacité d'analyse des évolutions fondamentales sur le plan impérialiste ces 26 dernières années.

Dans cette perspective, le présent rapport propose trois niveaux d'appréhension des événements récents afin de situer leur importance par rapport à nos cadres d'analyse :

1. Dans quelle mesure s'accordent-ils avec le cadre d'analyse développé après l'implosion du bloc de l'Est ? Nous rappellerons à ce propos les axes d'analyse principaux du TO "Militarisme et décomposition"

2. Dans quelle mesure s'inscrivent-ils dans les orientations majeures des tensions impérialistes au niveau mondial, telles qu'elles ont été décrites dans le rapport du 20^e Congrès International ?

3. Quelles sont les évolutions marquantes qui caractérisent le développement des tensions impérialistes aujourd'hui ?

Les orientations du TO de 1991

Ce texte présente le cadre d'analyse pour comprendre la question de l'impérialisme et du militarisme dans la période de décomposition. Il avance deux orientations fondamentales pour la caractérisation de l'impérialisme dans la période actuelle :

- Dans la phase de décomposition du capitalisme, du fait de la disparition des blocs impérialistes, l'impérialisme et le militarisme deviennent encore plus barbares et chaotiques.

- La reconstitution de blocs impérialistes n'est pas à l'ordre du jour

La disparition des blocs ne remet pas en cause la réalité de l'impérialisme et du militarisme

Au contraire, ceux-ci deviennent plus barbares et chaotiques : *"En effet, ce n'est pas la constitution de blocs impérialistes qui se trouve à l'origine du militarisme et de l'impérialisme. C'est tout le contraire qui est vrai : la constitution des blocs n'est que la conséquence extrême (qui, à un certain moment peut aggraver les causes elles-mêmes), une manifestation (qui n'est pas nécessairement la seule) de l'enfoncement du capitalisme décadent dans le militarisme et la guerre. (...) La fin des blocs ne fait qu'ouvrir la porte à une forme encore plus barbare, aberrante et chaotique de l'impérialisme"*.

Cela s'exprime en particulier par le déchaînement des appétits impérialistes tous azimuts et la multiplication des tensions et conflits : *"La différence avec la période qui vient de se terminer, c'est que ces déchirements et antagonismes, qui auparavant étaient contenus et utilisés par les deux grands blocs impérialistes, vont maintenant passer au premier plan. (...) du fait de la disparition de la discipline imposée par la présence des blocs, ces conflits risquent d'être plus violents et plus nombreux, en particulier, évidemment, dans les zones où le prolétariat est le plus faible"*.

De même on assiste au développement du "chacun pour soi" et, en corollaire, des tentatives de contenir le chaos, qui sont tous les deux des facteurs d'aggravation de la barbarie guerrière : *"le chaos régnant déjà dans une bonne partie du monde et qui menace maintenant les grands pays développés et leurs rapports réciproques, (...) face à la tendance au chaos généralisé propre à la phase de décomposition, et à laquelle l'effondrement du bloc de l'Est a donné un coup d'accélérateur considérable, il n'y a pas d'autre issue pour le capitalisme, dans sa tentative de maintenir en place les différentes parties d'un corps qui tend à se disloquer, que l'imposition du corset de fer que constitue la force des armes. En ce sens, les moyens mêmes qu'il utilise pour tenter de contenir un chaos de plus en plus sanglant sont un facteur d'aggravation considérable de la barbarie guerrière dans laquelle est plongé le capitalisme"*.

Le TO souligne donc de manière centrale qu'il y a une tendance historique au "chacun pour soi", à l'affaiblissement du contrôle des États-Unis sur le monde, en

particulier sur leurs ex-alliés, et à une tentative de leur part sur le plan militaire, où ils ont une supériorité énorme, de maintenir leur statut en imposant leur contrôle sur ces mêmes alliés.

La reconstitution de blocs n'est pas à l'ordre du jour

Le caractère de plus en plus barbare et chaotique de l'impérialisme en période de décomposition est une entrave majeure à la reconstitution de nouveaux blocs : *"l'exacerbation de ces deux derniers [le militarisme et l'impérialisme] dans la phase actuelle de vie du capitalisme constitue, de façon paradoxale, une entrave majeure à la reformation d'un nouveau système de blocs prenant la suite de celui qui vient de disparaître. (...) Le fait même que la force des armes soit devenue - comme le confirme la guerre du Golfe - un facteur prépondérant dans la tentative de la part des pays avancés pour limiter le chaos mondial, constitue une entrave considérable à cette tendance. (...) La reconstitution d'un nouveau couple de blocs impérialistes, non seulement n'est pas possible avant de longues années, mais peut très bien ne plus jamais avoir lieu."*

Les États-Unis sont les seuls à pouvoir jouer le gendarme du monde. Les seuls autres candidats possibles au leadership d'un bloc sont l'Allemagne et le Japon : *"(...) le monde se présente comme une immense foire d'empoigne, où jouera à fond la tendance au "chacun pour soi", où les alliances entre États n'auront pas, loin de là, le caractère de stabilité qui caractérisait les blocs, mais seront dictées par les nécessités du moment. Un monde de désordre meurtrier, de chaos sanglant dans lequel le gendarme américain tentera de faire régner un minimum d'ordre par l'emploi de plus en plus massif et brutal de sa puissance militaire"*.

Par ailleurs, L'URSS ne pourra jamais reconquérir un rôle de challenger : *"(...) il est hors de question, par exemple, que la tête du bloc qui vient de s'effondrer, l'URSS, puisse un jour reconquérir une telle place."*

Ici aussi, l'analyse reste exacte pour l'essentiel : après vingt-cinq ans en période de décomposition, aucune perspective de reconstitution de blocs ne se dessine.

En conclusion, le cadre et les deux axes principaux présentés dans le TO ont largement été confirmés et restent profondément valables.

Une réflexion plus poussée s'impose cependant concernant certaines composantes de l'analyse

Le rôle des États-Unis comme seul gendarme du monde a fort évolué au cours de ces 25 années : c'est une des questions centrales qui sera approfondie plus avant dans ce rapport. Cependant, le TO met en évidence une orientation qui s'est concrétisée au-delà des prévisions de 1991 : le fait que l'action des États-Unis allait créer encore plus de chaos. Ceci est magistralement illustré par le développement du terrorisme d'aujourd'hui, conséquence essentiellement de la politique des États-Unis en Irak, et accessoirement de l'intervention franco-britannique en Lybie.

De plus, nous pouvons dire aujourd'hui que l'analyse surestimait le rôle potentiel attribué au Japon et même à l'Allemagne. Le Japon a pu renforcer son armement et a gagné plus d'autonomie dans certains secteurs, mais cela n'est en rien comparable à une tendance à la formation de bloc car le Japon a dû se soumettre à la protection américaine face à la Corée du Nord et surtout à la Chine. La potentialité subsiste pour l'Allemagne sans s'être réellement renforcée durant ces 25 ans. L'Allemagne a gagné plus de poids, joue un rôle prépondérant et même dirigeant en Europe, mais, sur plan militaire, elle reste toujours un nain, même si (*a contrario* du Japon) elle fait participer ses troupes dans le plus de 'mandats' militaires possibles de l'ONU. Par contre, la période a vu l'émergence de la Chine comme nouvelle puissance ascendante, rôle que nous avons largement sous-estimé dans le passé.

Par ailleurs, pour la Russie enfin, l'analyse reste fondamentalement correcte, dans le sens aussi que sa position de chef de bloc en 1945 était déjà un "accident de l'histoire". Mais les prédictions qu'elle *"ne pourra jouer, malgré ses arsenaux considérables, de rôle majeur sur la scène internationale"* et qu'elle *"est condamnée à retrouver la place de troisième ordre"* ne se sont pas vraiment concrétisées : la Russie n'est certes pas redevenue un challenger mondial des États-Unis mais elle joue un rôle non négligeable en tant que "facteur de trouble", typique de la décomposition, exacerbant par ses interventions militaires et ses alliances le chaos partout dans le monde (elle a engrangé certains succès comme en Ukraine et en Syrie, a renforcé sa position envers la Turquie et l'Iran et a développé une coopération avec la Chine). Nous avons sans doute sous-estimé à ce niveau les ressources d'un impérialisme aux abois, prêt à tout pour défendre becs

et ongles ses intérêts.

Les analyses du rapport du 20^e congrès du CCI (2013)

S'inscrivant dans le cadre d'un impérialisme de plus en plus barbare et chaotique et de l'impasse croissante de la politique des États-Unis, qui ne fait qu'exacerber la barbarie guerrière (axes du rapport du 19^e congrès du CCI), le rapport met en avant quatre orientations dans le développement des confrontations impérialistes qui concrétisent et complètent pour l'essentiel les axes du TO de 1991.

- **L'accroissement du "chacun pour soi"**, qui se traduisait en particulier par une multiplication tous azimuts des ambitions impérialistes. Ceci s'exprime concrètement par :

(a) le danger de *confrontations guerrières et l'instabilité croissante* des États au Moyen-Orient, qui, en contraste avec la première guerre du Golfe de 1991, suscitée par les États-Unis et menée par une coalition internationale sous leur direction, mettent en évidence l'extension terrifiante du chaos ;

(b) la *montée en puissance de la Chine* et l'exacerbation des tensions en Extrême-Orient. L'analyse du rapport corrige partiellement la sous-estimation du rôle de la Chine dans nos analyses antérieures. Cependant, malgré la mise en évidence d'une expansion économique impressionnante, d'une puissance militaire croissante et d'une présence de plus en plus marquée dans les confrontations impérialistes, le rapport affirme que la Chine ne dispose pas des capacités industrielles et technologiques suffisantes pour s'imposer comme tête d'un bloc pour constituer le challenger des États-Unis sur un plan mondial.

- **L'impasse croissante de la politique de gendarme mondial des États-Unis**, en particulier en Afghanistan et en Irak entraîne une fuite dans la barbarie guerrière. *"L'échec cuisant des interventions en Irak et en Afghanistan a affaibli le leadership mondial des États-Unis. Même si la bourgeoisie américaine sous Obama, en choisissant une politique de retraite contrôlée d'Irak et d'Afghanistan, a su réduire l'impact de la politique catastrophique menée par Bush, elle n'a pas pu en inverser la tendance et cela a entraîné sa fuite en avant dans la barbarie guerrière. L'exécution de Ben Laden a exprimé une tentative des États-Unis*

de réagir à ce recul de leur leadership et a souligné leur supériorité technologique et militaire absolue. Cependant, cette réaction ne remettait pas en question la tendance de fond à l'affaiblissement."

- **Une tendance s'affirme à l'extension explosive des zones d'instabilité permanente et de chaos** : "(...) sur des pans entiers de la planète, de l'Afghanistan jusqu'en Afrique, à un point tel que certains analystes bourgeois, tels le français Jacques Attali, parlent carrément de *"somalisation" du monde*".

- **La crise de l'euro** (avec les PIGS : Portugal, Irlande, Grèce et Espagne) **accentue les tensions entre États européens et les tendances centrifuges au sein de l'UE** : *"D'autre part, la crise et les mesures drastiques imposées poussent vers un éclatement de l'UE et un rejet de la soumission au contrôle d'un pays quelconque, c'est-à-dire poussent vers le "chacun pour soi". La Grande-Bretagne refuse radicalement les mesures de centralisation proposées et dans les pays du sud de l'Europe, un nationalisme antiallemand croît. Les forces centrifuges peuvent aussi impliquer une tendance à la fragmentation d'États, à travers l'autonomisation de régions comme la Catalogne, l'Italie du nord, la Flandre ou l'Écosse. (...) Ainsi, la pression de la crise, à travers le jeu complexe des forces centripètes comme centrifuges, accentue le processus de désagrégation de l'UE et exacerbe les tensions entre États."*

Les quatre orientations majeures de la situation, développées dans le rapport, restent également valables. Elles mettent déjà bien en évidence que la tension entre d'une part le "chacun pour soi" et d'autre part les tentatives pour contenir le chaos, mise en évidence dans le TO de 1991, tend de plus en plus à déboucher sur une situation chaotique de plus en plus explosive.

Le développement général de l'instabilité dans les rapports impérialistes

Depuis le rapport de 2013, les événements confirment le glissement des rapports impérialistes vers des tensions tous azimuts et un chaos de moins en moins contrôlable. Mais surtout, la situation est marquée par son caractère hautement irrationnel et imprédictible, lié à l'impact des pressions populistes et, en particulier, au fait que la première puissance mondiale est dirigée aujourd'hui par un président populiste aux réactions imprévisibles. Une approche de plus en plus à court-terme de la bourgeoisie et une forte imprédictibilité des politiques qui

en découlent marquent avant tout la politique du gendarme américain, mais aussi la politique des autres puissances impérialistes majeures, le développement des conflits dans le monde et l'accroissement des tensions en Europe.

Le déclin de la superpuissance américaine et la crise politique au sein de la bourgeoisie de ce pays

L'arrivée au pouvoir de Donald Trump, surfant sur une vague populiste, a eu trois conséquences majeures:

La première concerne l'imprévisibilité des décisions et l'incohérence de la politique étrangère des États-Unis. Les agissements de ce président populiste et de son administration, tels la dénonciation des traités transpacifique et transatlantique, de l'accord sur le climat, la remise en question de l'OTAN et du traité nucléaire avec l'Iran, le soutien inconditionnel à l'Arabie Saoudite, la surenchère belliciste avec la Corée du Nord ou les tensions avec la Chine, sapent les bases des politiques et des accords internationaux, qui avaient été défendus par les différentes administrations américaines précédentes. Ses décisions imprévisibles, ses menaces et ses coups de poker ont pour effets de saper la fiabilité des États-Unis comme allié et d'accroître le déclin de la seule superpuissance.

Ainsi, les rodomontades, les coups de bluff et les brusques changements de position de Trump non seulement ridiculisent les États-Unis mais mènent au fait que de moins en moins de pays leur font confiance.

De même, bien que la bourgeoisie américaine sous Obama, en choisissant une politique de retraite contrôlée en Irak et en Afghanistan, ait su réduire l'impact de la politique catastrophique menée par Bush, elle n'a pas pu en inverser la tendance et l'impasse de la politique américaine est accentuée de manière éclatante à travers les agissements de l'administration Trump. Lors du G 20 de 2017 à Hambourg, l'isolement des États-Unis était évident sur la question du climat, de la guerre commerciale. Par ailleurs, l'engagement russe en Syrie pour sauver Assad a fait reculer les États-Unis et renforce le poids de la Russie au Moyen-Orient, en particulier en Turquie et en Iran, tandis que les États-Unis n'ont pu contenir l'émergence de la Chine du statut d'*outsider* au début des années 1990 vers celui d'un *challenger* sérieux qui se présente comme le champion de la mondialisation.

Le risque de déstabiliser la situation mondiale et d'augmenter les crispations impérialistes n'a jamais été aussi fort,

1. Ce rapport n'a pas été publié dans notre presse. Cependant le lecteur pourra se reporter à la partie Tensions impérialistes de la résolution sur la situation internationale adoptée à ce congrès.

comme on le voit avec la Corée du Nord ou l'Iran : la politique américaine est plus que jamais un facteur direct d'aggravation du chaos sur un plan global.

La deuxième conséquence de l'arrivée de Trump au pouvoir est l'ouverture d'une crise politique majeure au sein de la bourgeoisie américaine. Le besoin constant d'essayer de cadrer l'imprévisibilité des décisions présidentielles mais surtout les soupçons que le succès électoral de Trump serait largement dû à des soutiens provenant de Russie (*Russiagate*), un fait totalement inacceptable du point de vue de la bourgeoisie américaine, mettent en évidence une situation politique particulièrement délicate et une difficulté à contrôler le jeu politique.

La lutte incessante pour "cadrer" le président se joue à plusieurs niveaux : pression exercée par le Parti Républicain (échec des votes sur la suppression de l'*Obamacare*, opposition aux plans de Trump par ses ministres (Le ministre de la Justice J. Sessions qui refuse de démissionner ou les ministres des Affaires étrangères et de la Défense qui "nuancent" les propos de Trump), lutte pour la prise de contrôle du *staff* de la Maison Blanche par les "généraux" (Mc Master, Mattis). Toutefois, ce cadrage n'empêche pas les "dérapages", comme lorsque Trump conclut en septembre un *deal* avec les Démocrates pour contourner l'opposition des Républicains à l'augmentation du plafond de la dette.

Quelle que soit l'orientation impérialiste de la bourgeoisie américaine envers la Russie, sur laquelle des divergences peuvent aussi exister entre factions de la bourgeoisie américaine, (comme nous allons le voir), le scandale du *Russiagate* est gravissime avec l'accusation d'immixtion de la Russie dans la campagne présidentielle américaine et la connexion de Trump avec la mafia russe. En effet, pour la première fois, un président américain est élu avec le soutien de la Russie, ce qui est inacceptable pour intérêts de la bourgeoisie américaine. Si les enquêtes devaient confirmer les accusations, elles ne pourraient que mener à une procédure d'*impeachment* à l'encontre de Trump.

Et enfin, **la troisième conséquence** de l'arrivée de Trump au pouvoir est le développement des tensions quant aux options pour l'impérialisme américain. En effet, la question des liens avec la Russie est aussi l'objet de confrontations entre clans au sein de la bourgeoisie américaine. Comme le challenger principal est aujourd'hui la Chine, un rapprochement avec l'ancienne tête du bloc rival et puissance militaire importante est-il acceptable pour la bourgeoisie américaine en

vue de contenir le chaos, le terrorisme et la poussée chinoise ? L'Amérique peut-elle contribuer à la réémergence de sa rivale de la Guerre Froide et accepter de négocier un compromis avec elle dans certains domaines ? Cela permettrait-il de contenir les ambitions chinoises et de frapper un coup contre l'Allemagne ? Au sein de l'administration Trump, les partisans d'un rapprochement sont nombreux, comme les ministres Tillerson aux Affaires étrangères et Ross au Commerce et aussi le beau-fils du président, Jared Kushner. De larges parties de la bourgeoisie américaine ne semblent toutefois pas disposées à faire des concessions sur ce plan (en particulier au sein de l'armée, des services secrets, du parti démocrate). Dans ce cadre, les investigations concernant le *Russiagate*, impliquant la possibilité de manipulation et de chantage d'une présidence américaine par un ennemi extérieur, sont largement exploitées par ces factions pour rendre tout rapprochement avec la Russie totalement inacceptable.

La crise du gendarme américain exacerbe encore l'accroissement du "chacun pour soi" des autres puissances impérialistes et l'imprédictibilité des relations entre elles

Les orientations protectionnistes de Trump et la sortie des États-Unis de divers accords internationaux amènent divers puissances, surtout européennes et asiatiques, à renforcer leurs liens – sans exclure totalement pour le moment les États-Unis –, à exprimer leur désir de devenir plus indépendantes des États-Unis et à défendre leurs intérêts propres. Cela est apparu clairement à travers la collaboration entre l'Allemagne et la Chine lors du dernier G20 à Hambourg et cette collaboration entre pays européens et asiatiques se manifeste aussi dans la conférence sur le climat de Bonn qui vise à concrétiser les objectifs délimités à Paris.

La position de retrait des États-Unis exacerbe le "chacun pour soi" chez les autres grandes puissances : nous avons déjà évoqué l'agressivité impérialiste de la Russie qui lui a permis de regagner des points sur le champ de bataille impérialiste planétaire (Ukraine, Syrie). En ce qui concerne la Chine, nous sous-estimions encore dans rapport du 20^e congrès international à la fois la rapidité de la modernisation économique et la stabilité politique interne dans ce pays qui semble s'être fortement renforcée sous Xi. La Chine se présente aujourd'hui comme le défenseur de la globalisation face au protectionnisme américain et

comme un pôle de stabilité planétaire face à l'instabilité de la politique de ce pays, tout en développant une stratégie militaire visant à augmenter sa présence militaire en dehors de la Chine (Mer de Chine du Sud).

Ce développement du "chacun pour soi" peut aller de pair avec la mise en place d'alliances circonstanciées (Chine et Allemagne pour orienter le G20, le tandem franco-allemand pour renforcer la coopération militaire en Europe, Chine et Russie par rapport à l'Iran), mais celles-ci restent fluctuantes et ne peuvent être considérées comme des bases pour l'émergence de véritables blocs. Considérons sur ce plan l'exemple de l'alliance entre la Chine et la Russie. Les deux puissances partagent des intérêts communs, par exemple face aux États-Unis en Syrie et en Iran, ou en Extrême-Orient (Corée du Nord) face aux États-Unis et au Japon. Elles ont d'ailleurs effectué des manœuvres militaires communes dans les deux régions. La Russie est devenue un gros fournisseur d'énergie à la Chine, réduisant ainsi sa dépendance envers l'Ouest, tandis que cette dernière livre massivement des biens de consommation et effectue des investissements en Sibérie. Cependant, la Russie ne veut pas devenir le subordonné d'un puissant voisin dont elle est en train de devenir dépendante à un niveau inconnu auparavant. De plus, les deux pays sont également concurrents en Asie centrale, en Asie du Sud-Est et dans la péninsule indienne : le projet chinois de la nouvelle "route de la soie" va directement à l'encontre des intérêts russes, tandis que la Russie resserre ses liens avec l'Inde, l'adversaire central de la Chine en Asie (avec le Japon). Enfin, le rapprochement de la Chine avec l'UE, et en particulier avec l'Allemagne, constitue une menace mortelle pour la Russie qui se trouverait prise en tenaille entre la Chine et l'Allemagne.

L'extension des zones de guerre, d'instabilité et de chaos

Face à l'explosion du "chacun pour soi", les tentatives pour "maintenir en place les différentes parties d'un corps qui tend à se disloquer" apparaissent de plus en plus vaines, tandis que l'instabilité des rapports impérialistes rend imprévisible l'extension des foyers de tensions.

La défaite de l'État islamique ne réduira pas l'instabilité et le chaos : les confrontations entre milices kurdes et armée turque en Syrie, entre unités kurdes et armée irakienne et milices chiites pro-iraniennes à Kirkouk en Irak, sont annonciatrices de nouvelles batailles

sanglantes dans la région. Le positionnement de la Turquie, qui occupe une place clé dans la région, est à la fois capitale pour l'évolution des tensions et pleine de menaces pour la stabilité même du pays. La Turquie a des ambitions impérialistes importantes dans la région, non seulement en Syrie ou en Irak, mais aussi dans l'ensemble des pays musulmans, de la Bosnie au Qatar, du Turkménistan à l'Égypte, et elle joue pleinement sa propre carte impérialiste : d'une part, son statut de membre de l'OTAN est largement 'instable', vu ses rapports tendus avec les États-Unis et la majorité des pays d'Europe de l'Ouest, membres de l'OTAN, vu aussi les tensions avec l'UE concernant les réfugiés et les relations conflictuelles avec la Grèce ; d'autre part, elle tend actuellement à se rapprocher de la Russie et même de l'Iran, un concurrent impérialiste direct sur la scène du Moyen-Orient, tout en s'opposant à l'Arabie Saoudite (refus de retirer ses troupes déployées dans une base turque au Qatar). En même temps, la lutte pour le pouvoir à l'intérieur du pays s'exacerbe avec un positionnement de plus en plus dictatorial d'Erdogan et la reprise de la guérilla kurde. Sur ce plan, le refus des États-Unis d'extrader Gülen mais aussi le soutien, l'armement et l'entraînement des milices kurdes en Irak par les États-Unis sont lourds de menaces quant au développement du chaos à l'intérieur même de la Turquie.

L'imprévisibilité de l'évolution de certains foyers de tensions est particulièrement évidente concernant la Corée du Nord. Si la toile de fond du conflit est la confrontation de plus en plus manifeste entre la Chine et les États-Unis, un certain nombre de caractéristiques rendent l'issue de la situation particulièrement incertaine :

- l'idéologie d'État de forteresse assiégée en Corée du Nord, prônant comme priorité absolue l'armement atomique contre une attaque certaine des Américains et des Japonais et montrant aussi une grande méfiance envers les "amis" chinois ou russes (méfiance basée sur certaines expériences des partisans coréens lors de la Seconde Guerre mondiale), fait que le contrôle de la Chine sur la Corée du Nord est limité ;

- le coup de poker de Trump, menaçant la Corée du Nord de destruction totale, pose la question de sa crédibilité. Cela mènera d'une part à un réarmement accéléré du Japon (déjà annoncé par le premier ministre japonais, Shinzô Abe) ; mais d'autre part, le déséquilibre dans l'armement atomique entre les États-Unis et la Corée du Nord (situation

différente de "l'équilibre de la terreur" entre les États-Unis et l'URSS lors de la Guerre Froide) et la sophistication des armes atomiques de "petite portée" n'exclut pas la menace d'une utilisation unilatérale de celles-ci par les États-Unis, ce qui serait un pas qualitatif important de la descente dans la barbarie.

Bref, la zone de guerre, de décomposition d'États et de chaos sanglant tend à s'étendre toujours plus, allant de l'Ukraine au Soudan du Sud, du Nigéria au Moyen-Orient, du Yémen à l'Afghanistan, de la Syrie à la Birmanie et à la Thaïlande. Il faut relever, sur ce plan également, une extension de zones de chaos en Amérique latine : la déstabilisation politique et économique croissante du Venezuela, le chaos politique et économique au Brésil, la déstabilisation du Mexique si la politique protectionniste de Trump envers ce pays se confirme. À cela, il faut ajouter le développement en extension du terrorisme et sa présence dans la réalité quotidienne en Europe, aux États-Unis, etc. La zone de chaos qui s'étend sur la planète laisse de moins en moins de possibilités de reconstruction aux populations concernées, même partielle (alors que c'était encore envisageable en Bosnie ou au Kosovo), comme l'illustre l'échec de la politique de reconstruction et de rétablissement des structures étatiques en Afghanistan.

Le développement des tensions en Europe

Ce facteur, déjà potentiellement présent dans le rapport du 20^e congrès (cf. point 4.2.), s'est spectaculairement accentué ces dernières années. Avec le Brexit, l'UE est entrée dans une zone de grande turbulence, tandis que, sous le couvert de la protection des citoyens et la lutte contre le terrorisme, les budgets de la police et de l'armée connaissent une hausse sensible en Europe de l'Ouest et, encore plus, en Europe de l'Est.

Sous la pression des mesures économiques, de la crise des réfugiés, des attaques terroristes et surtout des victoires électorales de mouvements populistes, les fractures au sein de l'Europe se multiplient et les oppositions s'exacerbent : pressions économiques de l'UE sur la Grèce et l'Italie, résultat du référendum sur le Brexit, pression du populisme sur la politique européenne (Pays-Bas, Allemagne) et victoires de celui-ci dans les pays de l'Europe de l'Est (Pologne, Hongrie et récemment la Tchéquie), tensions internes en Espagne avec la "crise catalane". Un démembrement progressif de l'UE à travers par exemple "une Europe à plusieurs vitesses", comme semble le

prôner actuellement le duo franco-allemand, devrait provoquer une intensification marquée des tensions impérialistes en Europe.

Le rapport entre le populisme (contre les "élites" et leur conception cosmopolite, mondialiste, et pour le protectionnisme) et le nationalisme a été mis en évidence par le discours de Trump en septembre à l'ONU : *"le nationalisme sert un intérêt international : si chaque pays songe en premier lieu à lui-même, les choses s'arrangeront d'elles-mêmes pour le monde"*. Cette glorification exacerbée du "chacun pour soi" (*"America first"* de Trump) pèse lourdement sur le conflit catalan. Sur l'arrière-fond de la crise de l'euro et de l'austérité drastique qui s'en est suivi, on assiste à une interaction dramatique du populisme et du nationalisme: d'un côté, une partie de la moyenne et petite bourgeoisie catalane qui "ne veut plus payer pour l'Espagne" ou encore les provocations de la coalition catalaniste de Puigdemont dominée par la gauche et confrontée à sa propre perte de crédibilité au pouvoir ; et du côté "espagnoliste" de l'État central, la fuite en avant dans la surenchère nationaliste du premier ministre espagnol Rajoy face à la crise du *Partido Popular*, empêtré dans de nombreuses affaires de corruption.

"Le militarisme et la guerre constituent une donnée fondamentale de la vie du capitalisme depuis l'entrée de ce système dans sa période de décadence. (...) En réalité, si l'impérialisme, le militarisme et la guerre s'identifient à ce point à la période de décadence, c'est que cette dernière correspond bien au fait que les rapports de production capitalistes sont devenus une entrave au développement des forces productives : le caractère parfaitement irrationnel, sur le plan économique global, des dépenses militaires et de la guerre ne fait que traduire l'aberration que constitue le maintien de ces rapports de production" (*TO Militarisme et décomposition*). Le degré de chaos impérialisme et de barbarie guerrière, allant bien au-delà de ce qu'on aurait pu imaginer il y a 25 ans, traduit bien l'obsolescence du système et la nécessité impérieuse de son renversement.

Sur l'arrière-fond de la crise de l'euro et de l'austérité drastique qui s'en est suivi, on assiste à une interaction dramatique du populisme et du nationalisme: d'un côté, une partie de la moyenne et petite bourgeoisie catalane qui "ne veut plus payer pour l'Espagne" ou encore les

(Suite page 31)

La bourgeoisie mondiale contre la révolution d'Octobre 1917 (première partie)

Comme nous pouvions nous y attendre, les porte-voix de la bourgeoisie ne sont pas restés insensibles au centenaire de la révolution d'Octobre 17. Comme à chaque décennie, le mensonge et le mépris ont animé les articles de journaux, les documentaires et les prises de paroles télévisées qui se sont succédé pendant plusieurs semaines. Sans grande originalité, intellectuels et universitaires nous ont ressassé l'histoire d'un coup d'État réalisé par une poignée d'hommes au service d'un chef névrosé, avide de pouvoir et motivé par la vengeance personnelle.¹ Ainsi, la lutte pour une société sans classes sociales et sans exploitation de l'homme par l'homme n'aurait été que le cache sexe d'une entreprise volontairement totalitaire qui puiserait son origine dans la pensée de Marx elle-même².

Il serait inutile de chercher un semblant d'honnêteté auprès de ces chiens de garde de la démocratie et du mode de production capitaliste. Mais si cet événement semble être à classer dans les archives de l'histoire, pourquoi s'acharner à le déformer chaque dix ans avec autant de morgue ? Pourquoi la bourgeoisie s'emploie-t-elle autant à dénigrer l'un des épisodes les plus précieux de l'histoire de la lutte du prolétariat ? Contrairement aux discours qu'elle peut diffuser dans ses médias, la bourgeoisie sait trop bien que la classe qui a failli renverser son monde il y a cent ans existe toujours. Elle sait aussi que son monde est encore plus mal en point qu'en 1917. Et sa survie dépend de sa capacité à utiliser intelligemment et sans faillir les armes à sa disposition afin d'éviter un nouvel octobre qui pourrait, cette fois-ci, voir aboutir le but historique de la classe ouvrière.

Très vite, la bourgeoisie a compris le danger que pouvait faire peser la révolution en Russie sur l'ordre social mondial. Ainsi, après s'être entretenues pendant quatre années, les principales puissances de l'époque firent cause commune afin d'endiguer la vague prolétarienne qui menaçait de submerger une société qui n'avait plus rien à offrir à l'humanité, sinon la guerre.¹

A contre-courant de l'histoire "officielle" selon laquelle la révolution d'Octobre 17 contenait en germe les marques de sa dégénérescence, cet article vise à mettre en évidence que l'isolement du prolétariat russe est avant tout à mettre au crédit de la coordination des gouvernements bourgeois afin d'assumer cette guerre de classes dont l'issue s'avéra déterminante pour le cours de l'histoire. Il s'agira également de montrer que de 1917 à aujourd'hui, les différentes fractions de la classe dominante ont usé de toutes les armes à leur disposition pour d'abord entraver et réprimer la Révolution, ensuite dévoyer et dénigrer sa mé-

moire et ses leçons.²

La provocation des Journées de Juillet

En juin 1917, face à la poursuite de la guerre et du programme impérialiste du gouvernement provisoire, le prolétariat réagit vivement. Durant l'énorme manifestation du 18 juin à Petrograd, les mots d'ordre internationalistes des bolcheviks sont pour la première fois majoritaires. Dans le même temps, l'offensive militaire russe se termine dans un fiasco puisque l'armée allemande perce le front en plusieurs endroits. La nouvelle de l'échec de l'offensive arrive dans la capitale et attise le feu révolutionnaire. Pour faire face à cette situation très tendue, apparaît l'idée de provoquer une révolte prématurée à Petrograd, d'y écraser les ouvriers et les bolcheviks puis de faire endosser la responsabilité de l'échec de l'offensive militaire au prolétariat de la capitale qui aurait donné "un coup de poignard dans le dos" à ceux qui étaient au front. Pour cela, la bourgeoisie provoque plusieurs incidents afin de pousser

les ouvriers à la révolte dans la capitale. La démission de quatre ministres du parti Cadet du gouvernement et la pression de l'Entente sur le gouvernement provisoire devaient pousser les mencheviks et les SR à se rallier au gouvernement bourgeois³. Ce qui n'allait faire que relancer les revendications pour le pouvoir immédiat aux soviets. De plus, la menace d'envoyer au front les régiments de la capitale accrut le mécontentement des soldats qui entreprirent de mener un soulèvement armé contre le gouvernement provisoire. La manifestation du 3 juillet aurait pu s'avérer catastrophique pour la suite de la révolution si le parti bolchevik n'avait pas réussi à calmer l'ardeur des masses en les empêchant de s'affronter prématurément aux troupes gouvernementales. Dans ces jours cruciaux, le parti a su rester fidèle au prolétariat en le détournant du piège tendu par la bourgeoisie. Mais ces provocations furent bien peu au regard de la répression et de la campagne de calomnies auxquelles furent confrontés les bolcheviks dans les jours suivants. Tout comme aujourd'hui, les bolcheviks furent affublés des pires accusations. Agents allemands payés par le Kaiser, tireurs isolés faisant feu sur les troupes entrant dans Petrograd. Tous les moyens étaient bons pour discréditer le parti aux yeux des ouvriers de la capitale. Ce n'est que par le déploiement d'une énorme énergie et grâce à un grand discernement politique que les bolcheviks purent défendre leur honneur. Si les Journées de Juillet ont révélé le rôle indispensable du parti, elles ont aussi permis de dévoiler la véritable nature des mencheviks et des SR. En effet, leur soutien au gouvernement bourgeois en ces journées cruciales⁴ fut la cause de leur discrédit auprès des masses. Ainsi, comme l'écrit Lénine, "*une nouvelle phase commence. La victoire de la contre-révolution déclenche la déception au sein des masses vis-à-vis des partis socialistes-révolutionnaire et menchevik, et ouvre la voie*

1. C'est plus ou moins en ces termes que Stéphane Courtois nous décrit la personnalité et les aspirations de Lénine lors une émission de radio.

2. Un propos exprimé par Thierry Wolton sur le plateau de l'émission 28 minutes sur la chaîne Arte le 17 octobre 2017.

3. L'article de Lénine, "A quoi pouvaient s'attendre les Cadets en se retirant du ministère", écrit dès le 3 juillet, montre la clarté des bolcheviks sur cet épisode.

4. Tout particulièrement dans la répression de la manifestation du 3 juillet.

au ralliement de celles-ci à la politique qui soutient le prolétariat"⁵.

La bourgeoisie tente d'empêcher la révolution prolétarienne

Dans un entretien accordé au journaliste et militant socialiste John Reed quelque temps avant la prise du palais d'hiver, Rodzianko, le "Rockefeller" russe déclarait que *"la Révolution est une maladie. Tôt ou tard, les puissances étrangères devront intervenir, comme on intervient pour guérir un enfant malade et lui apprendre à marcher"*.⁶

Cette intervention ne tarda pas. Très vite, les diplomates des grandes puissances bourgeoises tentèrent de se mettre d'accord avec la bourgeoisie russe afin de régler cette question au plus vite. Pour le chef de l'Intelligence Service britannique en Russie, Sir Samuel Hoare, la meilleure solution restait l'instauration d'une dictature militaire. L'Union des officiers de l'armée et de la flotte proposait la même solution. Comme l'exprimait le ministre des Cultes Kartachev, membre du Parti cadet : *"Celui qui ne craindra pas d'être cruel et brutal prendra le pouvoir dans ses mains."*⁷

Déjà, la tentative de coup d'Etat de Kornilov⁸ en août 1917 fut appuyée par Londres et Paris. Et l'échec de cette première tentative contre-révolutionnaire fut loin de décourager la bourgeoisie mondiale. Désormais, pour les Alliés, il s'agissait d'arrêter l'influence grandissante des bolcheviks dans les rangs du prolétariat de Russie. Le 3 novembre, une conférence secrète des militaires alliés en Russie se tint dans le bureau du chef de la Croix-Rouge, le colonel Thompson. Face au "péril bolchevik", le général américain Knox propose tout simplement de s'emparer des bolcheviks et de les fusiller.⁹ Mais le 7 novembre, le comité militaire révolutionnaire s'empara du Palais d'Hiver et le pouvoir est remis au soviét de Petrograd. Désormais, pour la bourgeoisie mondiale, l'intervention militaire reste la seule option.

5. Lénine, *"Sur les illusions constitutionnelles"*.

6. Cité dans Pierre Durant, *Les sans-culottes du bout du monde. 1917-1921*, Editions du Progrès, 1977.

7. Jean-Jacques Marie, *La guerre civile russe. 1917-1922. Armées paysannes rouges, blanches et vertes*, Editions autrement, 2005.

8. Pour des informations complémentaires sur le coup d'Etat de Kornilov, se reporter à la Brochure du CCI, *"Octobre 17, début de la révolution mondiale. Le développement du mouvement de février à octobre 1917"*

9. Pierre Durant, *Op. cit.*

D'autant plus que l'écho de la révolution se fait entendre dans toute l'Europe.

D'emblée, le II^e Congrès des Soviets adopta le décret sur la paix qui proposait à tous les belligérants une paix immédiate et sans annexion. Mais cet appel ne trouva aucune réponse auprès des puissances alliées qui souhaitaient faire durer le conflit dans l'attente d'une aide américaine. Pour les Empires Centraux, la libération du front de l'Est leur permettait de se réorganiser avant l'entrée en guerre des Etats-Unis. Une trêve de trois semaines est ainsi signée à Brest-Litovsk, le 22 novembre, avec l'état-major autrichien et allemand. Des négociations s'ouvrent le 9 décembre entre les deux parties. Mais ce même jour, la bataille de Rostov-sur-le-Don opposant les gardes rouges aux armées blanches sonne l'ouverture de la guerre civile.¹⁰ Après la prise de pouvoir, l'épreuve la plus dure se dressait désormais devant le prolétariat de Russie. Dans l'attente d'une extension de la révolution dans le reste de l'Europe, il fallait se préparer à affronter les forces contre-révolutionnaires de l'intérieur bien appuyées par les grandes puissances.

Le début de la guerre civile et de l'encerclement

La contre-révolution s'organisa véritablement dans les jours qui suivirent les élections à l'Assemblée constituante marquées par une majorité hostile au gouvernement des Soviets. À la fin du mois de novembre, les généraux Alexeïev, Kornilov et Dénikine et le cosaque Kalédine constituèrent l'armée des Volontaires dans le sud de la Russie. Au début, celle-ci était composée d'environ 300 officiers. Cette armée fut la première expression de la réaction militaire de la bourgeoisie russe. Pour son financement, *"la ploutocratie de Rostov-sur-le-Don leva six millions et demie de roubles, celle de Novotcherkassk environ deux millions"*. Constituée d'officiers favorables à une restauration de la monarchie, elle détenait *"en germe un caractère de classe"*, ajoute le général russe Dénikine.¹¹

Le gouvernement des Soviets ne pouvait laisser se structurer l'armée contre-révolutionnaire sans réagir. Il était nécessaire que la révolution se renforce sur le plan militaire. Le 28 janvier 1918, le Conseil des Commissaires du peuple adopta un décret prévoyant de transformer la garde rouge¹² en une Armée

10. Jean-Jacques Marie, *Op. cit.*

11. Cité dans Jean-Jacques Marie, *Op. cit.*

12. Si nous pensons qu'en de telles circonstances la constitution d'une armée rouge était

Rouge ouvrière et paysanne constituée *"des éléments les plus conscients et les mieux organisés des classes laborieuses"*. Mais l'organisation de cette armée demeura une tâche difficile. En effet, faute de pouvoir trouver un encadrement communiste compétent, Trotski recruta dans le corps des officiers de l'armée tsariste. En ce début de 1918, le rapport de force n'est guère en faveur de la Russie des soviets. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie profitent du délitement de l'armée puis de sa démobilisation le 30 janvier pour mettre fin à l'armistice signée quelques semaines auparavant. Dans un radiogramme paru le 19 février dans la *Pravda*, le Conseil des commissaires du peuple proteste *"à propos de l'offensive lancée par le gouvernement allemand contre la République Soviétique de Russie qui avait proclamé la fin de l'état de guerre et commencé à démobiliser l'armée sur tous les fronts. Le gouvernement ouvrier et paysan de la Russie pouvait d'autant moins s'attendre à une semblable attitude que l'armistice n'a été dénoncé par aucune des parties contractantes ni directement ni indirectement, ni le 10 février, ni à aucun autre moment comme les deux parties y étaient cependant tenues par l'accord du 2 décembre 1917."*¹³

En fait, l'Allemagne prétextait l'indépendance de l'Ukraine pour passer à l'offensive avec l'assentiment de la Rada, le gouvernement ukrainien bourgeois. Il s'en suivit une débâcle de la garde rouge, racontée notamment par le bolchevik Primakov :

"La retraite de la garde rouge ressembla à un grand exode. Près de cent mille gardes rouges, accompagnés de leurs familles, abandonnèrent l'Ukraine. Plusieurs dizaines de milliers d'autres se dispersèrent dans les villages, les hautes forêts et les ravins de l'Ukraine. (...) Le lourd fardeau de la guerre, les violences des troupes d'occupation, la morgue des lieutenants allemands, l'impudence des haidamak, la vengeance sanglante des grands propriétaires, la trahison de la Rada centrale, le pillage ouvert du pays ne firent qu'enflammer la haine populaire. On ne nommait plus le gouvernement de la Rada centrale que le

effectivement nécessaire, nous considérons cependant que la dissolution de la garde rouge, organe spécifique de l'armement du prolétariat, était une erreur revenant à désarmer la classe révolutionnaire...

13. "Projet de radiogramme au gouvernement du Reich allemand" rédigé par Trotski in Lénine, *Œuvres choisies*, Editions du Progrès, Moscou, 1968.

gouvernement de la Trahison."¹⁴

C'est dans ce contexte très difficile qu'ont lieu les premières levées en masse de l'Armée Rouge alors que la question de la paix est de plus en plus pressante pour la survie de la révolution.

La paix de Brest-Litovsk et l'offensive militaire de la bourgeoisie

Si dans un premier temps, la République des Soviets, afin de gagner du temps, adopte la stratégie de "ni guerre, ni paix", le retard pris par la révolution européenne rend la signature de la paix inévitable, malgré les conditions honteuses imposées par les Empires Centraux qui amputaient la Russie d'une grande partie de son territoire. Nous savons que la question de la paix occasionna d'âpres débats au sein du parti bolchevik et des SR de gauche. Ce n'est pas le lieu de s'y attarder ici. Mais avec le recul, la position défendue par Lénine, acceptée lors du VII^e Congrès du Parti s'avéra la mieux adaptée à la situation.¹⁵

Dans les semaines et les mois qui suivent, la République des Soviets est encerclée de toutes parts. Des armées blanches se structurent dans plusieurs parties du pays. Partie de Samara, la légion tchécoslovaque mise sur pied par les puissances de l'Entente¹⁶ sème la terreur tout le long de la ligne du Transsibérien dans les agglomérations importantes, ce qui facilite les soulèvements. Par la suite, les Anglo-américains débarquent à Mourmansk, les Blancs occupent le Sud de la Russie occidentale, les Allemands et les Autrichiens entrent dans la région du Don, des troupes japonaises débarquent à Vladivostok...

En ce début d'été 1918, la situation de la République des Soviets est devenue très préoccupante. Le 29 juillet, Lénine écrit : "*Mourmansk, au Nord, le front tchécoslovaque à l'Est, le Turkestan, Bakou et Astrakhan au Sud-Est, nous voyons que presque tous les maillons de la chaîne forgée par l'impérialisme anglo-français se tiennent.*"

Nous voyons bien que l'engagement des puissances de l'Entente a été déterminant pour l'organisation de la contre-révolution. Un détail que nos bons démocrates préfèrent éluder. Au début de l'année 1919, environ 25 000 soldats bri-

tanniques, français, italiens, américains et serbes sont mobilisés entre Arkhangelsk et Mourmansk¹⁷ dans un combat à mort contre "le péril bolchevik" qui continuerait à s'étendre "s'il n'était pas arrêté", comme l'indiquait Clémenceau.

Le témoignage d'un membre du corps expéditionnaire, Ralph Albertson, offre une image éloquente de la détermination et de la barbarie exercée par cette coalition anti-communiste : "*Nous employions des obus à gaz contre les bolcheviks... Nous dressions toutes les embûches possibles quand nous évacuions les villages. Une fois, nous avons fusillé plus de trente prisonniers... Et quand nous avons pris le commissaire de Borok, un sergent m'a dit qu'il avait laissé son corps dans la rue, blessé par plus de seize coups de baïonnette. Nous avions pris Borok par surprise et le commissaire, un civil, n'avait pas eu le temps de prendre les armes... J'ai entendu un officier répéter à ses hommes qu'ils ne devaient pas faire de prisonniers, qu'ils devaient les tuer, même s'ils étaient désarmés... J'ai vu un prisonnier bolchevik désarmé, qui ne causait aucun ennui, abattu de sang-froid... Chaque nuit, un détachement d'incendiaires faisait des masses de victimes.*"¹⁸

La paix de Brest-Litovsk n'a fait qu'attiser la haine des différentes fractions contre-révolutionnaires mais aussi des S-R de gauche à l'égard des bolcheviks. La Russie des Soviets ressemble désormais à une forteresse assiégée où la faim "*est aux portes de beaucoup de villes, villages, usines et fabriques*", comme le relate Trotsky. L'alliance des Blancs et des puissances occidentales plongea la révolution dans une situation de survie permanente. D'ailleurs, dès le 15 mars 1918, les différents gouvernements de l'Entente, décident de ne pas accepter la paix de Brest-Litovsk et organisent l'intervention armée. Si, effectivement, les puissances de l'Entente interviennent directement en Russie, elles s'appuient sur la trahison du parti Socialiste-Révolutionnaire pour mener à bien la contre-révolution. Au mois de juin 1918, l'ancien assistant de Kerensky, le S-R Boris Savinkov, prévoit d'assassiner Lénine et Trotsky et de mener une insurrection à Rybinsk et Iaroslav, afin de permettre un débarquement des Alliés. Autrement dit, au vu de l'extrême faiblesse de l'armée rouge, il s'agissait de mener une grande offensive pour en finir une bonne fois pour toute avec la Révolution.

Comme le relate Savinkov, les Blancs

espéraient "*encercler la capitale avec les villes soulevées et, en utilisant le soutien des Alliés au nord et des Tchécoslovaques, qui venaient juste de s'emparer de Samara, sur la Volga, mettre les bolcheviks dans une situation difficile*". Nous savons désormais, grâce à des mémoires publiés par plusieurs agents secrets étrangers, aux enquêtes parues dans la *Pravda* quelques années plus tard ainsi qu'aux sources diplomatiques, que l'Angleterre et la France furent à l'origine de ce complot. Les projets d'insurrections dans les villes autour de Moscou, les débarquements étrangers, l'offensive tchécoslovaque faisaient partie d'un seul et même plan orchestré par les militaires et les diplomates étrangers et exécuté par les dirigeants S-R farouchement opposés à la paix avec l'Allemagne et à l'extension de la révolution.¹⁹

Les légionnaires tchécoslovaques, pilotés par les Alliés, s'emparent de Samara le 8 juin puis assiègent Omsk. Un mois plus tard, ils s'emparent de Zlatoust dans l'Oural puis, quelques jours plus tard, ils approchèrent d'Ekaterinbourg où était internée la famille impériale. La libération de la famille impériale aurait pu permettre d'unifier des forces contre-révolutionnaires qui avaient bien du mal à régler leurs propres clivages et divergences. Les bolcheviks souhaitaient ne pas courir ce risque et décidèrent d'exécuter toute la famille. Cette décision, était motivée par la nécessité d'intimider l'ennemi et de lui montrer, comme l'écrit Trotsky des années plus tard, "*qu'il n'y avait pas de retraite possible, que l'issue était la victoire totale ou la perte totale*". Cela se retourna malgré tout contre les bolcheviks. En effet, l'exécution des enfants du tsar fut utilisée par la bourgeoisie internationale lors de ses campagnes de propagande afin de présenter les bolcheviks comme des barbares assoiffés de sang.

En juillet et août, l'offensive se poursuit, les Français et les Britanniques débarquent au nord, à Mourmansk. Ils installent un gouvernement autonome. Les Turcs et les Anglais occupent l'Azerbaïdjan. Les Allemands entrent en Géorgie avec l'assentiment des mencheviks tandis que les légionnaires tchèques poursuivent leurs avancées vers l'ouest. Ces semaines s'avèrent déterminante pour la défense de la Révolution où sa survie s'est jouée à un fil. À Svaijsk, près de Kazan, après plusieurs jours de combats, l'état-major de la 5^e armée, extrêmement affaibli, aurait pu être capturé avec ses principaux chefs militaires à commencer par

14. Cité dans Jean-Jacques Marie, *Op. cit.*

15. Pour plus de détails sur cette question, voir "*Brest-Litovsk : gagner du temps pour la Révolution mondiale*", *Révolution Internationale* n°48.

16. Voir Jean-Jacques Marie, *La Guerre des Russes Blancs, 1917-1920*, Tallandier, 2017.

17. Pierre Durant, *Op. cit.* p. 191.

18. Cité dans Pierre Durant, *Op. cit.* p. 190.

19. Pierre Durant, *Op. cit.* p. 89.

Trotsky. Le manque de renseignements et les erreurs stratégiques des généraux blancs permit à Trotsky et ses hommes de s'en sortir. Vu l'extrême faiblesse du pouvoir des Soviets, l'arrestation de ses principaux chefs auraient porté un coup fatal au moral et à la détermination des troupes.

Au nord, les Britanniques prennent le commandement de toutes les armées de la région. Outre quatre ou cinq bataillons d'Anglais, les troupes se composaient de quatre ou cinq bataillons d'Américains, d'un bataillon de Français, de Polonais, d'Italiens et de formations mixtes.²⁰ Une armée russe est aussi organisée, mais reste sous le commandement et la supervision des Britanniques. Début août, cette armée du Nord, s'empare d'Arkhangelsk, renverse le soviétique et met sur pied un gouvernement provisoire, composé de cadets et de S-R, contrôlé par le général britannique Pool.

Dans le même temps, la Commune de Bakou tombe à la mi-août face à l'offensive de l'armée turque, des *moussavatis* (nationalistes azerbaïdjanais) et des régiments britanniques. Les vingt-six commissaires du peuple sont fusillés le 20 septembre 1918 par les Anglais.²¹

Les différentes fractions de la bourgeoisie russe profitent de ce contexte difficile pour déstabiliser le pouvoir des Soviets en fomentant des complots qui auraient pu s'avérer désastreux pour la révolution.

Le temps des complots

Dès les mois de mai et juin 1918, s'était formé un bloc contre-révolutionnaire, allant des monarchistes à certains mencheviks et S-R. Tous ces partis s'étaient ralliés au "Centre national" créé à l'origine par les Cadets. Les principaux leaders du mouvement s'employaient à recueillir des informations politiques et militaires qu'ils transmettaient aux différentes armées blanches et entretenaient d'étroites relations avec les agents secrets anglais, français et américains. D'ailleurs, une conférence spéciale se réunit, en octobre 1918, composée des représentants des pays de l'Entente et du Centre national. La Tcheka réagit rapidement et se rendit compte de l'existence d'un centre unique de la contre-révolution.

Mais cela n'empêcha pas la mise en œuvre d'entreprises visant à déstabiliser la République des Soviets. Le 30 août, le chef de la Tcheka, Ouritsky, est assassiné par un S-R. Quelques heures plus tard, une tentative d'assassinat est perpétrée

contre Lénine à la sortie de l'usine Michaelson. Mais ces deux événements ne sont qu'une petite partie d'une entreprise plus vaste qui visait à supprimer l'ensemble des principaux bolcheviks : *"Le 15 août, Bruce Lockhart [un agent secret britannique] reçoit la visite d'un officier qui se présente comme étant le colonel Berzine, commandant de la garde lettone du Kremlin. Celui-ci lui tend une lettre de recommandation écrite par Cromey, attaché naval britannique à Petrograd. Berzine déclare que, bien qu'ayant soutenu les bolcheviks, les Lettons ne veulent pas combattre les Anglais qui ont débarqué à Arkhangelsk. Après en avoir discuté avec le Conseiller général en France, Groener, Lockhart met Berzine en relation avec Railey. Dans les derniers jours d'août, Groener préside une réunion secrète de certains représentants alliés. Elle se tient au consulat général des Etats-Unis. Railey et un autre agent de l'I.S, George Hill, ainsi que le correspondant du Figaro à Moscou, René Marchand, sont présents. Railey raconte dans ses mémoires qu'il fit savoir qu'il avait acheté Berzine pour deux millions de roubles. Il s'agissait de s'emparer d'un seul coup des dirigeants bolcheviks qui devaient prochainement assister à une session de leur Comité central. Les Anglais étaient en relations avec le général Ioudenitch et s'apprêtaient à lui fournir des armes et du matériel. (...) A la suite de l'assassinat d'Ouritski, la Tcheka, qui était sur les traces des comploteurs, avait pénétré à l'ex-ambassade britannique de Petrograd. Cromey avait tiré sur les policiers, tuant un commissaire et plusieurs agents. Il avait lui-même été abattu. L'attaché naval, lui aussi, était en train de brûler des papiers compromettants. Mais il en restait encore suffisamment pour éclairer la lanterne des enquêteurs. Railey, recherché activement, parvint cependant à s'enfuir. Au bout de plusieurs mois, il regagna Londres où il accusa René Marchand de l'avoir trahi... Quant à Berzine, la presse soviétique révéla par la suite qu'il avait indiqué à ses chefs que Bruce Lockhart et Railey lui avaient offert deux millions de roubles pour participer à l'assassinat des dirigeants soviétiques."*²²

L'arrestation de Bruce Lockhart conclut une enquête qui avait pleinement démontré la participation étrangère aux manigances des Blancs.²³

Ce complot manqué fut malgré tout l'un des points culminants du danger contre-révolutionnaire. À ce stade, la

chute de la République des Soviets semblait imminente. Devant une telle situation, la Terreur rouge fut décrétée le 6 septembre. Mais si cette mesure a été une erreur majeure²⁴, nous devons admettre qu'elle fut imposée par la force des choses, c'est à dire aux pratiques terroristes des puissances étrangères et des armées blanches.

"Sans l'aide des Alliés, il est impossible de libérer la Russie"

Officiellement, les gouvernements bourgeois sont intervenus en Russie en défense de la démocratie et du "péril bolchevik". En réalité, l'instauration de la démocratie était le dernier souci des puissances de l'Entente, avant tout déterminées à éviter l'extension de la vague révolutionnaire qui gagnait l'Allemagne à la fin de l'année 1918. Les bourgeoisies française, britannique et états-uniennes étaient prêtes à tout pour défendre leurs intérêts. Ainsi, dès le début de la guerre civile, les armées étrangères se comportèrent en véritables hordes sanguinaires, cherchant à instaurer ou soutenir des dictatures militaires dans la plupart des territoires repris à l'Armée Rouge. C'est par exemple ce qui se passe au début du mois de janvier 1919, quand le général Miller débarque à Arkhangelsk et se fait proclamer gouverneur général de la ville et ministre de la Guerre. Dirigeant une armée de 20 000 hommes, s'appuyant sur des paysans et pêcheurs monarchistes haineux à l'égard des communistes, il fit régner la terreur sur la région. L'ancien procureur de la province, Dobrovolsky raconte que *"les partisans de Pinet étaient si féroces que le commandant du 8^e régiment, le colonel B., décida d'éditer une brochure sur l'attitude humaine à avoir avec les prisonniers."*²⁵

Par ailleurs, les Alliés ne vont pas hésiter à soutenir directement les armées des principaux chefs Blancs partisans d'un pouvoir très autoritaire comme Denikine et Koltchak. L'offensive que ce dernier menait de la Sibérie aux abords de Moscou à la fin de 1918 fut en grande

24. Tout comme Rosa Luxemburg, le CCI rejette la notion de Terreur rouge : *"Même s'il était nécessaire de répondre fermement aux complots contre-révolutionnaires de l'ancienne classe dominante et de créer un organe spécial visant à les réprimer, la Tcheka, cet organe a rapidement échappé au contrôle des Soviets et a eu tendance à être infecté par la corruption morale et matérielle de l'ancien ordre social". "Manifeste sur la Révolution d'Octobre 1917 en Russie."*

25. Cité dans Jean-Jacques Marie, *La guerre civile russe*, Op. cit. p. 94.

20. Jean-Jacques Marie, *Op. cit.*, p. 79.

21. *Ibid.*, p. 81.

22. *Ibid.*, pages 116-117.

23. Pierre Durand, *Op. cit.*

partie réalisée avec un arsenal militaire offert par les principales puissances étrangères :

*"Les États-Unis livrent 600 000 carabines, plusieurs centaines de canons, plusieurs milliers de mitrailleuses, des munitions, des équipements, des uniformes, la Grande-Bretagne 200 000 équipements, 2000 mitrailleuses, 500 millions de cartouches. La France 30 avions et plus de 200 automobiles. Le Japon 70 000 carabines, 30 canons, 100 mitrailleuses, les munitions nécessaires et 120 000 équipements. Pour payer ces livraisons qui lui permettent d'équiper et d'armer plus de 400 000 hommes, Koltchak envoie à Hong-Kong 184 tonnes d'or du trésor, qui le lui ont remis."*²⁶

C'est à cette division militaire du travail entre les Alliés et les armées blanches que le prolétariat de Russie dut faire face durant toute l'année 1919. Lénine avait bien conscience de l'extrême fragilité du pouvoir des Soviétiques et c'est la raison pour laquelle il s'attacha à dénoncer la responsabilité des généraux tsaristes dans leurs combines avec les armées étrangères :

*"Koltchak et Dénikine sont les principaux et les seuls ennemis sérieux de la république des Soviétiques. S'ils n'avaient pas été aidés par l'Entente, ils se seraient effondrés depuis longtemps. Seule l'aide de l'Entente en fait une force. Cependant, ils sont obligés de tromper le peuple, de se faire passer de temps à autre pour des partisans de la "démocratie", de l'"Assemblée constituante", de la "souveraineté du peuple", etc. Les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires s'y laissent volontiers prendre. Aujourd'hui, la lumière est faite quant à Koltchak. Des dizaines de milliers d'ouvriers fusillés. Même des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires. Les paysans de districts entiers, fouettés. Des femmes fouettées en public. Arbitraire absolu des officiers, des fils de hobereaux. Pillages sans fin. Telle est la vérité sur Koltchak et Dénikine."*²⁷

Cette grande alliance contre-révolutionnaire se fit encore plus vitale lorsqu'éclata la révolution allemande en décembre 1918. Comme le relatent les historiens américains M. Sayers et A. Khan dans *La grande conspiration contre la Russie*, "La raison du renoncement des Alliés à marcher sur Berlin, écrivent-ils, et à désarmer définitivement

le militarisme allemand, réside dans la peur du bolchevisme chez les Alliés... Le commandant en chef allié, le maréchal Foch, a révélé dans ses Mémoires que, dès l'ouverture des négociations de paix, les porte-parole allemands évoquaient constamment "la menaçante invasion bolchevique de l'Allemagne"... Wilson, de l'état-major général britannique, a raconté dans son 'War Diary' (journal de guerre) que, le 9 novembre 1918, deux jours avant la signature de l'armistice, 'le cabinet s'est réuni cette nuit, de 6h30 à 8h, Lloyd George a lu deux télégrammes du Tigre (Clémenceau) dans lesquels il relatait l'entrevue de Foch avec les Allemands ; le Tigre redoute la chute de l'Allemagne et la victoire du bolchévisme dans ce pays : 'Lloyd George m'a demandé si je souhaitais que cela arrivât ou si je ne préférerais par un armistice. Sans hésitation, j'ai répondu : 'Armistice. ' Tout le cabinet a été d'accord avec moi. Pour nous, le véritable danger n'est plus désormais les Allemands, mais le bolchévisme'."

La crainte d'une extension de la révolution dans l'ensemble de l'Europe aiguësait la détermination des puissances bourgeoises à mater définitivement le pouvoir des Soviétiques. Lors de la conférence de la paix, Clémenceau, se fit le plus farouche défenseur de cette politique : "Le danger bolchevique est très grand à l'heure présente ; le bolchévisme s'étend. Il a gagné les provinces baltes et la Pologne ; et, ce matin, nous avons reçu de très mauvaises nouvelles, car il s'étend à Budapest et à Vienne. L'Italie aussi est en danger. Le danger est probablement plus grand là qu'en France. Si le bolchévisme, après s'être étendu à l'Allemagne, devait traverser l'Autriche et la Hongrie et gagner l'Italie, l'Europe aurait à faire face à un très grand danger. C'est pourquoi il faut faire quelque chose contre le bolchévisme." Affirmant haut et fort, lors de cette conférence, le "droit des peuples à disposer d'eux-mêmes", la bourgeoisie ne laisserait pas le prolétariat mondial disposer de lui-même au risque de mettre en péril la société bourgeoise. Pour l'un ou l'autre camp, la clé de la victoire résidait dans l'extension ou l'isolement de la révolution. Aussi, la crainte de la bourgeoisie se mesure au degré de violence et d'atrocité auquel elle se livra en Russie, en Allemagne, en Hongrie et en Italie. Car derrière le voile des "droits de l'homme" se cache l'intérêt d'une classe dominante toujours décidée à user des pires procédés lorsqu'il s'agit de sa survie.

L'asphyxie économique

Les paroles fracassantes de Clémenceau (rapportées ci-dessus) permettent de comprendre son insistance pour décréter un blocus total de la Russie et mettre tout en œuvre pour que les États voisins restent hostiles à la République des Soviétiques.²⁸

D'où aussi, la détermination avec laquelle fut combattue la vague révolutionnaire. Le retard du prolétariat européen et mondial à faire la révolution plongeait le prolétariat de Russie dans un isolement complet. La République des Soviétiques était désormais une "forteresse assiégée" tentant de résister à d'immenses difficultés. En 1919-1920, les effets des rationnements et de l'assujettissement de la production, appliqués au cours de la guerre mondiale, se faisaient encore sentir dans le pays. A cela, s'ajoutaient la dévastation de la guerre civile et le blocus économique imposés par les puissances démocratiques entre mars 1918 et le début de l'année 1920. Toutes les importations étaient bloquées, y compris les colis de solidarité envoyés par les prolétaires des autres pays. Les armées blanches et celles de l'Entente avaient mis la main sur le charbon d'Ukraine et le pétrole de Bakou et du Caucase ce qui engendra une pénurie de combustible. La totalité des combustibles qui parvenait dans les villes restait inférieur à 10% de ce qui était consommé avant la Première Guerre mondiale. La faim dans les villes était terrible, tout manquait. Les ouvriers de l'industrie lourde recevaient les rations de première catégorie qui ne dépassaient pas les 1900 calories.

Evidemment, cette situation avait également des répercussions sur l'état des soldats de l'Armée Rouge en proie à la faim, au froid et aux maladies. En octobre 1919, les troupes blanches de Ioudenitch menacent Petrograd. La brigade du commandant Kotovsky venue d'Ukraine est appelée en renfort. Le 4 novembre, Kotovsky adresse un rapport édifiant : "Une épidémie généralisée de typhus, la gale, l'eczéma, des maladies dues au froid à la suite du manque de linge et d'uniformes et de bains. Tout cela a mis sur les genoux de 75 à 85 % de notre effectif de vieux combattants qui sont, en chemin, restés dans les infirmeries et les hôpitaux." Face aux protestations de certains régiments, la brigade sera mise au repos. Cette situation s'avéra bien pire : "nous avons été confrontés à d'autres difficultés, écrit un soldat. L'épidémie de typhus s'est déchainée, et des mala-

26. "Tous contre Dénikine". Lettre du comité central du parti communiste de Russie aux organisations du parti.

27. Cité dans Jean-Jacques Marie, *Op. cit.* p. 99.

28. Jean Jacques Marie, *La guerre des Russes blancs*, *Op. cit.*, p. 436.

dies dues au refroidissement ont ravagé la brigade. Les soldats et les commandants vivaient dans des baraquements non chauffés et recevaient des rations de famine : 200 grammes de 'soukhari' (une sorte de pain grillé) et 300 grammes de chou. Ca faisait mal au cœur de voir nos chevaux mourir par manque de foin.²⁹ Trotsky dépeint en des termes très sombres l'apparence de ces mêmes troupes sensées défendre le principal bastion du prolétariat russe : "Les ouvriers de Petrograd n'avaient pas alors bonne mine : le teint terreux parce qu'ils ne mangeaient pas à leur faim, des vêtements en loques, des bottes trouées, souvent dépareillées."

Après 1921, la pénurie se poursuit et les rationnements étaient toujours aussi drastiques, "la ration de pain noir n'est encore que de 800 grammes pour les travailleurs des entreprises à feu continu et de 600 grammes pour les travailleurs de choc. La ration baisse jusqu'à 200 grammes pour les porteurs de la "carte B" (les chômeurs). Le hareng, qui, en d'autres circonstances, avait déjà permis de sauver la situation, manquait complètement. Les patates parvenaient

gelées aux villes, à cause de l'état lamentable des chemins de fer (à peu près 20 % de leur potentiel d'avant-guerre). Au début du printemps 1921, une famine atroce ravagea les provinces orientales et la région de la Volga. On comptait alors, d'après les statistiques reconnues par le congrès des Soviets, entre 2 et 2,7 millions de nécessiteux, qui souffraient de la faim, du froid, des épidémies de typhus ([20]), de diphtérie, grippe, etc."³⁰

Dans les usines, la surexploitation des ouvriers n'empêcha pas la baisse de la production. La sous-alimentation et le chaos économique poussaient une partie d'entre eux à migrer vers la campagne, d'autres fuyaient les grandes entreprises pour aller dans de petits ateliers rendant le troc plus facile. Dans ces conditions, il fut décidé de mettre en œuvre la Nouvelle Politique Economique (NEP), qui mit un frein à l'étatisation de la production.

La guerre civile laisse derrière elle un pays totalement exsangue. Près de 980 000 morts dans les rangs de l'Armée Rouge, aux alentours de 3 millions au sein des populations civiles. La famine, déjà présente, s'amplifie lors de l'été 1921

avec la terrible sécheresse qui se répand dans tout le bassin de la Volga.

Même si, face au développement des mutineries et du "danger" révolutionnaire sur leur propre territoire, les puissances étrangères ont dû retirer leurs troupes au cours de l'année 1920 et si les armées contre-révolutionnaires n'ont jamais été véritablement en mesure de reprendre le pouvoir, tellement gangrénées par les querelles internes, le manque de discipline et l'absence de coordination, la bourgeoisie mondiale est néanmoins parvenue à stopper la vague révolutionnaire qui avait éclos après quatre années de guerre impérialiste. L'isolement total de la Russie des Soviets signera l'arrêt de mort de la révolution et la plongée dans sa dégénérescence³¹.

Comme nous le verrons dans la deuxième partie de cet article, c'est dans ce contexte que la social-démocratie puis le stalinisme portèrent le coup de grâce à la Révolution d'Octobre et à son héritage.

(À suivre)

Narek, le 8 avril 2018

29. Cité dans Jean Jacques Marie, *La Guerre civile*, Op. cit. p. 164.

30. Brochure du CCI, *Octobre 17, début de la révolution mondiale. L'isolement c'est la mort de la révolution.*

31. Voir à ce sujet : "La dégénérescence de la révolution russe", *Revue Internationale*, n°3.

Emma Goldman et la Révolution russe : Réponse tardive à une anarchiste révolutionnaire

Nous publions ici une réponse à l'analyse qu'Emma Goldman (1869-1940) a rédigée dans les premières années qui ont suivi la Révolution d'Octobre 1917. Après son expulsion des États-Unis en janvier 1920, elle a passé deux ans en Russie, puis a publié trois livres¹: *"Je pensais et je pense encore aujourd'hui que le problème russe est beaucoup trop compliqué pour être expédié en quelques formules superficielles"* écrivait-elle dans l'introduction de son premier livre. Nous répondons à Emma Goldman parce qu'elle était une figure centrale du mouvement ouvrier révolutionnaire aux États-Unis à l'époque de la Première Guerre mondiale. En raison de sa détermination à défendre une position clairement internationaliste contre la guerre, elle a été surnommée "Emma la Rouge - la femme la plus dangereuse d'Amérique" par la classe dominante américaine. Mais il y a deux autres raisons d'examiner plus en détail les positions de Goldman. D'une part, son influence importante dans le milieu anarchiste et anarchosindicaliste jusqu'à nos jours - la *"Rosa Luxemburg des anarchistes"* - et d'autre part parce que son analyse précoce du devenir de la Révolution russe et des problèmes rencontrés par celle-ci témoigne d'une grande honnêteté et responsabilité. Aujourd'hui encore, les efforts de Goldman constituent une contribution précieuse à la compréhension de la dégénérescence de la Révolution russe, même si nous ne partageons pas du tout certaines de ses positions.

Goldman, anarchiste d'origine russe, a été inspirée par les théories de l'influente autorité anarchiste Pierre Kropotkine, mais a défendu une position anarcho-sindicaliste dans ses activités. Elle a clairement rejeté le marxisme comme orientation politique et théorique. Ce qui a distingué Goldman de Kropotkine, c'est sa détermination, aux côtés de Malatesta, Berkman et d'autres, en février 1915, à prendre fermement position contre le 'Manifeste des Seize', par lequel Kropotkine et d'autres anarchistes se sont abaissés à l'affligeante approbation de la Première Guerre mondiale. Goldman défendit une position clairement internationaliste condamnant toute participation, soutien ou tolérance à la guerre pour former ainsi un point de référence internationaliste aux États-Unis.¹

Notre préoccupation dans cet article sera d'examiner le postulat politique de départ de Goldman vis-à-vis de la Révolution russe, ses expériences et ses conclusions. Pour anticiper : les observations de Goldman, étayées par un profond instinct prolétarien, ses avancées marquantes, doivent de notre point de vue être distinguées de certaines de ses

conclusions politiques centrales. Afin de permettre un aperçu suffisant de la position de Goldman, il est nécessaire d'insérer de longues citations. Comme il n'est pas possible d'aborder tous les aspects de son analyse, nous sommes contraints d'opérer une sélection et de préconiser la lecture directe de ses écrits sur la Révolution russe et son autobiographie.

Goldman était constamment préoccupée par deux questions : la fusion des bolcheviks avec l'appareil d'État et ses conséquences, et son propre et douloureux déchirement concernant le moment qui lui permettrait ou même l'obligerait à exposer ses critiques envers les bolcheviks - ce qu'elle finit par effectuer après des mois de douloureuses hésitations. Nous ne pouvons pas aborder ici d'autres préoccupations politiques de Goldman, comme la "terreur rouge", la Tcheka, Brest-Litovsk, le mouvement de Makhno en Ukraine, la *Rastvojjartska* (la réquisition implacable de la nourriture chez la paysannerie, ce qui inclut donc aussi la relation entre la classe ouvrière et les paysans), la situation catastrophique de l'enfance² ou sa position vis-à-

vis des conseils ouvriers. Cependant, ses expériences et ses analyses du soulèvement de Cronstadt en mars 1921 sont importantes car cela signifiait la rupture de Goldman avec les bolcheviks.

"La vérité sur les bolcheviks"

L'éclatement de la Révolution d'Octobre la remplit d'un grand enthousiasme : *"De novembre 1917, jusqu'à février 1918, tandis que j'étais libre sous caution pour mon attitude contre la guerre, j'ai parcouru l'Amérique pour défendre les bolcheviks. J'ai publié une brochure pour expliquer la Révolution russe et justifier les bolcheviks. Je les ai défendus comme incarnant en pratique l'esprit de la révolution, malgré leur marxisme théorique."*³

En 1918, dans la revue anarchiste *Mother Earth*, elle publie un article intitulé "La Vérité sur les bolcheviks" : *"La révolution russe ne signifie rien si elle ne libère pas la terre et ne détrône pas le propriétaire terrien, le capitaliste, après avoir chassé le tsar. Ceci explique le fondement historique de l'action des bolcheviks, leur justification sociale et économique. Les bolcheviks ne sont puissants que parce qu'ils représentent le peuple. Dès qu'ils ne défendront plus ses intérêts, ils devront partir, tout comme le gouvernement provisoire et Kerenski ont dû le faire. Car le peuple russe ne sera satisfait que lorsque la terre et les moyens de subsistance deviendront la propriété des enfants de la Russie. Sinon le bolchevisme disparaîtra. Pour la première fois depuis des siècles, les Russes ont décidé qu'ils devaient être écoutés, et que leurs voix allaient atteindre non pas le cœur des classes dirigeantes — ils savent qu'elles n'en ont pas — mais celui des peuples du monde, y compris le peuple américain. C'est là que réside l'importance capitale, le sens fondamental de la Révolution russe, révolution symbolisée*

les plus vulnérables en particulier face aux petits bureaucrates déshumanisés sans scrupules ni morale. Peut-être était-elle plus sensible à cette situation alors qu'elle-même était infirmière et qu'elle avait eu l'occasion de visiter des institutions "modèles" pour enfants.

3. *Ma désillusion en Russie.*

1. *Le déclin de la Révolution russe* (1922), sa première et plus complète analyse ; *Ma désillusion en Russie* (1923/24) ; *Gelebtes Leben* [Living my life] (1931), chapitre 52.

2. C'est un sujet qui la préoccupait beaucoup, ce qui se comprend vu que la situation des enfants était catastrophique. Dans cette situation de misère généralisée, ayant perdu un parent ou les deux, à la guerre souvent, ils étaient

par les bolcheviks. (...) Les bolcheviks sont venus pour défier le monde. Celui-ci ne pourra plus jamais se reposer dans sa vieille indolence sordide. Il doit accepter le défi. Il l'a déjà accepté en Allemagne, en Autriche et en Roumanie, en France et en Italie, et même aux États-Unis. Comme une lumière soudaine, le bolchevisme se répand dans le monde entier, éclairant la Grande Vision, la réchauffant pour lui permettre de naître — la Nouvelle Vie de la fraternité humaine et du bien-être social.⁴

Le point de vue de Goldman sur les bolcheviks en 1918 était tout sauf négatif. Au contraire, sa défense de la Révolution russe et des bolcheviks a été une réponse hautement responsable à la campagne de mensonges de la bourgeoisie américaine et à son rôle dans la campagne brutale coordonnée au niveau international contre la Russie révolutionnaire. Sa critique radicale après deux ans en Russie a toujours été motivée par l'intention de défendre la Révolution d'Octobre contre les ennemis extérieurs, ainsi que contre la dégénérescence interne ; c'était la principale préoccupation de ses activités et de ses écrits.

Enthousiasme et déception

Deux brèves citations illustrent de façon impressionnante le changement dans l'évaluation que Goldman fait de l'évolution de la situation en Russie. Elle décrit son arrivée à Petrograd en janvier 1920 avec des termes exubérants : "*Russie soviétique! Terre sacrée, peuple magique! Tu incarnes l'espoir de l'humanité, sa rédemption. Je suis venue me mettre à ton service, Matuschka chérie! Prends moi dans tes bras, laisse-moi m'intégrer en toi, mêler mon sang au tien, trouver une place dans ta lutte héroïque*"⁵

Mais ensuite, deux ans plus tard, en guise de description finale de son séjour en Russie, nous trouvons ce qui suit : "*1er décembre 1921! Dans le train, mes rêves écrasés, ma foi brisée, j'ai le cœur lourd comme une pierre, Matuschka Rossiya [Mère Russie] saigne par mille plaies béantes, sa terre est jonchée de cadavres. Je me cramponne à la barre de la fenêtre glacée et serre les dents pour ne pas sangloter.*"⁶

"Cela faisait juste un an et onze mois que j'avais posé le pied sur ce que j'avais pensé être la terre promise. Mon cœur

était lourd de la tragédie de la Russie. Une pensée se détachait en puissant relief: je devais hausser la voix contre les crimes commis au nom de la Révolution. Je serais entendue indépendamment de l'ami ou de l'ennemi."⁷

Que s'est-il donc passé entre son arrivée en 1920 et son départ deux ans plus tard ? Sa déception était-elle exclusivement le résultat d'une attente naïve désormais rattrapée par la réalité ? Nous reviendrons sur cette deuxième question à la fin de l'article.

L'encerclement de la révolution russe

Goldman accorde à juste titre une grande importance à la question de l'encerclement de la Révolution russe qui a été, selon elle, une cause réelle des difficultés des premières années du pouvoir soviétique. Mais, comme nous le signalons plus loin, elle parle peu de son isolement politique du fait que le prolétariat mondial n'a pas été capable de prendre le pouvoir dans d'autres pays alors que c'était la question essentielle et qui n'a pas permis que des erreurs importantes du pouvoir bolchevique ne puissent être corrigées.

Dans son livre *Le déclin de la Révolution russe* écrit en 1922, Goldman souligne d'emblée comment l'encerclement de la Russie a étouffé la révolution et que la situation d'une guerre mondiale a créé les pires conditions pour la révolution.

"*La marche contre la Russie commençait. Les interventionnistes massacraient des millions de Russes, le blocus affamait et souffrir du froid des femmes et des enfants par centaines de milliers. La Russie devenait une vaste région sauvage où régnaient l'agonie et le désespoir. La Révolution russe était attaquée et le régime bolchevique incommensurablement renforcé. C'est le résultat net de quatre ans de conspiration des impérialistes contre la Russie.*"⁸

La guerre coordonnée à l'échelle internationale contre la Russie a entraîné une asphyxie brutale. Ce serait une base tout à fait erronée que de ne pas prendre en compte cette tragique situation dans l'analyse de la dégénérescence et de l'échec de la Révolution russe ; Goldman l'évoque constamment dans ses expériences personnelles. Par exemple, elle décrit la terrible situation résultant de l'impitoyable affamement de la Russie et ses conséquences pour des millions d'enfants en 1920-21, une situation encore aggravée par les manigances de nombreux

bureaucrates d'État pour s'enrichir. Dans cette affaire, Goldman, en dépit de toutes les critiques sévères qu'elle leur adresse, défend les efforts des bolcheviks pour améliorer la situation des enfants :

"*C'est vrai que les bolcheviks ont tenté là le maximum en ce qui concerne l'enfant et l'éducation. C'est aussi vrai que s'ils n'ont pas réussi à parer aux besoins des enfants de Russie, la faute en incombe beaucoup plus aux ennemis de la révolution russe qu'à eux. L'intervention et le blocus ont pesé plus lourdement sur les frères épaulés d'enfants innocents et de malades. Mais même dans des conditions plus favorables, le monstre bureaucratique "frankensteinienn" de l'État bolchevique ne pouvait pas décevoir les meilleures intentions et paralyser l'effort suprême fait par les communistes en faveur de l'enfance et de l'éducation. (...) De plus en plus, j'en venais à voir que les bolcheviks essayaient de faire tout ce qu'ils pouvaient pour les enfants mais que leurs efforts étaient réduits à néant par la bureaucratie parasite que l'État avait créée.*"⁹

Ainsi, concrètement, décrit-elle ce que l'on appelait les "Âmes mortes"¹⁰ : des noms fictifs d'enfants ou déjà décédés inscrits sur les listes des ayants droit en produits alimentaires par la bureaucratie inférieure. Les bureaucrates ont détourné ces aliments obtenus par la fraude pour leur propre consommation ou pour les revendre à leur compte. Tout cela au détriment de centaines de milliers d'enfants affamés, victimes les plus vulnérables face à l'asphyxie causée par le blocus international !

On ne peut pas reprocher à Goldman d'avoir analysé le déclin de la Révolution russe sans tenir compte de la situation déterminante et mortelle de son isolement en Russie. Elle a également tenté, comme il ressort clairement des citations de ses textes, d'établir une distinction entre les bolcheviks et la bureaucratie d'État, sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Sa faiblesse réside plutôt dans l'absence d'une analyse claire du fait que la guerre et le blocus contre la Russie n'ont été possibles que parce que la classe ouvrière, justement en Europe occidentale, a progressivement été battue, en particulier en Allemagne. La classe

4. *La vérité sur les bolcheviks*, traduit par Yves Coleman pour la revue "Sans patrie ni frontières" n°1 - Septembre-Octobre 2002.

5. *L'Épopée d'une anarchiste*, Ed. Complexe, p. 211.

6. *L'Épopée d'une anarchiste*, ibid, p. 298.

7. *Ma désillusion en Russie*.

8. Préface, *Le déclin de la Révolution russe*.

9. *Der Niedergang der Russischen Revolution*, Kapitel *Die Lage des Kindes in Russland*.

10. Titre du célèbre livre de Nicolas Gogol de 1842. Les méthodes et le parasitisme de la bureaucratie étatique sont la copie conforme de certaines techniques d'enrichissement personnel sous le féodalisme.

ouvrière en Europe de l'Ouest, et aussi aux États-Unis, a été confrontée à une bourgeoisie beaucoup plus expérimentée et à des appareils d'État plus sophistiqués qu'en Russie. Mais ce n'est pas seulement la défaite de la vague révolutionnaire internationale qui a produit la situation désespérée de la Russie, mais aussi le retard de la classe ouvrière internationale par rapport à la Russie.

En Allemagne, la tentative de révolution ne commença que plus d'un an après Octobre 1917, ce qui laissa pendant un long moment libre cours à la stratégie d'isolement de la Russie, comme le montrent les mois qui ont suivi les négociations de Brest-Litovsk. La prise du pouvoir par le prolétariat dans les États centraux de l'Europe occidentale aurait été le seul moyen de briser l'étranglement de la Révolution russe et de mettre un coup d'arrêt aux interventions armées. Il n'est possible de comprendre les racines de la défaite de la Révolution russe qu'en examinant précisément le rapport de forces international entre le prolétariat et la bourgeoisie. C'est un aspect qui n'apparaît que ponctuellement dans les écrits de Goldman, à peine développé, et qui laisse l'impression que le sort de la révolution a été scellé principalement sur le sol russe.

L'isolement et l'asphyxie de la Russie après Octobre 1917 n'expliquent en aucun cas tous les aspects de la dégénérescence interne, qui a finalement été l'expérience la plus traumatisante pour la classe ouvrière, ni ne doivent non plus servir de justification à la dégénérescence interne. En ce qui concerne le problème des erreurs catastrophiques des bolcheviks, dont en particulier leur politique d'identification à l'appareil d'État, il est crucial de voir que cela n'aurait pu être corrigé que sous l'influence d'une classe ouvrière révolutionnaire victorieuse dans d'autres pays, ce qui tragiquement n'a pas été le cas.¹¹

En y regardant de plus près, il y a une contradiction dans les thèses centrales de Goldman sur la relation entre la situation internationale et les causes de la dégénérescence de la Révolution russe. D'une part, elle écrit : *"Toutes mes observations et mes études au cours des deux ans m'avaient éclairée sur le fait que le peuple russe, s'il n'avait pas été continuellement menacé de l'extérieur, aurait vite compris le danger de l'intérieur et aurait su comment faire face à ce danger."* D'un autre côté, cependant :

11. Voir notre article : *La dégénérescence de la révolution russe. Revue internationale* n°3.

*"s'il y a jamais eu un doute sur ce qui représente le plus grand danger pour une révolution – les attaques de l'extérieur ou la paralysie du peuple en son sein – l'expérience russe devrait complètement lever ce doute. La contre-révolution soutenue par l'argent, les hommes et les munitions des Alliés, a totalement échoué."*¹²

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'isolement de la Russie ne doit en aucun cas servir d'excuse à des erreurs. Mais Goldman tire une conclusion curieuse dans laquelle elle contredit "ses observations et ses études", citées précédemment : le salut de la révolution aurait dépendu essentiellement des forces et de la politique de la classe ouvrière en Russie, la situation internationale devenant pour elle un facteur beaucoup plus secondaire. Goldman développe ici une logique qui nous rappelle celle de Voline sans toutefois aller aussi loin¹³ : elle présente la défaite des forces contre-révolutionnaires alliées comme la preuve que les menées contre-révolutionnaires avaient constitué un obstacle parfaitement surmontable pour la révolution, ce qui est d'un simpliste choquant quand on sait les dommages considérables occasionnés par cette confrontation sanglante¹⁴, dont la mort de dizaines de milliers de révolutionnaires déterminés, et que Goldman elle-même a bien décrits. Ces révolutionnaires conscients tombés au combat qui s'étaient volontairement rendus par milliers sur le front, auraient probablement pu s'opposer de quelque manière à la contre-révolution interne.

Les deux facteurs, l'isolement et l'étranglement d'une part et, d'autre part, les erreurs des bolcheviks se renforcèrent mutuellement. La principale différence entre eux était que la guerre contre la Russie était évidente pour tous, alors que la dégénérescence de l'intérieur s'amorçait de façon beaucoup plus masquée pour devenir au final le traumatisme du siècle pour la classe ouvrière internationale. Les conclusions de Goldman constituent en substance un moyen répandu pour prendre en compte à la

12. *Le déclin de la Révolution russe*, chapitre "Les forces qui ont réprimé la révolution".

13. Voline (W.M. Eichenbaum) *La Révolution inconnue*, chapitre "La Contre-révolution". Voline va même jusqu'à prétendre que l'intervention internationale contre la Russie a été la plupart du temps présentée de façon exagérée et transformée en légende colportée par les bolcheviks de par le monde.

14. Voir à ce sujet notre article, dans cette même *Revue internationale* n°160 "La bourgeoisie mondiale contre la révolution d'Octobre".

fois la question de la contre-révolution extérieure et celle de la dégénérescence contre-révolutionnaire de l'intérieur, un problème auquel tous les révolutionnaires des années 1920 ont été confrontés.

La guerre ne crée pas des meilleures conditions pour la révolution

L'une des contributions remarquables de Goldman à la compréhension de la défaite de la Révolution russe est sa réflexion sur les conditions de la révolution pendant et après une guerre, même si nous ne partageons pas sa conclusion : *"Peut-être le sort de la Révolution russe était-il déjà décidé à sa naissance. La révolution a été suivie d'une guerre de quatre ans, une guerre qui a privé la Russie de ses meilleurs hommes, a versé leur sang dans des torrents et dévasté tout le pays. Dans de telles circonstances, il aurait été compréhensible que la révolution n'ait pas pu rassembler la force nécessaire pour résister à l'impact furieux du reste du monde."*¹⁵

Ici, elle souligne à juste titre le résultat direct de la guerre et répond aux idées fausses et schématiques selon lesquelles la crise aggravant automatiquement la guerre et la guerre renforçant automatiquement la conscience de la classe ouvrière, la révolution pourrait ainsi éclater. Goldman souligne que c'est fondamentalement la révolution qui a pâti de l'épuisement en Russie résultant de la guerre même. Mais l'idée que le sort de la révolution pouvait quelque part être "déjà fixé à sa naissance" constitue une approche fataliste.

Il y avait à prendre en compte un facteur important potentiel qui ne s'est pas réalisé. La Première Guerre mondiale prit fin en novembre 1918, un an après Octobre 1917. Comme nous l'avons déjà souligné, le seul espoir d'Octobre était que la révolution déferle le plus rapidement possible dans d'autres pays et, surtout, en une vague révolutionnaire rapide en Europe de l'Ouest. C'était une perspective historiquement possible et la classe ouvrière n'avait d'autre choix que d'engager la lutte dans cette direction.

La guerre s'est terminée avec des pays vainqueurs et des pays vaincus. Si la défaite ébranle les gouvernements vaincus et peut, par conséquent, favoriser leur affaiblissement et les dynamiques révolutionnaires, il n'en est rien pour les gouvernements victorieux qui sortent au contraire renforcés. Dans les États vainqueurs, alors que la classe ouvrière avait

15. *Le déclin de la révolution russe*, chapitre "Les forces qui ont réprimé la révolution".

été douloureusement entraînée à la boucherie par la bourgeoisie quatre ans durant, c'est cependant l'aspiration à la paix et à la tranquillité qui domine et sape considérablement les possibilités d'impulsions révolutionnaires du prolétariat en France, Angleterre, Belgique, Hollande et Italie. Ce n'est pas seulement le rapport de force entre les États impérialistes qui était différent après la guerre, mais aussi l'état d'esprit des masses qui se trouvaient ainsi divisées en fonction de leur appartenance à un pays vainqueur ou vaincu. Goldman soulève le problème de la guerre qui crée des mauvaises conditions pour la révolution, mais elle le réduit essentiellement au seul cas de la Russie elle-même

Quelles possibilités de changements après une révolution ?

Quelles possibilités de changements existait-il en Russie, à une époque d'encerclement total et de famine? Dans le camp des anarchistes, il y avait des opinions très différentes à ce sujet. Mais ce qui était significatif, c'était la grande attente d'améliorations immédiates, indispensables dans la vie quotidienne, et surtout au niveau des mesures économiques et de la réorganisation de fond en comble de la production. Quelles étaient les attentes de Goldman à ce moment-là, à peine deux ans après Octobre 1917 ? S'attendait-elle à son arrivée en Russie en janvier 1920 à trouver une société qui réponde déjà aux besoins humains ? Lors de sa première rencontre avec Maxime Gorki, dans un train pour Moscou, elle lui déclara : *"J'espère que vous croyez que moi, une anarchiste, je n'ai jamais pensé naïvement qu'on construirait l'anarchisme sur les ruines fumantes de la vieille Russie."*¹⁶

Elle décrit les conversations avec Alexandre Berkman, son plus proche compagnon politique et personnel depuis des décennies, de la façon suivante : *"Il écarta toutes les accusations proférées (contre les bolcheviks) en les mettant sur le compte d'individus aigris et inefficaces. Les anarchistes de Petrograd étaient comme beaucoup de militants dans nos rangs aux États-Unis qui ne faisaient rien et critiquaient tout le temps, disait-il. Peut-être avaient-ils été naïfs au point de s'attendre à ce que l'anarchisme émerge du jour au lendemain des ruines de l'autocratie et des erreurs du gouvernement provisoire"*¹⁷ Goldman n'a pas

jugé la Révolution russe à l'aune d'une mesure naïve exclusivement fondée sur l'amélioration immédiate des conditions de vie et de l'économie.¹⁸

Sur la question des possibilités immédiates d'un bouleversement social dans l'intérêt de la classe ouvrière et d'autres couches opprimées, comme les millions de paysans en Russie, Goldman place à nouveau son point de vue dans un cadre qui n'ignore pas la situation internationale. Elle n'hésitait pas non plus à défendre les efforts des bolcheviks (comme nous l'avons vu en ce qui concerne la situation des enfants qui exigeait une action immédiate et drastique) et à critiquer sévèrement les positions des autres anarchistes. Goldman ne s'est pas soumise à la loi du silence et au rejet de toute critique mutuelle au sein du camp anarchiste. Nous ne savons pas quels arguments elle a employés envers les anarchistes impatients qui n'attendaient que le bouleversement immédiat de la société. Mais ces controverses entre anarchistes montrent qu'il n'y avait pas d'anarchisme homogène en Russie pendant la révolution.

La question des mesures immédiates possibles pour soulager rapidement les souffrances était d'une importance capitale pour la classe ouvrière et la paysannerie dans son ensemble, et n'était pas seulement un thème des parties les plus impatientes de l'anarchisme, chez lesquelles cette question était souvent le critère unique déterminant leur attitude envers les bolcheviks. Pour la classe ouvrière, la révolution ne possède pas une logique historique abstraite. Après des décennies d'exploitation brutale et avoir enduré les souffrances de la boucherie de la guerre mondiale de 1914-1918, les grands espoirs d'un lever de soleil à l'horizon de la vie étaient plus que compréhensibles et appropriés. Ils ont constitué une force motrice impor-

p.217.

18. La période de transition couvre l'ensemble de la période depuis la prise de pouvoir par les conseils ouvriers jusqu'à l'extinction de l'État. Durant cette période un ensemble de mesures devront être prises en vue de supprimer les rémunérations salariales et leur forme argent, de socialiser la consommation et la satisfaction des besoins (transports, loisirs, repos, etc.). Lire à ce propos notre article Problèmes de la période de transition dans la Revue internationale n° 1. Bien que les mesures à prendre immédiatement après la révolution soient nécessairement limitées certaines doivent cependant être prises immédiatement et avec détermination. Par exemple le transport gratuit, le logement immédiat des personnes sans domicile dans des bâtiments publics inutilisés ou de riches demeures, etc.... Mais également l'interdiction du travail des enfants et de toute forme de travail forcé ou de prostitution.

tante de la conviction révolutionnaire et la combativité qui ont permis Octobre. Compte tenu de la réalité immédiate d'étranglement de la Russie révolutionnaire, de la faim et de la guerre contre les armées blanches, le soleil attendu ne s'est pas levé à l'horizon. L'asphyxie et la démoralisation pesaient lourdement sur la classe ouvrière. Dans cette situation presque désespérée, Goldman adopta une attitude responsable de patience et de persévérance qui, dans la défaite progressive de la vague révolutionnaire mondiale après la guerre, et pour tous les révolutionnaires, ne pouvait être maintenue qu'avec une volonté et une clarté politique énormes.

Les bolcheviks et l'appareil d'État : Le naufrage du marxisme ?

Dans son analyse de la dynamique de l'appareil étatique en pleine croissance après Octobre, Goldman a été totalement fidèle à sa propre idée selon laquelle le problème russe était beaucoup trop compliqué pour être expédié en quelques paroles superficielles. Elle accorde une grande attention à cette question et se distingue par des observations et des réflexions précises. Néanmoins, bon nombre de ses conclusions ne peuvent absolument pas être partagées ! Ses écrits contiennent des contradictions sur la question des rapports entre les bolcheviks et l'appareil d'État en plein développement.

En 1922, elle ne s'est pas encore en mesure de faire une analyse approfondie et avec recul, comme cela a été possible à la fin des années 1920 et au début des années 1930 lorsque la Gauche Communiste Italienne se fixa cette tâche. Il ne fait aucun doute que certains principes anarchistes sur la question de l'État dominant fortement son analyse et les conclusions qui en découlent.

Il est d'abord indispensable de présenter largement la vision de Goldman sur la question : *"Les sept premiers mois de mon séjour en Russie m'avaient presque détruite. J'étais arrivée avec tant d'enthousiasme au cœur, complètement animée par le désir passionné de me lancer dans le travail et d'aider à défendre la cause sacrée de la révolution. Mais ce que j'ai trouvé en Russie m'a dépassée. Je n'étais pas capable de faire quoi que ce soit. La roue de la machine d'État socialiste est passée sur moi et a paralysé mon énergie. La misère et l'affliction terribles du peuple, le manque de préoccupation pour ses désirs et ses besoins, les persécutions et les oppressions, rendaient ma vie insupportable. Était-ce*

16. L'Épopée d'une anarchiste, Ed. Complexe, p. 221.

17. L'Épopée d'une anarchiste, Ed. Complexe,

la révolution qui avait transformé les idéalistes en bêtes sauvages ? Si tel était le cas, les bolcheviks n'étaient que des pions aux mains d'un destin inévitable. Ou était-ce la nature froide, impersonnelle de l'État, qui avait, par des moyens ignobles, exploité à fond la révolution et la conduisait maintenant à coups de fouet sur des voies qui étaient indispensables à l'État ? Je n'ai pas trouvé de réponse à ces questions - du moins pas en juillet 1920."¹⁹

"En Russie, cependant, les syndicats ne représentent les besoins des travailleurs, ni dans un sens conservateur ni dans un sens révolutionnaire. Ce qu'ils sont réellement, c'est l'auxiliaire obéissant et militarisé de l'État bolchevique. Ils sont "l'École du communisme", comme l'affirmait Lénine dans ses thèses sur le rôle des syndicats. Mais ils ne sont même pas ça. Une école suppose la libre expression et l'initiative de l'étudiant, tandis que les syndicats en Russie ne sont que des casernes pour l'armée de la force de travail mobilisée, forcée d'adhérer sous la contrainte du fouet du conducteur de l'État."²⁰

"Je suis certaine que ni Lounacharski ni Gorki ne le savaient pas (l'emprisonnement d'enfants par la Tcheka). Mais là réside la malédiction du cercle vicieux : il rend impossible à ceux qui sont à la tête de savoir ce que fait l'essaim dans la ruche-de leurs subordonnés (...) Lounacharski connaît-il de tels cas ? Est-ce que les communistes dirigeants savent ? Certains sans doute savent. Mais ils sont trop occupés par " d'importantes affaires d'État". Ils sont devenus insensibles à toutes ces "brouilles". Ils sont donc, eux aussi, pris dans le cercle vicieux, dans la machinerie de l'administration bolchevik. Ils savent que l'adhésion au parti masque une multitude de péchés."²¹

Et concernant les rapports entre l'appareil d'État et ses bureaucrates : "Dans le village où il [Kropotkine] avait vécu, près de Dmitrov, il y avait plus de fonctionnaires bolcheviques qu'il n'en existât jamais durant le règne des Romanov. Tous ces gens vivaient aux frais des masses. Ils étaient des parasites sur le corps social, et Dmitrov était seulement un petit exemple de ce qui se passait partout en Russie. Aucun individu particulier n'en était la cause : c'était plutôt l'État qu'ils avaient créé, qui discréditait

chaque idéal révolutionnaire, étouffait toute initiative et mettait une prime à l'incompétence et au gaspillage."²²

Les observations de Goldman sur la réalité concrète de l'État décrivent très précisément comment celui-ci se développe de plus en plus et commence inexorablement à tout absorber. C'est sa grande qualité que de dépeindre une perception détaillée de la "vie quotidienne" de l'appareil bureaucratique et sa profonde contradiction avec les intérêts de la classe ouvrière et des autres classes exploitées. En 1922, ses descriptions étaient pleinement pertinentes face à toutes les glorifications qui circulaient dans le mouvement ouvrier international sur la situation en Russie et face à l'aveuglement devant les grands problèmes auxquels la Russie était confrontée. Il ne fait aucun doute que les efforts de Goldman pour mettre en garde contre le danger de l'État à mesure qu'il se développait en Russie étaient précieux à cette époque, même si son analyse constituait plutôt un état des lieux et une première ébauche.

Mais quelles conclusions en tire-t-elle ? "Ce serait une erreur de supposer que l'échec de la Révolution était dû entièrement au caractère des bolcheviks. Fondamentalement, c'était le résultat des principes et des méthodes du bolchevisme. C'était l'esprit et les principes autoritaires de l'État qui étouffèrent les aspirations libertaires et libératrices. N'importe quel autre parti politique aurait été en charge du gouvernement en Russie que le résultat aurait été essentiellement identique. Ce n'est pas tellement les bolcheviks qui ont tué la Révolution russe mais plutôt l'idée bolchevique. C'était le marxisme, quelque peu modifié en un gouvernementalisme étriqué et fanatique (...) J'ai prouvé plus loin que c'est non seulement le Bolchevisme qui a échoué, mais le marxisme lui-même. C'est-à-dire, l'IDÉE D'ÉTAT, le principe autoritaire, qui a montré sa banqueroute par l'expérience de la Révolution russe. Si je devais résumer toute mon argumentation en une phrase, je devrais dire : la tendance intrinsèque de l'État est de se concentrer, de se rétrécir et de monopoliser toutes les activités sociales ; la nature de la Révolution est au contraire, de se développer, de s'élargir ; et de se disséminer en cercles de plus en plus larges. En d'autres termes, l'État est institutionnel et statique ; la Révolution est fluide et dynamique. Ces deux tendances sont incompatibles et se détrui-

sent mutuellement. L'idée d'État a tué la Révolution russe et elle doit avoir le même résultat sur toute autre révolution, à moins que l'idée libertaire ne règne. (...) La cause principale de la défaite de la Révolution russe se trouve beaucoup plus en profondeur. Elle doit être trouvée dans l'ensemble de la conception socialiste de la Révolution elle-même."²³

"Et tandis que les ouvriers et les paysans russes mettaient leur vie en jeu si héroïquement, cet ennemi intérieur gagnait encore plus de pouvoir. Lentement mais sûrement, les bolcheviks construisaient un État centralisé qui a détruit les Soviets et écrasé la Révolution, un État que nous pouvons maintenant facilement comparer, au niveau de la bureaucratie et du despotisme, à n'importe quel État des grandes puissances du monde."²⁴

"Les politiques marxistes des bolcheviks, les tactiques d'abord prônées comme indispensables à la vie de la Révolution pour ensuite être rejetées comme nuisibles après avoir causé misère, méfiance et antagonisme, ont été les facteurs qui ont lentement sapé la foi du peuple dans la révolution"²⁵.

La thèse de Goldman est la suivante : le marxisme, en raison de la politique des bolcheviks à l'égard de l'État suite à la révolution, s'avère inutilisable. Contrairement aux secteurs de l'anarchisme viscéralement anti-organisationnel, Goldman n'a jamais défendu la position que les problèmes des bolcheviks résultaient fondamentalement de la solidité organisationnelle de leur parti politique. Elle a plutôt rejeté leur politique concrète. Elle a tout à fait raison sur deux points lorsqu'elle dit que l'État est par nature "institutionnel et statique." Elle se réfère ici manifestement à l'expérience concernant l'État bourgeois et sa nature avant la révolution. La position de Goldman n'est pas exclusivement émotionnelle, comme certains anarchistes le lui ont constamment reproché à l'époque, mais est basée sur l'expérience historique. L'État dans le féodalisme et le capitalisme est par essence effectivement complètement statique et, de surcroît, défendant inconditionnellement les intérêts et le pouvoir de la classe dirigeante ; il est ouvertement réactionnaire. Deuxièmement, nous partageons le point de vue selon lequel le problème n'était pas celui des personnalités individuelles dans les rangs bolcheviques, mais l'énorme confusion au sein

19. Le déclin de la révolution russe, chapitre "Ma visite à Pierre Kropotkine".

20. Le déclin de la révolution russe, chapitre "Les syndicats en Russie".

21. Le déclin de la Révolution russe, chapitre "La situation de l'enfant en Russie".

22. Ma désillusion en Russie, chapitre "Une autre visite à Peter Kropotkin".

23. Ma désillusion en Russie. Postface.

24. Le déclin de la Révolution russe, Introduction.

25. Idem, chapitre "Les forces qui ont vaincu la révolution".

du parti concernant l'État après la révolution, laquelle ne faisait en fait que refléter l'immaturité du mouvement ouvrier à cette époque sur la question de l'État.

Même après une révolution prolétarienne mondiale (ce qui n'a jamais été le cas à l'époque de la Révolution russe, qui est restée largement limitée à la Russie), le "semi-État" nécessaire mais limité à des fonctions minimales, subordonné aux conseils ouvriers reste dans son essence toujours conservateur et statique; et ne constitue en aucun cas une force motrice pour l'établissement d'une société communiste, ni n'est un organe de la classe ouvrière. Comme l'a décrit la Gauche Communiste italienne : "*L'État, malgré l'adjectif "prolétarien" reste un organe de coercition, il reste en opposition permanente et aiguë avec la réalisation du programme communiste, il est en quelque sorte la révélation de la persistance du danger capitaliste pendant toutes les phases de la vie et de l'évolution de la période transitoire.*"²⁶ Par conséquent, il est absolument faux de parler d'un "État prolétarien" comme d'un organe de la révolution, comme le prétendaient les trotskystes à l'égard de la Russie, mais aussi le courant bordiguiste en ce qui concerne l'analyse théorique de la période de transition. Une telle idée est complètement inapte à saisir le danger que recèle l'identification des conseils ouvriers et du parti politique avec l'appareil d'État - comme cela s'est tragiquement produit en Russie.

Pour éviter tout faux débat, une remarque est nécessaire : Goldman parle souvent d'un "État centralisé" construit par les bolcheviks. Mais ceci non pas parce qu'elle était partisane du concept fédéraliste, comme Rudolf Rocker qui prônait le principe d'une lutte de classe extrêmement fédéraliste.²⁷ Le terme "centraliste" utilisé par Goldman était plutôt une caractérisation de l'appareil d'État impénétrable, inerte, corrompu et hiérarchique en Russie, qui a saboté la mise en œuvre même des plus petites mesures en faveur de la classe ouvrière et des autres couches opprimées de la société, comme la paysannerie.

Mais le test de la révolution signe-t-il la faillite du marxisme, comme Goldman le prétend ? Et l'anarchisme a-t-il au contraire été confirmé par la Révolution russe ? Si l'on veut comprendre les événements autour de la Révolution russe, le

type d'approche consistant à s'ériger en arbitre à l'égard de deux courants politiques historiques sur le "terrain de jeu de la Révolution" pour donner un vainqueur et un perdant, n'est guère utile.

Nous ne pouvons pas aborder tous les aspects de la dégénérescence tragique du parti bolchevique et de la Révolution russe dans cette réponse, comme nous l'avons déjà fait dans de nombreux textes du CCI. Mais nous devons répondre à Goldman sur le prétendu naufrage du marxisme dans son ensemble. Le parti bolchevique a dégénéré, ce qui s'est clairement exprimé par sa fusion avec l'appareil d'État, c'est un fait - mais le marxisme n'a pas failli.

Comment Goldman explique-t-elle avec sa méthode le fait que face à la question de la guerre, c'est précisément au sein du mouvement ouvrier marxiste et sur la base de son héritage historique, que les positions internationalistes les plus claires et les plus déterminées ont émergé, telles qu'elles se sont incarnées à la Conférence de Kienthal de 1916 ? Et tout cela avec une organisation marxiste, les bolcheviks, comme fer de lance contre le réformisme qui s'était agenouillé face à la question de la guerre.

Comment explique-t-elle, à l'aide de cette méthode, le fait, comme cela a été mentionné au début de cet article et correctement dénoncé par Goldman, qu'au sein de l'anarchisme et même autour de la figure la plus centrale de l'anarchisme à l'époque, Kropotkine, une tendance est apparue qui a abandonné les principes internationalistes et l'a ouvertement proclamé dans un manifeste - un dévoilement qui a suscité une grande incertitude, des tensions et une résistance dans les rangs anarchistes ? Selon la méthode de Goldman, l'anarchisme aurait ici fait naufrage, puisque l'internationalisme venait d'être jeté par-dessus bord par ses représentants les plus influents. Comme dans le mouvement ouvrier marxiste, une vive confrontation s'est produite face au test de la guerre, et une partie déterminée dont Goldman faisait également partie, a combattu tout soutien à l'un ou l'autre des deux camps impérialistes en présence.

Il serait absolument faux d'affirmer que l'anarchisme dans son ensemble a fait faillite en 1914. Au contraire, c'est justement parce qu'une sévère décantation au sein de l'anarchisme et du mouvement ouvrier marxiste a eu lieu, qu'il fut possible que, dans la lutte contre la guerre et en Octobre 1917, les anarchistes internationalistes révolutionnaires combattent côte à côte avec le marxisme révolutionnaire. Si le positionnement né-

cessaire entre la guerre et la révolution a effectivement produit un résultat, c'est bien, tout autant chez les marxistes que chez les anarchistes, la détermination à défendre de façon conséquente et intrinsèque l'internationalisme et les intérêts de la classe ouvrière.

Et ce n'est pas tout. Comment Goldman explique-t-elle avec son approche et la thèse de la faillite du marxisme le fait que les bolcheviks, une organisation de tradition marxiste, ont été capables en 1917 avec les Thèses d'Avril formulées par ses représentants les plus déterminés d'apporter la clarté contre les confusions démocratiques existant encore dans la classe ouvrière russe ?

C'est un fait que la majorité des bolcheviks se sont progressivement éloignés de l'esprit de la Révolution d'Octobre, lui ont tourné le dos. En s'identifiant avec l'appareil d'État et en prenant des mesures répressives contre ceux qui formulaient des critiques, ils se sont enfermés dans la croyance absurde qu'ils pouvaient sauver la révolution et sont devenus l'incarnation de la contre-révolution de l'intérieur. Mais ce n'est pas la totalité des bolcheviks qui s'est engagée dans cette voie, car il y eut différentes réactions organisées au sein du parti face à ces signes de dégénérescence.

Goldman décrit sa grande sympathie et sa proximité envers l'un de ces groupes d'opposition au sein du Parti bolchevique, l'"Opposition ouvrière" autour de Kollontaï et Chliapnikov. Manifestement, le marxisme a été capable de produire une opposition révolutionnaire militante, ce que Goldman a expressément salué. D'autre part, elle décrit (et plus largement encore son compagnon politique Alexander Berkman) les tendances organisées au sein de l'anarchisme en Russie, les dits "anarchistes de Soviets", qui soutenaient ouvertement la politique des bolcheviks, et ce, même en 1920 lorsque la terreur de la Tcheka²⁸ s'était déjà installée. Elle écrit aussi ce qui suit en toute honnêteté : "*Malheureusement, mais c'était inévitable dans ces circonstances, quelques esprits mauvais trouvèrent une entrée dans les troupes anarchistes - débris rejetés sur le rivage par*

26. Octobre n°2, mars 1938, "La question de l'État"

27. Rudolf Rocker, *Über das Wesen des Föderalismus im Gegensatz zum Zentralismus*, 1922.

28. Goldman décrit très bien la Tcheka avec les mots suivants : "*À l'origine, la Tcheka était contrôlée par le commissariat à l'Intérieur, les Soviets et le comité central du Parti Communiste. Graduellement, elle devint l'organisation la plus puissante en Russie. Ce n'était pas simplement un État dans l'État, c'était un État au-dessus de l'État. L'ensemble de la Russie était couvert, jusqu'au village le plus reculé, par un réseau de tchekas.*" Le déclin de la Révolution russe ; "la Tcheka".

la marée révolutionnaire. (...) Le pouvoir corrompt, et les anarchistes ne sont pas une exception."²⁹ Donc, si nous suivons la méthode de Goldman, l'anarchisme a-t-il aussi échoué dans son intégralité à cause de tels faits ? Une telle conclusion serait erronée de notre point de vue. Son approche et sa conclusion ne tiennent pas compte de tous les débats d'après Octobre 1917 au sein du soi-disant "marxisme failli".

La question de l'État après la révolution n'a pas été résolue au sein du mouvement ouvrier de l'époque. Cela est valable également pour les anarchistes. Une raison essentielle en était l'absence d'une expérience historique concrète telle qu'elle est apparue en Russie après 1917. L'isolement insurmontable de la Révolution russe et l'obligation d'en défendre le territoire ont brutalement et rapidement renforcé l'étouffement de la révolution et sa dégénérescence, l'État et le parti bolchevique "fusionnés" devenant un facteur actif de cette dynamique.

Même la référence politique de Goldman, le "Père Kropotkine", comme le nommait son entourage politique, n'était pas lui non plus en mesure de répondre dans son livre *L'État - Son rôle historique* aux questions du rôle et de la fonction de l'État après une révolution. Le rejet radical de l'État par la grande majorité des anarchistes sur la base d'une méfiance instinctive, provenait de l'expérience d'une confrontation brutale avec l'État sous le féodalisme et l'appareil d'État capitaliste ; il exigeait à juste titre la destruction de l'État bourgeois par la révolution prolétarienne, comme cela a été défendu par Lénine dans son livre *L'État et la Révolution*. Même s'il faut reconnaître ce mérite au mouvement anarchiste, une conception fautive dominait néanmoins dans ses rangs : l'organisation de la société, immédiatement après la révolution par les conseils ouvriers, les syndicats et les coopératives. Un tel scénario pousse irrémédiablement les organes de défense des intérêts politiques et économiques de la classe ouvrière, les conseils ouvriers, et qui constituent l'élément dynamique de la société, à fusionner avec l'organisme en charge de la gestion de la société (que nous appelons un État de transition³⁰ réduit et contrôlé). Ce faisant, les conseils ouvriers ne peuvent que perdre leur autonomie par rapport à ce dernier (ce qui signifie que la classe ouvrière perd son autonomie de classe) et deviennent eux-mêmes un rouage de la bureau-

cratie. Nous trouvons aussi cette position chez Goldman, même si ce n'est que sous une forme implicite et non développée.

Revenons à la question du prétendu naufrage du marxisme. La plupart des anarchistes ont critiqué les développements tragiques en Russie. Mais l'anarchisme n'a pas été confirmé *in corpore* dans la Révolution russe, tout comme le marxisme n'a pas échoué dans son ensemble. Il y avait sans aucun doute deux idées fausses chez les bolcheviks au sujet de la relation entre les conseils ouvriers, le parti et l'État. À l'époque de la Révolution russe dominait la conception de l'unité entre le parti et l'appareil d'État, et du parti qui, aux côtés des conseils ouvriers, devait être impliqué dans l'exercice du pouvoir. La conception dominante était qu'une minorité au sein de la classe ouvrière, son parti, serait appelée, en raison de la confiance de celle-ci à son endroit, à prendre le pouvoir au nom même de la classe ouvrière. Ce point de vue exprimait clairement l'immaturité existante sur la question de l'État après la révolution.

À travers leurs conceptions sur l'État post-révolutionnaire et leur relation avec celui-ci, les bolcheviks ont été happés dans une spirale tragique, qui, dans la situation d'isolement complet de la révolution, a vu une conception fautive devenir une tragédie. Bien que les bolcheviks n'aient jamais ouvertement rejeté le principe de la prise du pouvoir par les conseils ouvriers, l'un des premiers signes de la dégénérescence a été dépossession progressive des conseils ouvriers de leur contrôle du pouvoir, processus dans lequel les bolcheviks ont joué un rôle décisif.

Ce n'est pas un constat fataliste, mais un fait historique que de dire que c'est l'expérience tragique de la Révolution russe qui a clarifié toutes ces questions. Le seul salut ne pouvait venir que de l'extension internationale de la Révolution sur la base de la vitalité des Conseils. Cela aurait également démenti tout déterminisme rétrospectif selon lequel le sort de la Révolution russe était déjà scellé à sa naissance. Mais vouloir sauver la révolution avec "l'arme d'un État fort" comme les bolcheviks commencèrent à le mettre en œuvre était une impossibilité pure et simple.

Goldman tire une conclusion statique de la réalité de la domination croissante de l'appareil d'État après Octobre et du processus de dégénérescence. C'est une faiblesse de sa méthode qui ne tient pas compte de la lutte dans les rangs marxistes contre la dynamique de domination de l'État ; pas plus qu'elle ne tient

compte des énormes difficultés que cette situation a générées parmi les anarchistes, même si cela figure en détail dans ses observations. Cette faiblesse s'ajoute à sa conception selon laquelle les bolcheviks - en tant que partie du marxisme, et pour cette raison même - étaient dès le début condamnés à l'échec à cause leur but suprême, celui de s'emparer du pouvoir comme le prétendaient tous les détracteurs du parti bolchevique. Il semble que, selon Goldman, ce serait la simple existence des positions marxistes qui auraient décidé du sort de la révolution. Dans sa conclusion sur la question de l'État, elle nie aussi expressément le fait qu'il s'agissait d'un processus de dégénérescence résultant du contexte mondial, plutôt que d'une question "régulée" dès le départ. Avec sa proclamation de "l'échec du marxisme" dans l'expérience de la Révolution russe, elle cède beaucoup trop à la facilité, ce qui l'amène finalement à une autre thèse.

"La fin justifie les moyens" et Kronstadt : La rupture avec les bolcheviks

L'une des thèses de Goldman où elle va le plus loin dans la critique est la suivante : *"Les bolcheviks sont l'ordre des jésuites dans l'église marxiste. Ce n'est pas qu'ils ne soient pas sincères en tant qu'hommes, ou que leurs intentions soient mauvaises. C'est leur marxisme qui a déterminé leur politique et leurs méthodes. Les moyens mêmes qu'ils ont employés ont détruit la réalisation de leur but. Le communisme, le socialisme, l'égalité, la liberté, - toutes choses pour lesquelles les masses russes ont enduré un tel martyr - ont été discréditées et salies par leur tactique, par leur devise jésuitique selon laquelle la fin justifie les moyens (...) Mais Lénine est un jésuite perspicace et subtil ; il s'est joint au cri de guerre : "Tout le pouvoir aux Soviets !" Quand lui et ses disciples jésuites ont été solidement en selle, le démantèlement des Soviets a commencé. Aujourd'hui, ils sont comme chaque chose en Russie - un fantôme dont l'intérieur a été complètement écrasé. (...) Certainement, Lénine se repent souvent. Au congrès communiste de toutes les Russies, il s'est avancé avec 'mea culpa'. 'J'ai péché'. Une fois un jeune communiste m'a dit : je ne serais pas surpris si Lénine déclarait un jour que la révolution d'Octobre était*

29. Ma désillusion en Russie.

30. Voir notre brochure *La période de transition*.

une erreur." 31

Oui, les objectifs des bolcheviks, le communisme, le socialisme, l'égalité, la liberté, dont Goldman ne nie pas ici qu'ils furent les véritables buts des bolcheviks, n'ont pas pu être réalisés. À d'autres endroits de ses écrits sur la Russie, elle décrit comment elle a été confrontée à la question pleine d'espoir et posée à maintes reprises par de nombreux dirigeants bolcheviques : "La Révolution en Allemagne et aux États-Unis arrive-t-elle bientôt ?", même de la part de Lénine lors d'une rencontre avec Goldman. Les bolcheviks avec lesquels elle en a parlé espéraient vivement recevoir une réponse positive de sa part, elle qui était bien au fait de la situation aux États-Unis. Il était évident, d'après ses descriptions, que les bolcheviks vivaient dans la peur permanente de l'isolement et escomptaient désespérément les moindres signes de développement révolutionnaire dans d'autres pays. Elle fournit elle-même la preuve que dans les rangs du Parti bolchévique, qui était tout sauf homogène, l'espoir d'une révolution mondiale a continué à vivre dans un contexte de dégénérescence de plus en plus évident. Et donc pas seulement l'avidité pour le pouvoir en Russie, comme elle se risque à l'avancer avec l'idée du "jésuitisme" des bolcheviks.

Les préoccupations de Goldman tournaient autour de la contradiction entre les objectifs initiaux des bolcheviks et leurs politiques et méthodes concrètes. Cela la conduisit à une rupture définitive après la répression sanglante du soulèvement de Cronstadt en mars 1921, menée sous la bannière du sauvetage de la révolution et où l'usage brutal de la violence au sein de la classe ouvrière a été employé, ce qui est en contradiction criante avec les principes communistes. Son expérience avec la Tcheka a également joué un rôle décisif dans sa rupture avec les bolcheviks.

La méthode selon laquelle la fin justifie les moyens doit être combattue avec véhémence par la classe ouvrière. C'est l'honnêteté de Goldman de ne pas cacher ses propres hésitations à ce sujet. Mais ses descriptions réfutent précisément la thèse selon laquelle la pensée des bolcheviks est celle des "jésuites du marxisme", qui ne reculent devant rien dans la poursuite de leurs buts, et qu'il y aurait ici une différence fondamentale entre les

bolcheviks et l'anarchisme.

Comment cette question s'est-elle posée chez les anarchistes ? Elle décrit ses discussions avec Berkman sur la question des moyens légitimes pour défendre la révolution : "*C'était absurde de dénoncer les bolcheviks pour les mesures drastiques qu'ils employaient, préconisait Sascha. Comment allaient-ils libérer la Russie de l'étranglement de la contre-révolution et du sabotage? Pour autant qu'il ait été concerné, il ne pensait pas qu'il y ait de méthode trop dure pour traiter cela. La nécessité révolutionnaire justifiait toutes les mesures, même si nous ne les aimons pas. Tant que la révolution était en péril, ceux qui visaient à la saper devaient payer pour ça. Mon vieux copain était comme toujours un cœur simple et clairvoyant. J'étais d'accord avec lui; mais les rapports répugnants de mes camarades continuaient à me déranger.*" 32

Ce débat avec Berkman s'est poursuivi de la manière la plus tranchante : "*Pendant des heures, il argumentait contre mon "impatience" et mon jugement déficient sur des questions de grande portée, mon approche diplomatique de la révolution. J'avais toujours, disait-il, dévalorisé le facteur économique en tant que cause principale des maux capitalistes. Pouvais-je ne pas voir maintenant que la nécessité économique était la raison même qui forçait la main des soviets qui tenait la barre? Le danger venant de l'extérieur qui se prolongeait, l'indolence naturelle de l'ouvrier russe et son échec à augmenter la production, le manque d'instruments les plus nécessaires pour les paysans, et leur refus qui en résultait de nourrir les villes, ont obligé les bolcheviks à prendre des mesures désespérées. Évidemment, il tenait ces méthodes comme contre-révolutionnaires et vouées à ne pas aboutir. Il était cependant ridicule de suspecter des hommes comme Lénine ou Trotsky de trahir délibérément la révolution. Pourquoi auraient-ils dédié leurs vies à cette cause, auraient-ils subi la persécution, la calomnie, la prison, et l'exil pour leur idéal. Ils ne pouvaient pas revenir là-dessus à ce point-là.*" 33

Pour la classe ouvrière, les moyens utilisés ne doivent pas être en contradiction avec ses objectifs fondamentaux. 34 Cependant, nous rejetons l'affirmation selon laquelle seul le marxisme, et en

particulier les bolcheviks, seraient vulnérables à la pénétration de l'idéologie de la classe dominante en adoptant des moyens contraires au but du communisme. Les discussions décrites par Goldman sont caractéristiques du fait que l'anarchisme a toujours eu d'énormes difficultés à cet égard. Un exemple de l'utilisation de moyens qui contredisaient le but de beaucoup d'anarchistes est l'attentat de Fanny Kaplan contre Lénine le 30 août 1918, justifié par la prétendue trahison de la révolution par Lénine. Vu la longue tradition d'assassinats de représentants du régime tsariste haïs, qui a exposé les anarchistes à une répression brutale, une partie de l'anarchisme russe a eu recours à ce que l'on appelle la "propagande par le fait" en ayant recours à des "moyens justifiés par la fin". Y compris en prenant pour cible des combattants de la classe ouvrière, comme le montre l'attentat contre Lénine !

Il ne s'agit pas de pleurer les figures haïes du tsarisme ciblées par les méthodes d'une partie de l'anarchisme russe, lesquelles exprimaient une compréhension réductrice du féodalisme, identifiées à des individus. Mais, comme Berkman le défendait justement face à Goldman, ce système ne reposait pas sur la malveillance d'individus, mais sur des fondements sociaux et économiques en contradiction avec les besoins des classes exploitées. La "propagande par le fait", la violence individuelle contre les représentants haïs du féodalisme, conçue comme une "étincelle pour la réflexion" exprimaient également une fausse conception du développement de la conscience de classe, puisque ces méthodes ne démontrent en aucune façon la nécessité d'une lutte solidaire en tant que classe dans son ensemble contre les fondements de l'exploitation.

Il est compréhensible que Goldman se soit engagée en faveur de Kaplan en tant que prisonnière, vu que celle-ci a été torturée par la Tcheka. Elle n'a elle-même pas appelé à utiliser les mêmes méthodes que Kaplan. Mais pourquoi dans cette situation n'a-t-elle pas osé faire un pas de plus et formuler une critique envers les méthodes "jésuites" dans les rangs de l'anarchisme, plutôt que de circonscrire celle-ci aux bolcheviks ?

Goldman a beaucoup souffert de l'exécution en septembre 1921 par la Tcheka d'amis d'anarchistes tels que Fanya Ba-

31. *Le déclin de la Révolution russe*, chapitres "Les forces qui ont réprimé la révolution" et "Les Soviétistes". L'ordre des Jésuites est généralement utilisé comme symbole d'une politique obsédée par le pouvoir et impitoyable suivant la devise "La fin justifie les moyens".

32. *Living my life*, chapitre 52.

33. *Idem*.

34. Voir notre article *Terreur, terrorisme et violence de classe*. *Revue internationale* n° 15.

ron, avec l'approbation de Lénine. Bien que Lénine ait été l'une des personnalités les plus déterminées et les plus claires de la Révolution d'Octobre, de telles mesures sont inacceptables. Goldman a développé une antipathie de plus en plus forte, en particulier envers Trotski et Lénine, les décrivant comme des jésuites intelligents et rusés.³⁵

La Tcheka, devenue incontrôlable, a entrepris des exécutions pour intimider, des prises d'otages pour arracher des informations et la torture. Ceci, souvent contre les groupes d'opposition politique issus des rangs des bolcheviks eux-mêmes, contre les anarchistes, mais aussi contre les travailleurs qui participaient à des grèves. La critique par Goldman des condamnations à mort de prisonniers - des individus sans défense - qu'il s'agisse de membres d'organisations contre-révolutionnaires bourgeoises, de criminels et de membres des armées blanches emprisonnés, est absolument justifiée, car de telles mesures n'étaient pas seulement des actes de violence dénués de sens, mais aussi l'expression d'une attitude basée sur l'idée que les personnes ne peuvent changer leurs opinions, leur comportement et leurs positions politiques et doivent donc, en un mot, être liquidés.³⁶

Au sein des bolcheviks, la lutte contre l'oppression des voix de l'opposition dans le parti et la classe ouvrière commença dès 1918. Bien que Goldman elle-même ait été témoin de débats et de l'existence de positions différentes parmi les bolcheviks, elle dresse un tableau trop simpliste afin de pouvoir condamner ces derniers comme "Jésuites du marxisme", comme s'ils étaient forgés d'un seul bloc, ce qui n'a jamais correspondu à la réalité. Le problème central était le dérapage que constituait une approche militariste des problèmes politiques au lieu de faire appel à la conscience de la classe ouvrière, à laquelle succombait la majorité des bolcheviks en croyant faussement sauver la révolution assiégée. Mais cela ne correspond en rien à une soif du pouvoir prétendument enracinée dans le parti bolchevique.

Le marxisme n'a jamais défendu le principe selon lequel la fin justifie les moyens; cela n'a jamais été principe ou

une pratique des bolcheviks avant et pendant la Révolution d'Octobre. La répression de Cronstadt, cependant, point culminant tragique d'une répression croissante, a montré à quel point la dégénérescence avait déjà progressé, quelles formes elle prenait et quelle logique l'animait, car sa justification politique contenait en fait l'idée du but (la "cohésion de fer" de la Russie contre les attaques internationales) justifiant les moyens (une répression sanglante).

Les expériences personnelles et absolument démoralisantes de Goldman à Cronstadt conduisirent à la rupture avec les bolcheviks et marquèrent un tournant. Dans les derniers jours avant l'écrasement des marins, soldats et ouvriers de Cronstadt, elle faisait partie d'une délégation (comprenant en plus d'elle, Perkus, Pertrowski, Berkman) qui tenta de négocier avec l'Armée rouge. *"Kronstadt cassa le dernier fil qui m'avait retenue aux bolcheviks. Le massacre honteux qu'ils avaient perpétré parlait contre eux plus éloquemment que tout autre chose. Quelque prétention qu'ils eussent pu revendiquer de leur passé, les bolcheviks avaient maintenant prouvé eux-mêmes qu'ils étaient les ennemis les plus pernicieux de la révolution. Je ne pouvais continuer plus loin avec eux."*³⁷

Cronstadt a été une terrible tragédie, une erreur tragique bien plus qu'une simple "erreur".

L'écrasement de Cronstadt avec plusieurs milliers de prolétaires morts (des deux côtés !) était basé sur une évaluation absolument fautive du caractère de ce soulèvement par les dirigeants bolcheviks qui a pu avoir plusieurs causes : le fait que la bourgeoisie internationale ait saisi perfidement cette occasion pour déclarer hypocritement sa "solidarité" avec les insurgés ; également la peur panique que Cronstadt passe dans le camp de la contre-révolution ou soit même déjà une expression de la contre-révolution. Goldman répond correctement à ces deux aspects. Dans son autobiographie datant de 1931, elle n'est cependant pas en mesure de tirer la leçon la plus importante de la tragédie de Cronstadt, comme d'ailleurs l'ensemble de la Gauche marxiste au moment de la répression qu'elle soutint généralement, à l'exception notable toutefois de Miasnikov qui s'y opposa dès le début. Même avec le recul du temps, elle ne sera pas en mesure de comprendre, contrairement à certains courants de la Gauche communiste, que la violence au sein de la classe ouvrière doit être in-

flexiblement rejetée et que ceci doit représenter un principe.³⁸

Comme pour la question de l'État, Goldman tombe beaucoup trop dans la facilité sur la question du prétendu "jésuitisme des bolcheviks depuis le début". Elle déclare les bolcheviks jésuites, ce qui est en totale contradiction avec leur histoire. Le dynamisme de la majorité des bolcheviks, qui n'ont pas hésité à utiliser la violence à Cronstadt en 1921 comme moyen présumé de lutte de classe, n'était nullement "leur tradition" mais plutôt, comme on l'a vu l'expression de leur processus de dégénérescence progressive.

Au lieu d'examiner fondamentalement la question à laquelle tous les révolutionnaires sans exception faisaient face, à savoir quels moyens peuvent être utilisés dans la lutte de classe et dans la révolution, l'étiquette de "jésuite" que Goldman attribua à la légère aux bolcheviks, était plutôt un obstacle à la compréhension de la dégénérescence de la révolution en tant que processus.

Le silence ou la critique?

Une question traverse comme un fil rouge les écrits de Goldman sur la Russie : quand était-il justifié de formuler une critique ouverte à l'égard des bolcheviks ? Elle décrit avec une grande indignation une rencontre avec des anarchistes à Petrograd :

*"Ces charges et ces dénonciations tombaient sur moi comme des coups de marteau et me mettaient groggy. J'écoutais, toute tendue nerveusement, à peine capable de comprendre clairement ce que j'entendais, et ne réussissant pas à saisir tout ce que ça signifiait. Ce ne pouvait être vrai – cette accusation monstrueuse (...). Les hommes dans cette salle lugubre devaient être fous, pensais-je, pour raconter des histoires aussi impossibles et absurdes, iniques pour condamner les communistes pour les crimes dont ils devaient savoir qu'ils étaient dus au gang contre-révolutionnaire, au blocus et aux généraux blancs qui attaquaient la révolution. J'affirmais ma conviction dans la discussion, mais ma voix était noyée sous les ricanements de dérision et les sarcasmes."*³⁹

Comme pour la question des changements à attendre immédiatement après la révolution, la consternation de Goldman face aux positions des autres anarchistes montre que l'anarchisme était tout sauf homogène, surtout en ce qui concerne

35. Voline est même allé jusqu'à qualifier Lénine et Trotski de réformistes brutaux qui n'avaient jamais été révolutionnaires et qui utilisaient des méthodes bourgeoises. *La Révolution Inconnue*, Chapitres "L'État bolchevik" et "La contre-révolution".

36. Cette question est traitée en détail dans le livre *La face morale de la révolution* (1923), écrit par le Commissaire du Peuple à la Justice jusqu'en mars 1918, Isaak Steinberg.

37. *Ma désillusion en Russie*, chapitre "Cronstadt".

38. Voir à ce propos: *1921 Comprendre Cronstadt*, *Revue Internationale* n° 104.

39. *Living my life*, chapitre 52.

l'attitude envers les bolcheviks. L'anarchisme en Russie s'était à nouveau divisé en différents camps⁴⁰. Les passages suivants des écrits de Goldman témoignent une fois de plus de son attitude responsable de ne pas passer sous silence ses propres incertitudes, mais ils montrent aussi l'évolution de son attitude envers les bolcheviks :

"Combien je pouvais comprendre l'attitude de mes amis ukrainiens! Ils avaient énormément souffert ces dernières années : ils avaient vu les grands espoirs de la Révolution écrasés et la Russie détruite sous le talon de l'État bolchevique. Pourtant, je ne pouvais exaucer leurs vœux. J'avais toujours foi dans les bolcheviks, dans leur sincérité révolutionnaire et leur intégrité. De plus, j'estimais que, tant que la Russie était attaquée de l'extérieur, je ne pouvais pas m'exprimer par la critique. Je n'ajouterais de l'essence à jeter sur les feux de la contre-révolution. Je devais donc garder le silence; et me tenir aux côtés des bolcheviks en tant que défenseurs organisés de la Révolution. Mais mes amis russes méprisaient ce point de vue. Je confondais le Parti communiste avec la Révolution, disaient-ils ; ils n'avaient pas le même état d'esprit ; au contraire, ils y étaient opposés, même comme face à des ennemis."⁴¹

"Aux premières nouvelles de la guerre avec la Pologne, j'ai mis de côté mon attitude critique et offert mes services comme infirmière au front (...). Mais il (Sorin) n'a jamais transmis ma demande. Bien entendu, cela n'a aucune incidence sur ma détermination à aider le pays, à quelque titre que ce soit. Rien ne semblait aussi important juste alors (...) Je ne niais pas les services rendus par Makhno à la révolution, dans la lutte contre les armées blanches, ni le fait que son armée dissidente était un mouvement de masse spontané des tra-

vailleurs. Je ne pensais pas, cependant, que les anarchistes avaient quelque chose à gagner en déployant une activité militaire ou que notre propagande dépendait de conquête politique ou militaire propre. Mais c'était à côté de la plaque. Je n'étais pas en position de me joindre à leur travail, et ce n'était plus non plus une question de bolcheviks. J'étais prête à admettre franchement que je m'étais gravement trompée quand j'avais défendu Lénine et son parti comme vrais champions de la révolution. Mais je ne voulais pas m'engager dans une opposition active contre eux tant que la Russie était encore attaquée par des ennemis extérieurs."⁴²

"J'étais d'une manière accablante consciente de ma grande dette envers les ouvriers d'Europe et d'Amérique : je devrais leur dire la vérité sur la Russie. Mais comment m'exprimer au dehors, alors que le pays était encore assiégé sur plusieurs fronts ? Cela signifierait travailler pour la Pologne et pour Wrangel. Pour la première fois de ma vie, je m'abstenaient d'exposer les graves maux sociaux dont j'étais témoin. C'était comme si je trahissais la confiance des masses, en particulier celle des ouvriers américains, dont j'estimais chèrement la foi."⁴³

"J'ai trouvé nécessaire de garder le silence tant que les forces impérialistes coalisées se jetaient à la gorge de la Russie (...) Maintenant, cependant, le temps du silence est révolu. Cela signifie donc que je raconte mon histoire. Je ne suis pas ignorante des difficultés auxquelles je vais me confronter. Je sais que je serai déformée par les réactionnaires, les ennemis de la Révolution russe, et aussi bien excommuniée par ses soi-disant amis, qui persistent à confondre le parti au gouvernement de la Russie avec la Révolution. Il est donc nécessaire que j'établisse clairement ma position vis-à-vis des deux."⁴⁴

D'autres révolutionnaires à l'époque, comme Rosa Luxemburg, ont très tôt formulé des critiques envers les bolcheviks, même s'ils exprimaient à ces derniers toute leur solidarité et défendaient le rôle décisif qu'ils avaient joué dans la Révolution russe. Rosa Luxemburg a écrit sa brochure - *La Révolution russe* - en 1918 au même moment où Goldman publiait l'article "La Vérité sur les Bolcheviks" dans *Mother Earth* avec un

42. *Living my life*, chapitre 52.

43. *Ma désillusion en Russie*, chapitre "De retour à Petrograd".

44. *Der Niedergang der Russischen Revolution*, Préface.

enthousiasme exubérant. L'exemple de Rosa Luxemburg montre combien il était difficile de prendre la décision de publier ses propres critiques au bon moment, et toujours avec la préoccupation de ne pas porter un coup à la révolution. Dans son texte écrit dans la prison de Moabit, Luxemburg a exprimé une critique à l'égard des bolcheviks où il s'agissait, par la clarification des problèmes posés en Russie, de leur apporter un soutien solidaire : "*Lénine-Trotsky se prononcent au contraire pour la dictature d'une poignée de personnes, c'est-à-dire pour la dictature selon le modèle bourgeois. (...) Mais cette dictature doit être l'œuvre de la classe et non d'une petite minorité dirigeante, au nom de la classe, autrement dit, elle doit sortir pas à pas de la participation active des masses, être sous leur influence directe, soumise au contrôle de l'opinion publique, produit de l'éducation politique croissante des masses populaires. Et c'est certainement ainsi que procéderaient les bolcheviks, s'ils ne subissaient pas l'effroyable pression de la guerre mondiale, de l'occupation allemande, de toutes les difficultés énormes qui s'y rattachent, qui doivent nécessairement défigurer toute politique socialiste animée des meilleures intentions et s'inspirant des plus beaux principes. (...) Le danger commence là où, faisant de nécessité vertu, ils créent une théorie de la tactique que leur ont imposée ces conditions fatales, et veulent la recommander au prolétariat international comme le modèle de la tactique socialiste.*" (La Révolution russe)

Luxemburg ne s'est pas abstenue de la critique. Pourquoi Goldman n'a-t-elle pas suivi l'exemple de Rosa Luxemburg alors que, dans ses écrits, elle a à plusieurs reprises exprimé sa tristesse suite à l'assassinat de Luxemburg en janvier 1919 dont elle connaissait les positions ? Pourquoi dans sa brochure *Le déclin de la Révolution russe* n'a-t-elle jamais fait référence à la critique de Luxemburg, écrite trois ans auparavant ? La raison en est simple : elle ne la connaissait pas. En effet, le texte de Luxemburg a été victime de l'énorme peur de "poignarder la révolution dans le dos" et de faire le jeu de la bourgeoisie en émettant des critiques. La publication de la critique des bolcheviks de Luxemburg, qu'elle voulait divulguer immédiatement après sa rédaction, a été délibérément empêchée par ses amis politiques les plus proches et n'a eu lieu que quatre ans plus tard, en 1922.⁴⁵

45. Paul Frölich, l'un de ses compagnons politiques, décrit dans la biographie qu'il consacre à Luxemburg *Gedanke und Tat* de 1939

40. Au printemps 1918, la question des relations avec les bolcheviks a fortement polarisé le milieu anarchiste (déjà historiquement divisé en pan-anarchistes, anarchistes individualistes, anarcho-sindicalistes et anarcho-communistes, dont les démarcations sont également difficiles à définir). La question de la violence ou l'analyse du caractère de la Révolution d'Octobre y ont joué un rôle secondaire. Du soutien ouvert apporté aux bolcheviks (de la part des "anarchistes de soviets") à l'idée des bolcheviks traîtres à la révolution qu'il faut combattre par la force, on trouvait toutes sortes de positions intermédiaires. Voir Paul Avrich : *Les Anarchistes russes*, éd. Maspéro (1979), chapitre "Les Anarchistes et le régime bolchevique".

41. *Ma désillusion en Russie*, chapitre "Dans Charkov".

Malheureusement, Goldman n'a donc pas eu l'occasion de s'inspirer de la critique de Luxemburg à l'égard des bolcheviks. Son emballement à l'arrivée en Russie est compréhensible au vu des horreurs dans lesquelles la Guerre mondiale avait plongé l'humanité. La *Russie soviétique! Terre sacrée* de Goldman et sa totale désillusion ultérieure est aussi un exemple que l'euphorie est la plupart du temps condamnée à une grande déception. Il n'est pas surprenant que 13 ans plus tard, elle récuse comme "naïve" sa défense initiale des bolcheviks.

Luxemburg ne fut jamais encline à l'emballlement politique et formula sa critique sur la base des premières expériences des mois qui ont suivi Octobre 1917, concluant par les fameux mots que l'avenir appartient au bolchevisme. Goldman a écrit sa critique trois ans plus tard, en se basant sur sa propre expérience relative à une phase ultérieure de la révolution en Russie, après que les conseils ouvriers eussent été dépossédés de leur pouvoir, à l'époque du déchainement de la violence de la Tcheka et de l'identification inéluctable du parti bolchevique avec l'appareil d'État. Néanmoins, elle nourrissait de grands espoirs : *"Lénine et ses disciples sentent le danger. Leurs attaques contre l'opposition ouvrière et la persécution des anarcho-syndicalistes continuent d'augmenter fortement et avec force. L'étoile de l'anarcho-syndicalisme s'élèvera-t-elle vers l'Est ? Qui sait ?, la Russie est la terre des miracles."*⁴⁶ Quelle aurait été l'analyse de Luxemburg à la fin de 1921, après l'irruption d'une dégénérescence manifeste et après Cronstadt ? Malheureusement, cela ne peut que demeurer qu'à l'état d'hypothèse.

Goldman oscillait entre le silence et son "Je dois élever la voix contre les crimes perpétrés au nom de la révolution".

ce légendaire déroulement des faits : *"C'est Paul Levi qui publia "La Révolution russe" au cours de l'année 1922 (donc après la brochure de Goldman) après avoir rompu avec le KPD. Levi affirma que Leo Jogiches (qui s'était opposé à la publication, avec l'argument qu'entre-temps Luxembourg avait changé d'avis) avait détruit le manuscrit. J.P. Neittl affirme de manière crédible que c'est Levi lui-même qui a exercé de fortes pressions sur Luxembourg pour qu'elle ne publie pas le texte, avec l'argument que la bourgeoisie allait en abuser contre les bolcheviks. Il est clair que le texte de Luxemburg n'a pas sombré accidentellement dans la tourmente de la révolution en Allemagne, mais au contraire a été évité dans la "tourmente de la confusion" sur la nécessité d'une critique ouverte !"*

46. *Le déclin de la Révolution russe*, chapitre "Les syndicats en Russie".

Mais comment cela devait-il se produire ? Au cours de son séjour en Russie, le journal bourgeois *World* de New York lui a demandé à plusieurs reprises de publier des articles sur la Russie. Goldman refusa d'abord, après de dures discussions avec Berkman, qui était strictement contre une telle démarche, avec l'argument que tout ce qui était publié dans la presse bourgeoise ne pouvait qu'être au service de la contre-révolution et proposait de produire ses propres tracts pour les distribuer aux ouvriers. Quelques semaines après que Goldman eut quitté la Russie à la fin de 1921, elle permit à *World* de publier ses textes.

*"J'écris que je préfère exprimer mon opinion dans la presse ouvrière libérale des États-Unis et serais plus encline à donner mes articles gratuitement que de les laisser au New York World ou à des publications similaires. (...) Alors que je connaissais la vérité, devais-je la supprimer et me taire ? Non, j'ai dû protester, j'ai dû crier qu'une énorme fraude prétendait au droit d'être une vérité, même si cela devait être dans la presse bourgeoise."*⁴⁷

Si Goldman a hésité pendant des mois en Russie à rendre publiques ses critiques parce qu'elle ne voulait pas "poignarder la révolution dans le dos". Et à cause de cette décision irréflectée, on lui jeta la pierre de différentes parts : *"Mes accusateurs communistes n'étaient pas les seuls à crier: "Crucifiez!" Il y avait aussi des voix anarchistes dans le chœur. Ce sont les mêmes personnes qui m'avaient combattue à Ellis Island, à Buford et pendant la première année en Russie, parce que j'avais refusé de condamner les bolcheviks jusqu'à ce que j'aie l'occasion d'expérimenter leur projet. Quotidiennement, les nouvelles de Russie sur la persécution politique continue renforçaient chaque fait que j'avais décrit dans mes articles et mes livres. Il était compréhensible que les communistes aient fermé les yeux sur la réalité, mais de la part de ceux qui se disaient anarchistes, c'était méprisable, surtout après le traitement que Mollie Steimer avait subi en Russie après avoir si courageusement défendu le régime des Soviets en Amérique"*⁴⁸

L'accusation de trahison de la part de certaines parties du mouvement ouvrier américain a en grande partie privé son analyse et ses réflexions de l'attention et la reconnaissance qu'elles méritaient. Mais dans un monde où deux classes se font face de façon absolument anta-

47. *Living my life*, chapitre 49.

48. *Ibid.*, chapitre 54.

goniste, c'est un acte désespéré, qu'elle critique elle-même et explique par le fait qu'elle n'avait pas d'autre choix. C'est en effet extrêmement dangereux que de vouloir utiliser un instrument de la bourgeoisie, quel qu'il soit, même ponctuellement, comme moyen pour faire entendre la parole de la classe ouvrière. Quel dommage qu'une aussi ferme militante soit tombée dans ce piège !

Ce que Goldman et Rosa Luxemburg ont en commun, c'est sans aucun doute l'énorme volonté de comprendre les problèmes de la Révolution russe, de défendre le caractère révolutionnaire d'Octobre 1917 et de ne pas céder sans critique à la situation dramatique. Goldman n'a jamais accepté la méthode tactique de considérer les bolcheviks simplement comme un "moindre mal" pour ne les soutenir seulement que tant que durerait la guerre contre les armées blanches. Une position ouvertement défendue en Russie par l'anarchiste Machajaski dans la revue *The workers revolution*.

Exprimer une critique ouverte à la politique des bolcheviks était dès le départ moins risqué en dehors de la Russie qu'en Russie même. Mais les doutes de Goldman ne découlaient pas de la peur ou de mesures répressives à son encontre. En raison de son statut de révolutionnaire américaine bien connue, elle bénéficiait d'une protection beaucoup plus grande que d'autres immigrants révolutionnaires. Même si elle n'a pas caché sa sympathie à l'Opposition Ouvrière et s'est engagée en faveur des anarchistes incarcérés (par exemple lors de sa prise de parole aux funérailles de Kropotkine), elle n'a été mise que sous surveillance "douce" par la Tcheka, afin de l'intimider.

Ses critiques auraient-elles détruit l'exemple lumineux de la Révolution d'Octobre au sein de la classe ouvrière internationale ? Certainement pas. L'alternative ne se posait pas dans les termes "soit se taire, soit dénoncer les bolcheviks". Une critique politique mature de la politique bolchevique de l'époque constituait alors au contraire un soutien à l'ensemble de la vague révolutionnaire internationale. La classe ouvrière est la classe de la conscience, et non de l'action irréflectée. Par conséquent, la critique de ses propres actions et des erreurs commises est un héritage du mouvement ouvrier, qui devait être maintenu, même en des temps aussi dramatiques. Cela ne fait pas partie de la nature de la classe ouvrière que de dissimuler ses problèmes, contrairement à la bourgeoisie. Comme le montre le texte de Luxemburg, la critique des bolcheviks ne doit pas se limiter à l'indignation mais aussi

faire preuve de maturité en vue de soutenir la lutte contre la dégénérescence de la révolution. Ce fut ultérieurement l'un des critères de la Gauche Communiste italienne que de s'abstenir d'exprimer des analyses et des critiques hâtives ne permettant pas de tirer des leçons.

L'analyse de Goldman sur la Révolution russe allait au-delà de la simple indignation. Mais à différents endroits, avec sa caractérisation de Lénine et de Trotski comme de "rusés jésuites", elle manifeste un glissement dans une méthode de critique qui se fixe sur des personnes charismatiques, laquelle ne saurait être justifiée par la grande influence que celles-ci avaient sur la politique des bolcheviks. Lénine ne personnifie pas la dévitalisation des Conseils et leur fusion avec l'État, pas plus que Trotski ne personnifie l'écrasement de Cronstadt.

Goldman développa plus tard la position vis-à-vis de Trotski selon laquelle ses actes - en particulier Cronstadt - auraient fait de lui un pionnier du stalinisme.⁴⁹

49. *Trotski proteste beaucoup trop*, juillet

L'usage de la violence, qu'il avait assumée en tant que commandant de l'Armée rouge à Cronstadt, ne relevait pas de penchants personnels mais de la mise en œuvre d'une décision par le pouvoir bolchevique comme un tout et, rappelons-le à nouveau, soutenue à l'époque par presque toute la gauche marxiste. L'erreur tragique de Cronstadt est l'illustration à la fois d'une immaturité du mouvement ouvrier sur la question de la violence (pas de violence au sein de la classe ouvrière) et du cours dégénérescent de la révolution en Russie, qui aboutira plus tard à la politique ouvertement contre-révolutionnaire du socialisme en un seul pays et à l'avènement de Staline comme chef de file de la contre-révolution mondiale. Quelles qu'aient été les insuffisances de la dénonciation politique par Trotsky du stalinisme et de son appareil de répression organisé, visant l'écrasement physique et idéologique complet de la classe ouvrière, elle a néanmoins exprimé une réaction prolétarienne face à ceux-ci.

1938.

La valeur de l'analyse de Goldman réside dans le fait d'avoir soulevé les questions centrales face auxquelles se trouvait la Révolution russe. Les contradictions dans son analyse et ses conclusions que nous ne partageons absolument pas ne sont pas une raison de rejeter en bloc ses efforts ou de les ignorer. Au contraire, elles sont l'expression de l'énorme difficulté de produire une analyse complète du problème russe dès 1922. Elle n'était pas seule dans ce cas. Il lui revient le mérite d'avoir rejeté la fusion avec l'appareil d'État, la prise du pouvoir par le parti ou la répression de Cronstadt.

En ce sens, elle a apporté une importante contribution à la classe ouvrière, ce qui doit être salué mais aussi critiqué. Goldman n'a jamais prétendu qu'Octobre 1917 était la naissance du stalinisme ultérieur, comme le font encore aujourd'hui les campagnes mensongères de la classe dirigeante, mais a obstinément défendu la Révolution d'Octobre.

Mario (07.01.2018)

Moyen-Orient (suite de la page 4)

compter sur le bon sens des gangs impérialistes qui dirigent actuellement la planète - même s'ils font actuellement des recherches sur la manière dont les armes nucléaires pourraient être utilisées pour gagner une guerre.

Comme Luxemburg insistait en 1915, la seule alternative à la destruction de la culture par l'impérialisme est "*la victoire du socialisme, c'est-à-dire de la lutte consciente du prolétariat international contre l'impérialisme et contre sa méthode d'action : la guerre. C'est là un dilemme de l'histoire du monde, un "ou bien - ou bien" encore indécis dont les plateaux balancent devant la décision du prolétariat conscient.*"

La phase actuelle de décomposition capitaliste, de développement du chaos impérialiste, est le prix payé par l'humanité pour l'incapacité de la classe ouvrière à réaliser les espoirs de 1968 et de la vague internationale de luttes de classe qui a suivi : une lutte consciente pour la transformation socialiste du monde. Aujourd'hui, la classe ouvrière se trouve confrontée à la marche en avant de la

barbarie, prenant la forme d'une multitude de conflits impérialistes, de désintégration sociale, et de ravage écologique. Et - à la différence de 1917-1918, quand la révolte des ouvriers a mis fin à la guerre - il est beaucoup plus difficile de s'opposer à ces formes de barbarie. Elles sont certainement à leur plus haut niveau dans des régions où la classe ouvrière a peu de poids social - la Syrie en étant l'exemple le plus évident, mais même dans des pays comme la Turquie, où la question de la guerre se pose à une classe ouvrière qui a une longue tradition de luttes, il y a peu de signes d'une résistance directe à l'effort de guerre. En ce qui concerne la classe ouvrière dans les pays centraux, ses luttes contre ce qui est maintenant une crise économique plus ou moins permanente sont actuellement à un niveau très faible, elles n'ont pas d'effet direct sur les guerres qui, bien que situées géographiquement à la périphérie de l'Europe, ont un impact de plus en plus grand - et principalement négatif - sur la vie sociale, à travers la montée du terrorisme, de la répression et des manipulations cyniques de concernant

la question des réfugiés⁴.

Mais la guerre de classe est loin d'être finie. Ici et là, elle donne des signes de vie : dans les manifestations et les grèves en Iran, qui ont montré une réaction déterminée contre les aventures militaristes de l'État ; dans la lutte dans le au sein du secteur de l'éducation au Royaume-Uni et aux États-Unis : par le mécontentement croissant vis-à-vis des mesures d'austérité gouvernementales en France et en Espagne. Cela reste, évidemment, bien en dessous du niveau requis pour répondre à la décomposition de l'ordre social tout entier, mais la lutte défensive de la classe ouvrière contre les effets de la crise économique reste toujours la base indispensable d'une remise en question plus profonde du système capitaliste.

Amos

4. Pour une évaluation générale de l'état de la lutte de classe, voir la résolution du 22ème congrès sur la lutte de classe internationale dans la *Revue Internationale* n° 159.

Rapport sur les tensions impérialistes (suite de la page 12)

provocations de la coalition catalaniste de Puigdemont dominée par la gauche et confrontée à sa propre perte de crédibilité au pouvoir ; et du côté "espagnoliste"

de l'État central, la fuite en avant dans la surenchère nationaliste du premier ministre espagnol Rajoy face à la crise du *Partido Popular*, empêtré dans de nom-

breuses affaires de corruption.

CCI (Novembre 2017)

SOUSCRIPTION PERMANENTE DE SOUTIEN A LA PRESSE REVOLUTIONNAIRE



L'aide pour la défense de nos idées passe aussi par des souscriptions. Nous avons ouvert une souscription permanente pour le soutien de notre presse et de notre intervention.

Contrairement aux organisations bourgeoises qui bénéficient de subventions de la classe dominante et de son Etat pour assurer la défense des intérêts du capital, l'organisation révolutionnaire ne vit que grâce aux cotisations de ses militants et aux souscriptions de ses sympathisants.

Lecteurs, votre souscription est un acte politique conscient de solidarité et de soutien à la défense des idées révolutionnaires. Elle participe pleinement de la défense des intérêts de la classe dont dépend l'avenir de l'humanité.

Souscrire à la presse du CCI, ce n'est pas lui faire l'aumône. C'est s'engager à ses côtés dans le combat contre les mensonges et mystifications de la bourgeoisie, contre ses moyens de propagande et d'intoxication idéologiques.

Vos contributions sont donc les bienvenues au compte de RI (C.C.P. 523544Y - Rouen) ou peuvent être versées lors de nos interventions.

Abonnements (tous les prix sont en Euros)	ZONES POSTALES				
	France	Belgique	Europe	Monde	Monde Par avion
Révolution Internationale (11 n°s)	18,50			20,50	21,50
Revue Internationale (4 n°s)	18,50	18,50		18,50	18,50
Internationalisme (11 n°s)		13,00	17,50	18,60	24,80
ABONNEMENTS COUPLÉS					
Révolution Internationale / Revue Internationale	35			38	38
Internationalisme / Revue Internationale		28,00	32,25	33,50	44,65
ABONNEMENTS DIFFUSEURS					
	France		Belgique		
Journal seul (RI ou Internationalisme)	45,00 (3 n°s) 73,00 (5 n°s)		0,65 par n° supplémentaire		
Revue Internationale	31,00 (2 n°s) 45,00 (3 n°s)		2,50 par n° supplémentaire		
ABONNEMENTS DE SOUTIEN					
	France		Belgique		
Internationalisme OU Revue Internationale			24,80		
Internationalisme ET Revue Internationale			50,00		
Paiement en France	RI – CCP523544Y – Rouen à l'adresse : Mail Boxes 153, 108 rue Damrémont, 75018 Paris				
Paiement en Belgique	Internationalisme, BP 94, 2600, Berchem BELGIQUE				

LISEZ NOS LIVRES ET BROCHURES

Dans la série "Contributions à une histoire du mouvement révolutionnaire"

LA GAUCHE COMMUNISTE D'ITALIE

LA GAUCHE HOLLANDAISE

LA GAUCHE COMMUNISTE DE FRANCE

BROCHURES

Plate-forme et Manifeste du C.C.I.

(€2,5 + frais d'envoi :

France €1,5 / Etranger €3).

La décadence du capitalisme

(€2,5 + €1,5 / €3)

Les syndicats contre

la classe ouvrière (€2,5 + €1,5 / €3)

Nation ou classe (€2,5 + €1,5 / €3)

Le trotskisme contre

la classe ouvrière (€4,5 + €1,5 / €3)

Organisation communiste et conscience de classe

(€4 + €1,5 / €3)

L'Etat dans la période

de transition (€3 + €1,5 / €3)

Guerre du Golfe (€2,5 + €1,5 / €3)

La Gauche communiste d'Italie

(€8 + €3,5 / €5)

La Gauche hollandaise

(€12 + €3,5 / €5)

La Gauche communiste de France

(€6,5 + €1,5 / €3)

L'effondrement du stalinisme

(€3 + €1,5 / €3)

La Révolution russe (€2,5 + €1,5 / €3)

Bilan de la lutte des infirmières

Octobre 1988 (€3 + €1,5 / €3)

Luttes dans la fonction publique de décembre 95

Une victoire pour les syndicats,
une défaite pour la classe ouvrière
(€3 + €1,5 / €3)

Fascisme et démocratie, deux expressions de la dictature du capital (€4,5 + €1,5 / €3)

Comment le PCF est passé au service du capital (€3 + €1,5 / €3)

La terreur stalinienne : un crime du capitalisme, pas du communisme (€3 + €1,5 / €3)

Les élections: un piège pour la classe ouvrière (€2 + €1,5 / €3)

Le communisme n'est pas un bel idéal (€3 + €1,5 / €3)

Octobre 1917 début de la révolution mondiale (€3,5 + €1,5 / €3)

N° 154 2^e semestre 2014

Éditorial 100 ans après la Première Guerre mondiale, la lutte pour les principes prolétariens demeure pleinement d'actualité

Première Guerre mondiale

Comment s'est produite la faillite de la Deuxième internationale

Conférence internationale extraordinaire du CCI

La "nouvelle" de notre disparition est grandement exagérée !

La guerre d'Espagne met en évidence les lacunes fatales de l'anarchisme (Des voix dissidentes au sein du mouvement anarchiste)

Contribution à une histoire

du mouvement ouvrier en Afrique du Sud

De la naissance du capitalisme à la veille de la Seconde Guerre mondiale

N° 156 Hiver 2015

40 ans après la fondation du CCI

Quel bilan et quelles perspectives pour notre activité ?

Rapport sur le rôle du CCI en tant que "Fraction"

La notion de Fraction

dans l'histoire du mouvement ouvrier

Résolution sur la situation internationale

Rapport sur la lutte de classe

N° 158 Premier semestre 2017

Russie 1917

et mémoire révolutionnaire de la classe ouvrière

L'élection de Trump

et le délitement de l'ordre capitaliste mondial

Le communisme est à l'ordre du jour de l'histoire

Les années 1950 et 60 :

Damen, Bordiga et la passion du communisme

Contribution à une histoire du mouvement ouvrier

en Afrique du Sud

Du mouvement de Soweto en 1976

à l'arrivée au pouvoir de l'ANC en 1993

N° 155 Été 2015

Éditorial

Naissance de la démocratie totalitaire

La propagande pendant la Première Guerre mondiale

Première Guerre mondiale,

conférence de Zimmerwald

Les courants centristes dans les organisations politiques du prolétariat

Contribution à une histoire du mouvement ouvrier

en Afrique du Sud

De la Seconde Guerre mondiale au milieu des années 1970

N° 157 Été 2016

Présentation de la Revue

Brexit, Trump

Des revers pour la bourgeoisie qui ne présentent rien de bon pour le prolétariat

Contribution sur le problème du populisme

Conférence des sections du CCI en Allemagne, Suisse et Suède

La situation en Allemagne

Il y a cents ans l'insurrection de Pâques à Dublin

L'insurrection de Dublin en 1916 et la question nationale

N° 159 Deuxième semestre 2017

Présentation de la Revue

Catalogne, Espagne

Les prolétaires n'ont pas de patrie !

Les États-Unis au cœur du chaos grandissant du capitalisme en décomposition

Manifeste sur la révolution d'Octobre 1917 en Russie

22ème congrès du CCI

Résolution sur la lutte de classe internationale

NOS POSITIONS

• Depuis la 1^{re} guerre mondiale, le capitalisme est un système social décadent. Il a plongé à deux reprises l'humanité dans un cycle barbare de crise, guerre mondiale, reconstruction, nouvelle crise. Avec les années 1980, il est entré dans la phase ultime de cette décadence, celle de sa décomposition. Il n'y a qu'une seule alternative à ce déclin historique irréversible : socialisme ou barbarie, révolution communiste mondiale ou destruction de l'humanité.

• La Commune de Paris de 1871 fut la première tentative du prolétariat pour mener à bien cette révolution, à une époque où les conditions n'étaient pas encore mûres. Avec les conditions données par l'entrée du capitalisme dans sa période de décadence, la révolution d'octobre 1917 en Russie fut le premier pas d'une authentique révolution communiste mondiale dans une vague révolutionnaire internationale qui mit fin à la guerre impérialiste et se prolongea plusieurs années. L'échec de cette vague révolutionnaire, en particulier en Allemagne en 1919-23, condamna la révolution en Russie à l'isolement et à une rapide dégénérescence. Le stalinisme ne fut pas le produit de la révolution russe, mais son fossoyeur.

• Les régimes étatisés qui, sous le nom de "socialistes" ou "communistes", ont vu le jour en URSS, dans les pays de l'est de l'Europe, en Chine, à Cuba, etc., n'ont été que des formes particulièrement brutales d'une tendance universelle au capitalisme d'Etat, propre à la période de décadence.

• Depuis le début du 20^e siècle, toutes les guerres sont des guerres impérialistes, dans la lutte à mort entre Etats, petits ou grands, pour conquérir ou garder une place sur l'arène internationale. Ces guerres n'apportent à l'humanité que la mort et la destruction à une échelle toujours plus vaste. La classe ouvrière ne peut y répondre que par sa solidarité internationale et la lutte contre la bourgeoisie dans tous les pays.

• Toutes les idéologies nationalistes, d'"*indépendance nationale*", de "*droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*", quel que soit leur prétexte, ethnique, historique, religieux, etc., sont un véritable poison pour les ouvriers. En visant à leur faire prendre parti pour une fraction ou une autre de la bourgeoisie, elles les mènent à se dresser les uns contre les autres et à s'entre-massacrer derrière les ambitions et les guerres de leurs exploités.

• Dans le capitalisme décadent, le parlement et les élections sont une mascarade. Tout appel à participer au cirque parlementaire ne fait que renforcer le mensonge présentant ces élections comme un véritable choix pour les exploités. La "*démocratie*", forme particulièrement hypocrite de la domination de la bourgeoisie, ne diffère pas, sur le fond, des autres formes de la dictature capitaliste qui sont le stalinisme et le fascisme.

• Toutes les fractions de la bourgeoisie sont également réactionnaires. Tous les soi-disant partis "*ouvriers*", "*socialistes*", "*communistes*" (les ex-"*communistes*" aujourd'hui), les organisations gauchistes (trotskistes, maoïstes et ex-maoïstes, anarchistes officiels), constituent la gauche de

l'appareil politique du capital. Toutes les tactiques de "*front populaire*", "*front anti-fasciste*" ou "*front unique*", mêlant les intérêts du prolétariat à ceux d'une fraction de la bourgeoisie, ne servent qu'à contenir et détourner la lutte du prolétariat.

• Avec la décadence du capitalisme, les syndicats se sont partout transformés en organes de l'ordre capitaliste au sein du prolétariat. Les formes d'organisation syndicales, "*officielles*" ou "*de base*", ne servent qu'à encadrer la classe ouvrière et à saboter ses luttes.

• Pour son combat, la classe ouvrière doit unifier ses luttes, en prenant elle-même en charge leur extension et leur organisation, par les assemblées générales souveraines et les comités de délégués, élus et révocables à tout instant par ces assemblées.

• Le terrorisme n'est en rien un moyen de lutte de la classe ouvrière. Expression des couches sociales sans avenir historique et de la décomposition de la petite-bourgeoisie, quand il n'est pas directement l'émanation de la guerre que se livrent en permanence les Etats, il constitue toujours un terrain privilégié de manipulation de la bourgeoisie. Prônant l'action secrète de petites minorités, il se situe en complète opposition à la violence de classe qui relève de l'action de masse consciente et organisée du prolétariat.

• La classe ouvrière est la seule classe capable de mener à bien la révolution communiste. La lutte révolutionnaire conduit nécessairement la classe ouvrière à une confrontation avec l'Etat capitaliste. Pour détruire le capitalisme, la classe ouvrière devra renverser tous les Etats et établir la dictature du prolétariat à l'échelle mondiale : le pouvoir international des Conseils ouvriers, regroupant l'ensemble du prolétariat.

• La transformation communiste de la société par les Conseils ouvriers ne signifie ni "*auto-gestion*", ni "*nationalisation*" de l'économie. Le communisme nécessite l'abolition consciente par la classe ouvrière des rapports sociaux capitalistes : le travail salarié, la production de marchandises, les frontières nationales. Il exige la création d'une communauté mondiale dont toute l'activité est orientée vers la pleine satisfaction des besoins humains.

• L'organisation politique révolutionnaire constitue l'avant-garde du prolétariat, facteur actif du processus de généralisation de la conscience de classe au sein du prolétariat. Son rôle n'est ni d'"organiser la classe ouvrière", ni de "*prendre le pouvoir*" en son nom, mais de participer activement à l'unification des luttes, à leur prise en charge par les ouvriers eux-mêmes, et de tracer l'orientation politique révolutionnaire du combat du prolétariat.

NOTRE ACTIVITE

• La clarification théorique et politique des buts et des moyens de la lutte du prolétariat, des conditions historiques et immédiates de celle-ci.

• L'intervention organisée, unie et centralisée au niveau international, pour contribuer au processus qui mène à l'action révolutionnaire de la classe ouvrière.

• Le regroupement des révolutionnaires en vue de la constitution d'un véritable parti communiste mondial, indispensable au prolétariat pour le renversement de la domination capitaliste et pour sa marche vers la société communiste.

NOTRE FILIATION

• Les positions des organisations révolutionnaires et leur activité sont le produit des expériences passées de la classe ouvrière et des leçons qu'en ont tirées tout au long de l'histoire ses organisations politiques. Le CCI se réclame ainsi des apports successifs de la Ligue des Communistes de Marx et Engels (1847-1852), des trois Internationales (l'Association Internationale des Travailleurs, 1864-1872, l'Internationale Socialiste, 1889-1914, l'Internationale Communiste, 1919-1928), des fractions de gauche qui se sont dégagées dans les années 1920-1930 de la 3^e Internationale lors de sa dégénérescence, en particulier les Gauches allemande, hollandaise et italienne.

Pour écrire au C.C.I.

*Aux adresses suivantes
en fonction du pays*

Espagne, France, Brésil
Mail Boxes 153, 108 rue Damrémont
75018 Paris,

Mexico, Venezuela, Pérou, Equateur
Apartado Postal 15-024, C.P 02600,
Distrito Federal, Mexico, Mexique

Belgique, Hollande
PB 102, 2018 Antwerpen (Centraal
Station) Belgique-België

Grande-Bretagne, Australie, Etats-Unis
BM Box 869,
LONDON WC1 N 3 XX
Grande-Bretagne

Inde, Philippines
POB 25, NIT, Faridabad, 121001,
Haryana, Inde

Italie
CP 469, 80100 NAPOLI, Italie

Allemagne, Suisse, Suède, Turquie
Internationale Revue
Postfach 2124
CH-8021 Zurich, Suisse